Die **Acta Romanica Basiliensia** sind eine Publikation
des Romanischen Seminars der Universität Basel.

Es sind weitere Faszikel in französischer, italienischer und hispanischer Sprach- und Literaturwissenschaft geplant.

Herausgeber:
Carlos Alvar, Robert Kopp, Georges Lüdi, Ottavio Lurati,
Olivier Millet, Beatrice Schmid, Maria Antonietta Terzoli

Copyright © Romanisches Seminar der Universität Basel 2001
ISSN 1022-6176
ISBN 3-907772-12-1

Weitere Exemplare sind zum Preis von SFr. 18.- erhältlich bei:
Romanisches Seminar Universität Basel, Stapfelberg 7/9, CH 4051 Basel
Telefon #41.61.267 12 60 / Fax #41.61.267 12 86
E-mail: Claude-Anne.Zuber@unibas.ch

A-966332

ARBA 13

ACTA ROMANICA BASILIENSIA
octobre 2001

Lorenza Mondada & Patrick Renaud (éds.)

La linguistique à l'épreuve du terrain urbain

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK BASEL

Ph I 7s 1861 : 13

A-2436477

UNI BASEL

Université de Bâle
Romanisches Seminar

UNIVERSITE PARIS III
SORBONNE NOUVELLE

Université Paris III
ILPGA

gif 226248

ARBA 13

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements 7

Conventions de transcription 11

Introduction

Une linguistique à l'épreuve du terrain urbain :
un concept pour la formation à la recherche
Lorenza Mondada, Patrick Renaud 15

La ville en mouvement

Exorciser le changement : la ressource temporelle dans la description
Nicolle Roth, Sandrika Scheftsik 45

Pratiques et discours de la participation en urbanisme
Laure Conio, Filomena De Marco,
Myriam Mansouri, Andrea Panzera 59

Première considération intermédiaire:
un regard d'anthropologue de la communication

Terrains urbains: l'héritage de l'École de Chicago
Yves Winkin 75

Les observateurs-habitants

Les portes du temps: ancrage spatial, ancrage mémoriel et mouvement
Céline Fontannaz, Slaven Waelti 81

Voix composées : la superposition de la voix habitante et
de la voix professionnelle dans la description urbaine
Pascale Blanc, Eeva Dermaux, Xenia Fünfschilling,
Manuel Pombo, Adriano Valadar 95

Deuxième considération intermédiaire:
un regard d'ethnographe

De l'importance du terrain ethnographique
Rebekka Ehret 113

Les marges à la mode

" Une question peut-être indiscrète " :
interactions entre enquêtrices et enquêtés
Adélaïde Aoulou, Gabriela Hermida, Maja Podvinec 119

" Squat ", " squart ", " lieu " : les enjeux des choix de dénomination
Rahma Douane & Jacqueline Saladin 133

Nova – un magazine à la recherche d'un style urbain
Florian Meier, Alessandra Paone, Loris Vernarelli 145

Troisième considération intermédiaire:
regards de sociolinguistes

Questions à la sociolinguistique d'aujourd'hui
Josiane Boutet, Christine Deprez, Françoise Gadet 161

L'ailleurs ici

Des étrangers disent l'étranger : la variation
du positionnement social dans l'interaction entre enquêteur et enquêté
Maud Bagaria, Markus Gisin, Emmanuelle Graf, Emeline Petit, Markus Sturm 169

Les catégories péjoratives dans quelques descriptions du " Kleinbasel "
Nadia Fumanti 189

Quatrième considération intermédiaire:
un regard institutionnel

Vers des compétences plurilingues et interculturelles
pour étudiants de toutes les disciplines
Georges Lüdi 205

Bibliographie générale 209

Remerciements

Le présent ouvrage vient conclure, en mode éditorial, le projet expérimental „ Paris-Bâle " d'une pédagogie des échanges en quatrième année (licence/maîtrise) entre les deux universités de Bâle et de Paris III – Sorbonne nouvelle. Le projet a pu passer de l'intention à sa réalisation et être mené à bien grâce à la contribution de nombreux acteurs, institutionnels ou non, qui se sont montrés généreux de leurs moyens, de leur temps et de leurs talents. Nous tenons à les remercier.

C'est en premier lieu à Monsieur l'Ambassadeur de France à Berne et à son Service de Coopération et d'Action Culturelle que vont nos remerciements. Très tôt mise au courant du projet, et vivement intéressée par ses objectifs, l'Ambassade de France à Berne a en effet tenu, dès l'origine, à prendre en charge le gros de son coût financier dans le cadre de ses programmes de soutien aux échanges scientifiques et culturels entre nos deux pays. Au vu des résultats, nous ne pouvons que souhaiter que cette sorte d'échanges se développe.

Ce sont ensuite nos deux universités elles-mêmes, de Bâle (Romanisches Seminar) et de Paris III – Sorbonne nouvelle (Institut de Linguistique et de Phonétique générales et appliquées), qui ont encouragé et accompagné leurs enseignants engagés dans l'aventure. Que soient plus particulièrement remerciés le Service des Relations Internationales de l'Université de Paris III, pour son concours financier non négligeable, et le service de télé-enseignement, Télé3, qui a organisé avec le Rechenzentrum de l'Université de Bâle les séances de visioconférence grâce auxquelles nos étudiants, bâlois et parisiens, ont pu coordonner à distance leur écriture. Merci également à tous nos collègues dont nous avons pu momentanément gêner l'activité mais qui se sont courtoisement effacés pour laisser passer notre peloton dont il fallait héberger quelques activités, festives autant que studieuses. Au Romanisches Seminar de l'Université de Bâle, outre l'accueil du même peloton, nous devons l'accès au serveur BSCW grâce à l'obligeance de son informaticien, Nicolas Pépin. C'est au Romanisches Seminar encore que nous devons la réalisation du présent ouvrage et son entrée dans la collection *ARBA* ; outre l'honneur ainsi fait à des étudiants de quatrième année, rarement admis dans les espaces de publication scientifique, ce fut le moyen offert de mener jusqu'à son aboutissement éditorial ce

séminaire de formation à la recherche. L'expression de *communauté universitaire* prend ici tout son sens. Nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir ainsi pu donner à nos étudiants la possibilité de constater le caractère collectif et partagé de toute recherche. Merci à tous et à chacun, de l'Université de Bâle, de l'Université de Paris III, d'avoir accepté d'y participer du cœur même de ses propres activités.

La ville de Bâle s'est révélée particulièrement accueillante pour notre travail : nous avons pu bénéficier de lieux magnifiques, que ce soit au Zoologisches Institut, dont les amphithéâtres et les jardins surplombent agréablement le Rhin, dans les locaux de l'Unternehmen Mitte, ses beaux salons et son accueillant café, dans les salles de réunion de l'ULEF à proximité de nos terrains urbains dans le klein Basel, au café de l'Alter Zoll que nous avons investi un soir pour un séminaire vidéo. Le Département de l'Instruction Publique nous a appuyés financièrement, grâce à l'initiative de Victor Saudan (Ressort Schulen des ED Basel-Stadt ; AG Sprachen der NW EDK), que nous remercions vivement. En outre, les Transports urbains de la Ville de Bâle (BVB Basel) ont offert la gratuité de leur transport à nos étudiants pendant la durée de leurs enquêtes et de leur séjour à Bâle. Nous fûmes particulièrement sensibles à cette manifestation d'une coopération qui débordait ainsi l'espace universitaire pour nous ouvrir l'espace de la ville et de ses acteurs, à l'image d'un projet qui prenait la ville à la fois pour objet d'étude et comme espace de formation. La ville de Bâle, telle qu'elle s'offre à chacun, s'est particulièrement bien prêtée à cet exercice fécond. Qu'elle en soit ici remerciée : ses édiles, ses associations, ses architectes et sa population.

Nous n'avons pas été seuls pour dialoguer avec nos étudiants. Des collègues invités, experts dans leur domaine, nous ont apporté leur concours dont on trouvera ici quelques traces. Après s'être offerts aux questions des étudiants à Paris ou à Bâle, ils ont en effet accepté de mêler leur propre voix à leur écriture dans ce volume même. Merci donc à Josiane Boutet, Christine Deprez, Françoise Gadet qui ont bien voulu jouer le jeu de la table ronde puis de l'interview ; merci à Yves Winkin venu de Lyon commenter les impressions et les inquiétudes de terrain de nos étudiants ; merci à Rebekka Ehret ; merci à Georges Lüdi. Merci aussi aux collègues qui ont accepté d'emmener les étudiants sur leurs propres terrains : Claire Saillard dans la communauté chinoise de Belleville, Olivier Thiery dans les labyrinthes du métro parisien.

Il faut maintenant remercier ceux dont nous ne lèverons pas l'anonymat : témoins, informateurs, enquêtés qui ont accepté d'accueillir nos apprentis chercheurs, de leur parler de leur ville, de leur quartier, de leur histoire, de leurs appartenances, de leurs luttes, de leurs credos ; qui ont accepté de prendre leur part du projet „ Paris-Bâle ". Nous les remercions chaleureusement ici d'avoir accueilli chacun, de lui avoir offert d'incarner son savoir dans la vie et dans l'espace qu'ils mettaient en mots en réponse aux questions „ peut-être indiscrètes " de leur visiteur.

Le travail d'édition est lui aussi une longue aventure non exempte d'imprévus : grâce à la collaboration, à l'efficacité et à la disponibilité de Fee Steinbach et de Rosa Sánchez nous avons réussi à publier ce numéro en un temps record. Qu'elles en soient vivement remerciées.

Merci enfin à nos étudiants. Nous les avons emmenés dans un parcours qui ne fut pas de tout repos. Ils ont joué le jeu en dépit de sa nouveauté, respecté les règles qu'ils découvraient en cours de route et maintenu leur engagement initial en dépit des tâches inattendues, en dépit d'une charge de travail bien supérieure à l'ordinaire. Ils ont beaucoup appris, du moins nous l'espérons : à eux de faire leur tri, à eux de garder ce qu'ils souhaitent faire leur, à eux de jeter ce dont ils souhaitent ne pas s'encombrer. Mais nous tenons à leur dire notre dette. Grâce à leur engagement, grâce à leur fidélité, nous avons, nous aussi, beaucoup appris. Bien des réflexions ci-après ébauchées sont nées des situations créées, des problèmes surgis, des échanges entre nous tous, des solutions trouvées par chacun dans le cours même de l'action. Que tous trouvent ici l'expression de notre reconnaissance pour l'excellence ainsi produite tout au long de l'année universitaire 2000-01.

Lorenza Mondada & Patrick Renaud
Bâle–Paris, octobre 2001

Conventions de transcription

[note le début du chevauchement entre deux locuteurs ;
] note la fin du chevauchement, lorsque cela a été jugé nécessaire ;
& note la continuation du tour par le même locuteur, au-delà de l'interruption de la ligne de la transcription pour l'introduction d'un chevauchement par un autre locuteur :

```
6  R    quand on va au Luxembourg/ c'est vraiment la grande
7       récompense/ hein/ [. . . oui . . . ] alors\ oui il y a des &
8  E1                     [xxxfontainesxxxx]
9  R    &fontaines/ y a les y a les euh::: les buvettes/ euh
```

/ et \ notent les montées et descentes intonatives.

. et .. et ... notent des pauses petites, moyennes, longues.

(3 s) notent des pauses plus longues, mesurées en secondes (à partir de 1 seconde).

: notent des allongements syllabiques ;
Le soulignement note une emphase particulière sur une syllabe ou un mot :

```
14      donc oh:: tout ça/ quoi\ le: Luxembourg des étudiants
15      hein/ avec quand-même une limite/ . c'est que:: le jardin
16      ferme avec la à la tombée de la nuit\
```

Les CAPITALES notent un volume fort de la voix.

° ° notent le volume bas de la voix:

```
3       c'est euh vraiment plutôt euh °g- gay ici°
```

= note un enchaînement rapide entre deux tours de parole :

```
14 A    euh: . ça correspond peut-être plus à une clientèle euh du
15      quartier/ quoi c'est tout\=
16 E                              =d'accord\=
17 A                                        =mais sinon euh on touche
18      toute la clientèle hein/ c'est
19 E    et euh sinon le magasin marche bien euh:
```

xxx notent un segment incompréhensible.

- note la troncation d'un mot esquissé :

```
1  M    alors là/ vous avez euh euh  là j'ai . aussi j'av- enfin là aussi
2       on se connaissait j'avais desn copains qui habitaient là voyez\
```

^ note la liaison.

(h) note l'aspiration du locuteur.

((rire)) entre parenthèses sont notés les commentaires du transcripteur, ainsi que des phénomènes non transcrits ;
< > délimitent le segment sur lequel porte la description entre (( )) :

```
15      et puis/ eh l'association avec qui on travaille/ . s'appelle le
16      MDSL mouvement pour le développement social local\ .. <qui qui
        nous
17      aide . et qui nous ((sonnerie du téléphone))> accompagne/
```

Le code entre parenthèses permet de localiser l'extrait dans le corpus global:

Extrait 1 (Ex2/G6/190101/l. 34-40)

Les noms de tous les témoins ayant collaboré dans les enquêtes ont été remplacés par des pseudonymes.

INTRODUCTION

La linguistique à l'épreuve du terrain urbain : un concept pour la formation à la recherche

Lorenza Mondada (Bâle)
Patrick Renaud (Paris 3)

1. Introduction

Les travaux réunis dans ce volume sont issus d'un projet expérimental qui a été l'occasion à la fois de mettre en oeuvre et de concevoir de façon située une certaine conception de la recherche et de sa pédagogie. Le projet naît de la collaboration entre deux instituts, le Romanisches Seminar de l'Université de Bâle et l'ILPGA de l'Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, qui, chacun de leur côté, mettaient au programme de l'année 2000-2001 un cours-séminaire de sociolinguistique urbaine. Nous avons décidé d'exploiter cette coïncidence en croisant les trajectoires pour faire collaborer les étudiants des deux instituts. Le projet est ainsi né de compléter les cours normalement dispensés sur deux semestres par deux rencontres entre les deux classes, l'une à Paris et l'autre à Bâle. La rencontre trouvait son fondement dans l'initiation au travail d'équipe dans le contexte d'une rencontre interculturelle, mais aussi dans les objets de savoir abordés dans le cours – la ville, sa complexité, ses hétérogénéités. La rencontre entre Bâle et Paris présentait donc un certain nombre de caractéristiques directement pertinentes pour l'enseignement : elle permettait à des étudiants qui ne se connaissaient pas et dont les histoires étaient souvent très différentes, de travailler ensemble ; elle permettait de penser l'espace d'enseignement non comme un cadre institutionnel indifférent aux objets de savoir pouvant y être discutés mais comme un terrain d'enquête et d'expériences digne d'être exploré et riche, pour l'essentiel, des objets à travailler. Une fois la décision prise de tirer profit de l'échange entre étudiants et le choix fait des sites où il se ferait, les autres dimensions de l'expérience se sont en

quelque sorte imposées dans le cadre ainsi ébauché : la nécessité de collaborer de plus en plus étroitement nous a invités à explorer l'usage d'un certain nombre de technologies permettant d'échanger à distance textes et données et de les rendre mutuellement disponibles à tous les membres de groupes géographiquement disjoints ; le fait de travailler avec de tels collectifs, géographiquement distants, a non seulement imposé la pertinence d'un enseignement en forme de " séminaire virtuel permanent ", mais aussi entraîné une explicitation croissante des procédés de la recherche, accompagnée d'un travail important sur les textes intermédiaires, sur les corpus de données, sur les différentes versions des textes destinés à la publication, donnant lieu à un intense travail d'écriture indissociable d'une réflexion sur lui. C'est la raison qui nous a décidés à rendre publiques les quelques traces écrites réunies ici - petite pointe de l'iceberg des pratiques scientifiques développées tout au long du séminaire - dans une expérience éditoriale qui a clos le projet.

Notre propos n'est pas de faire le rapport détaillé des initiatives, des événements et des activités qui ont jalonné une année intense. Il vise plutôt à extraire quelques réflexions analytiques et conceptuelles propres à fonder, peut-être, un renouvellement de nos pratiques de formation à la recherche. Nous le ferons en soulignant deux aspects fondamentaux, ici distingués pour la clarté de l'exposé, mais étroitement imbriqués dans la pratique : d'une part le concept pédagogique (2.), fondé sur l'apprentissage du travail d'équipe, avec ses conséquences radicales pour une conception distribuée des compétences et des pratiques, et non plus centrées sur des individus solitaires ; d'autre part un concept épistémologique (3.), fondé sur la recherche de terrain en milieu urbain, avec des conséquences tout aussi fortes sur la façon de concevoir un programme des recherches en sociolinguistique urbaine. L'élaboration de ces deux points jettera les bases d'une présentation des textes réunis dans ce volume (4.).

2. Le concept pédagogique : une certaine manière de concevoir l'initiation au travail collectif de recherche

Ce texte naît de deux constats, l'un issu des travaux contemporains sur les situations de travail dans l'entreprise comme dans les espaces académiques, leurs conditions de possibilité et les contextes pratiques de leur fonctionnement ; l'autre issu d'une réflexion sur la pédagogie universitaire. L'enjeu, dans ce qui suit, est une articulation entre deux champs - les études du travail, les approches de la cognition située et distribuée, la sociologie des sciences et des techniques, la socio-anthropologie des usages des technologies d'une part ; les théories de l'acquisition et de l'apprentissage, les modèles pégadogiques d'autre part - qui ne dialoguent guère ; articulation que nous ne développerons pas de façon purement théorique puisque nous nous appuierons sur l'expérience de formation à la recherche relatée dans ce volume.

Les analyses des pratiques professionnelles dans des contextes institutionnels et industriels marqués par la distribution des tâches et des compétences dans des réseaux disséminés géographiquement et maintenus grâce aux médiations technologiques, soulignent combien les compétences, et plus généralement la cognition, sont distribuées dans des collectifs et des artefacts, combien le travail scientifique est fondé sur le travail d'équipe et le fonctionnement en réseau, combien l'apprentissage et l'expertise sont issus de la résolution de problèmes dans des situations socio-professionnelles et au fil de pratiques où l'on apprend en interagissant. Nous proposons donc que la pédagogie de la recherche soit pensée en liaison avec ces enjeux contemporains, et s'inspire des modèles contemporains de l'apprentissage, de la cognition, des pratiques scientifiques. Alors que de nombreux paradigmes de recherche soulignent combien l'apprentissage est lié aux occasions d'agir et d'interagir qu'offre la richesse des contextes sociaux ; combien la cognition, loin d'être une prérogative d'esprits solitaires, se distribue dans des groupes et dans des objets techniques ; combien le travail scientifique, à l'égal d'autres pratiques professionnelles, est affaire de collaborations au sein d'équipes plus que de performances individuelles, les pratiques de la formation à la recherche dans nos universités restent souvent ordonnées à un apprentissage individuel, livresque, désincarné, circonscrit à des salles de classe, *intra muros academiae*. C'est dans le cours d'une expérience de formation *extra muros*, confrontée aux pratiques sociales de deux villes et aux occasions d'apprentissage que réservent les espaces urbains, que nous avons développé cet embryon de réflexion sur la conception que nous aimerions aujourd'hui défendre de la pédagogie de la recherche. Elle s'articule sur quatre grands axes valorisant les échanges interculturels (2.1.), le travail en équipe (2.2.), la classe virtuelle (2.3.), et l'émergence des objets du terrain même de la recherche (2.4.).

2.1. L'échange interculturel comme repérage et comme exploitation des différences

La relation interculturelle caractérise de plus en plus les pratiques de recherche comme de nombreuses autres pratiques professionnelles (Bourhis 1994 ; Ulijn & Murray 1995). Les réseaux scientifiques ignorent les frontières nationales et développent toujours plus de pratiques de travail où s'articulent des langues différentes, des structures disciplinaires et institutionnelles distinctes, des formations complémentaires (Large 1989 ; Mauranen 1993 ; Ventola 1992 ; De Stefani, Miecznikowski & Mondada 2000 ; Miecznikowski & Mondada 2001).

Face à cette nouvelle dimension de la vie scientifique, on peut interroger les projets pédagogiques des universités. Le développement d'enseignements bilingues ou par immersion, la reconnaissance de sa richesse multiculturelle par la communauté universitaire, l'encouragement à la mobilité des étudiants vont dans ce sens. Quant à la pédagogie des échanges, elle a pris son essor et s'est bien développée ces dernières années, mais surtout dans les établissements secondaires, où les échanges entre

classes, sous des formes diverses, commencent à être largement pratiqués. Souvent associée à l'acquisition d'une langue seconde, elle reconnaît l'importance d'une appropriation des connaissances nouvelles dans le contexte de leur pratique ordinaire. Dans l'enseignement universitaire, la pédagogie des échanges en est encore à un stade embryonnaire : elle concerne moins des groupes que des individus qui s'engagent seuls dans des séjours à l'étranger et prend rarement la forme d'échanges entre collectifs. Alors que la vie des chercheurs est de plus en plus structurée par des réseaux internationaux, par des collaborations avec des équipes partenaires plus ou moins proches, parfois très éloignées, la vie des étudiants reste souvent cloisonnée à l'intérieur des murs de la classe universitaire.

C'est dans le but de préparer à des activités de recherche en réseau, avec la conviction que l'équipe est un environnement très favorable à l'apprentissage des pratiques de recherche, que nous avons entrepris de faire travailler ensemble deux groupes, d'une quinzaine de participants chacun, étudiants bâlois pour l'un, parisiens pour l'autre. Cet échange a permis à chacun de vivre une expérience interculturelle faisant écho de façon intéressante à l'interculturalité propre aux villes objet du séminaire. L'interculturalité enseignée comme objet de savoir et d'analyse dans les cours est devenue un phénomène vécu au sein même du groupe. Plusieurs aspects du phénomène ont ainsi progressivement émergé :

— l'interculturalité comme un objet d'étude privilégié lorsqu'on effectue des recherches sur la ville, lieu par excellence de la coexistence, du brassage, de la mixité socioculturelle ;

— l'interculturalité comme dimension fondamentale de la méthodologie de l'enquête de terrain où s'affrontent des enquêteurs et des enquêtés appartenant à des univers socioculturels différents, négociant leurs identités, leurs objectifs, leurs cadres interprétatifs. C'est un fait, l'enquête peut être conçue et vécue comme un type particulier d'interaction interculturelle (Pinxten 1991 ; Liberman 1990) ;

— l'interculturalité comme expérience vécue au sein même de l'équipe, de façon forte par exemple dans la coordination du groupe de travail, dans la distribution des tâches et dans l'assignation des compétences, toutes opérations qui présupposent l'identification et la reconnaissance réciproques des différences et des potentialités de chacun, leur interprétation et leur traitement comme des ressources pour l'action commune et non comme des entraves au projet. L'interculturalité vécue fonctionne là comme un révélateur des mécanismes d'ajustement complémentaire caractéristiques du travail d'équipe, abordés non pas de façon générale et abstraite mais dans l'accomplissement pratique du travail en situation.

Cette expérience interculturelle issue de la pédagogie des échanges a donc permis un regard réflexif plus général sur les conditions de possibilité et de réussite du travail collectif. Elle a de même permis une réflexion sur ce qui fait l'hétérogénéité ou l'homogénéité d'un groupe, sur ce qui provoque l'émergence locale des appartenances catégorielles pertinentes (Sacks 1972a) : la collaboration entre les deux classes a

montré à la fois l'hétérogénéité propre à chacune d'elle (grande mixité en termes d'appartenances sociales et d'appartenances culturelles) et son homogénéité potentielle en situation (la catégorie de " bâlois " ou de " parisien " ne renvoyant alors pas à l'origine des participants mais à leur inscription institutionnelle, et imposant selon les occasions sa pertinence de préférence à celle de l'appartenance ethnique ou sociale). De même, la relation au terrain est susceptible de révéler des appartenances catégorielles devenant des ressources locales pour l'action - comme l'appartenance à une catégorie religieuse ou ethnique dans un terrain exhibant ces appartenances, voire la reconnaissance par les acteurs de terrain d'une appartenance non revendiquée ou non reconnue par l'enquêteur ou l'enquêtrice. Dans pareil cas, l'interculturalité propre au groupe et celle propre à la démarche sur le terrain sont susceptibles de nouvelles configurations et peuvent être traitées comme des ressources contingentes pour l'action.

2.2. Le travail collaboratif comme action incarnée en face à face

2.2.1. La valorisation du travail en équipe par rapport à celle du travail individuel a elle aussi des conséquences structurantes.

Les formes de l'action collaborative sont de plus en plus explorées dans le monde du travail, que ce soit dans les institutions, les entreprises ou la recherche (Lynch 1985 ; Engeström & Middleton 1996 ; Galegher, Kraut & Egido 1990 ; Meier 1997 ; Mondada 2000b, à paraître). La complexité des tâches, la nécessité de faire contribuer des compétences et des expertises différentes, la coordination d'activités hétérogènes et les modes de distribution du travail font de l'équipe co-présente ou virtuelle un élément fondamental de l'organisation post-fordiste du travail, en même temps que le lieu d'une demande d'outils d'analyse adéquats (Knoblauch 1996).

Les effets favorables de l'action collaborative sont désormais amplement reconnus, soulignés notamment par les modèles de l'acquisition et de l'apprentissage post-vygotskyens, montrant que dans l'interaction entre un novice et un initié les potentialités du premier sont accrues (c'est ce que signifie le concept de " zone proximale de développement " emprunté à Vygotsky et ce que développe la réflexion sur la " médiation " issue de ses travaux, ainsi que sur les conditions socio-culturelles contraignant les cadres de l'apprentissage (Rogoff 1990 ; Wertsch 1991 ; Lave & Wenger 1991). Cela dit, la mise en oeuvre de ces modèles dans des situations d'action collective reste, dans la pédagogie universitaire, limitée. Elle a en effet des conséquences importantes en termes de déplacements de l'organisation des enseignements, de la définition des objectifs et des critères d'évaluation des performances et des résultats.

L'organisation de la formation à la recherche par équipes nous a par exemple permis de souligner et d'expliciter un ensemble de tâches de coordination des activités qui, souvent accomplies de façon tacite, échappent aux programmes d'apprentissage.

Ainsi de la gestion des calendriers, des différentes phases de la recherche, de la coordination dans le temps des tâches de chacun, de la linéarisation et de la capitalisation des activités individuelles, de l'articulation des apports complémentaires de chacun. Quant aux contenus d'apprentissage, les équipes se sont constituées autour de centres d'intérêt communs, en négociant d'abord les terrains et les objets sur lesquels elles avaient envie de travailler, ensuite les thèmes qu'elles avaient envie de développer dans l'analyse et l'écriture. Ainsi l'identité de chaque équipe s'est définie en termes d'objets de recherche et d'objectifs à atteindre. Au sein des équipes, la distribution du travail a joué comme un analyseur des tâches à assurer dans le cadre d'une activité donnée (par exemple en distribuant la responsabilité de la prise de notes, de la prise de son, de la notation cartographique durant les activités de terrain), tout en évitant la spécialisation exclusive des rôles (par exemple en évitant de spécialiser des participants dans la transcription et d'autres dans l'analyse, et en demandant à chacun d'effectuer les mêmes tâches de façon parallèle et coordonnée). L'organisation de la formation en équipes centrée sur une composition négociée et scientifiquement motivée des groupes a pour effet de constituer les problèmes de coordination en un objet d'apprentissage dans l'action - demandant du temps et des moyens spécifiques (par exemple au niveau des technologies de l'information et de la communication, cf. infra).

2.2.2. La formation à la recherche par équipe demande la mise sur pied d'activités de travail différenciées et appropriées à l'expérimentation de différentes formes de participation (cf. Erickson 1982 ; Philips 1972). Ainsi nous avons fait systématiquement varier les formats de travail en interaction - et avec eux les types de discours scientifique pratiqués. Par exemple, les activités se sont différenciées en des discussions internes aux groupes (composés de deux à cinq personnes), alternant avec des moments d'activité individuelle (lecture, écoute des bandes, transcription, rédaction d'esquisses) et des réunions plénières (*debriefing* immédiatement après les passages sur le terrain, bilans et synthèses de l'avancée du travail, tables rondes sur des thèmes de recherche, exposés suivis de discussion), voire des séances semi-plénières (par exemple lors de la présentation de certains problèmes ou données par un groupe à un ou deux autres groupes intéressés à partager des idées sur ces thématiques). Autrement dit, la variation des formats d'interaction s'est trouvée étroitement articulée sur celle des tâches à effectuer, permettant de recomposer chaque fois la structure de la participation à ces tâches, que ce fût du point de vue de l'audience destinataire ou des énonciateurs (la prise de parole pouvait se faire de façon individuelle, mais aussi par des porte-paroles, exprimant la position du groupe et présupposant donc un travail préalable de coordination et de délégation). Une dimension importante prise en compte dans cette variation des activités, des formats interactionnels et de la participation a été celle de l'espace-temps, lui-même différencié, de ces pratiques : une variété de formats temporels a été adoptée, de

formats très contraints, impliquant un contrôle strict du temps de parole, à des formats très étendus (sur plusieurs jours), impliquant une organisation du travail en phases successives. De même, une diversité de lieux a été investie pour ces activités : les séances ont eu lieu dans des cafés, des lieux associatifs, des jardins, des bâtiments commerciaux avec plusieurs salles de travail, des bureaux à l'université dotés d'équipements informatiques - offrant aux groupes l'occasion de traverser des espaces urbains significatifs, en prise directe sur leurs objets de recherche. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, nous avons occupé pendant toute une journée un bâtiment emblématique de la politique de renouvellement urbain de la ville de Bâle : il s'agit d'un des points de repère de la vie culturelle et nocturne de ces dernières années, une banque transformée en centre culturel doté d'un café et abritant le siège d'associations et des salles de travail. Ce lieu a été investi par les étudiants qui se sont réunis, au gré de leurs activités, dans l'ancienne salle de réunion de la direction de la banque, autour de petites tables dispersées dans les couloirs et les escaliers de l'immeuble, ou bien dans les fauteuils du grand café au rez-de-chaussée. La possibilité de recomposer les lieux de travail en fonction de l'organisation des tâches et des groupes, la possibilité d'effectuer une analyse des mécanismes de l'appropriation sociale et langagière et de la malléabilité des lieux de la ville dans des lieux qui en sont le produit matérialisé, a constitué des conditions de travail idéales.

2.2.3. Les activités d'écriture ont représenté un champ particulièrement important d'expériences d'apprentissage.

Le travail scientifique est indissociable, dans notre culture, de la maîtrise des outils de la littératie, de l'inscription, de la visualisation (Latour 1986 ; Bazerman 1987 1990 ; Lynch & Woolgar 1990). Ces techniques interviennent dans des activités et par rapport à des types d'objets très hétérogènes. Ainsi une longue série d'écrits intermédiaires et d'écrits préparatoires marque une trajectoire de recherche, dont l'écrit définitif, éventuellement publié, n'est qu'une des traces, rarement représentative (Knorr-Cetina 1981). Ces différents types d'écrit demandent chacun une attention et une valorisation particulière : une note ethnographique de terrain n'obéit pas aux mêmes critères normatifs qu'une page destinée à la publication mais impose d'autres critères de qualité, relatifs par exemple à la sélection des catégories adéquates et pertinentes pour décrire un événement (Clifford 1990). Un texte à paraître dans une revue ne demande pas le même type ni le même nombre de réécritures qu'un texte de séminaire adressé à un enseignant ; l'attention à la mise en forme d'une transcription est aussi importante mais différente de celle consacrée à la mise en page d'un article à publier.

L'exercice que nous avons voulu expérimenter consistait à passer à travers le plus grand nombre possible de phases d'écriture caractéristiques d'une démarche scientifique, des notes aux brouillons, aux fiches de synthèse pour les données, aux transcriptions, aux analyses provisoires, aux plans, aux esquisses de problématiques,

au texte scientifique final. Au sein de l'écriture de l'article, différents types de texte ont eux aussi été thématisés (l'introduction, le développement de la problématique, la rédaction des analyses de données, l'introduction et la présentation des données transcrites, etc.) impliquant des formes différentes de négociation et de coordination parmi les auteurs.

Le fait de travailler en équipe, en outre, a rendu explicite l'exigence de donner un statut partageable, consultable en commun, à ces textes intermédiaires, souvent dotés d'un caractère purement privé, voire intime. L'obligation de faire circuler les textes, de les rendre accessibles a demandé un travail d'explicitation, éventuellement de standardisation, des critères d'écriture, de classement, d'archivage, de formatage. De cette façon, la gestion collective des écrits et de l'écriture dans les groupes a permis de faire l'expérience de la variété des inscriptions présentes dans un laboratoire de recherche et des processus de transformation incessants qu'elles subissent et, avec elles, les objets de savoir (Latour 1993 ; Mondada 2000b).

2.3. La classe virtuelle comme interaction pédagogique à distance médiatisée par les technologies

Ainsi que Suchman (1992) l'a bien montré en parlant de ces " centres de coordination " que sont les salles de contrôle des aéroports, les salles de gestion des réseaux de métro ou les laboratoires scientifiques, les activités complexes faisant intervenir des équipes, des tâches et des compétences distribuées impliquent un important travail de coordination reposant sur des activités de gestion de l'interaction et de l'information. Celles-ci ne peuvent être effectuées dans le seul régime de la co-présence. Les formes les plus complexes de travail en réseau se caractérisent par la présence indispensable de technologies assurant la communication, l'échange de textes ou de données, le travail collaboratif sur des textes ou des prototypes, le stockage et la consultation de données, etc. - dont les *workplace studies* ont commencé à donner des descriptions détaillées (Luff, Hindmarsch & Heath 2000).

Un séminaire de recherche organisé dans et entre deux villes représente, à une petite échelle, un environnement de travail analogue aux " centres de coordination ". Si des formes variées de travail en co-présence (cf. 2.2.2) ont été expérimentées, celles-ci n'étaient pas suffisantes : le recours aux NTIC (nouvelles technologies de l'information et de la communication) était indispensable. Ce recours - qui ne va pas de soi, même dans des situations de travail expérimentant des formes sophistiquées de *computer-supported cooperative work* (CSCW) (cf. Heath & Luff 1992) - demande lui aussi à être thématisé comme processus et objet d'apprentissage, d'une façon non seulement centrée sur la maîtrise technique et sur la prise en main des logiciels mais aussi sur les conduites communicationnelles spécifiques que cette technique et ces logiciels permettent et imposent (Strate & Jacobson 1996 ; Turkle 1995 ; Herring 1995 ; Danet 2001).

L'expérience effectuée pendant le séminaire a ainsi investi une pluralité de moyens de communication à distance : l'e-mail, un serveur Internet et la visioconférence. Leur usage a permis d'une part une gestion de l'interaction permanente entre les participants et de l'autre la gestion des données sur lesquelles reposait leur travail collectif :

— les interactions entre les participants ont eu recours à l'e-mail, à un forum de discussion et à la visioconférence. Ces trois moyens ont permis de donner différents régimes de publicité aux débats et de permettre différentes formes de participation (par exemple les forums étaient accessibles à tous ceux qui les consultaient ; la visioconférence a permis de faire des réunions plénières à distance, l'e-mail a permis de sélectionner ses destinataires autant pour des envois collectifs que pour des échanges individuels). Ces différentes formes d'accessibilité ont été exploitées selon les activités à effectuer (comme coordonner un groupe, éclaircir un malentendu entre deux membres, donner des consignes écrites à tous les participants, contribuer librement à un débat, mener une séance d'évaluation ou de bilan concernant tous les participants).

— l'archivage et le partage de données ont été assurés grâce à un serveur Internet, où les participants ont déposé les différentes versions des textes qu'ils écrivaient, les transcriptions qu'ils effectuaient au fur et à mesure, les textes intermédiaires utiles pour exploiter les données. Ce serveur, organisé par le logiciel BSCW[1], a permis de

[1] Le serveur BSCW (Basic Support for Cooperative Work, voir http://bscw.gmd.de/) est une architecture simple à utiliser et à consulter, permettant à la fois l'interactivité (notamment grâce à la création possible de forums) et le partage d'informations (notamment grâce au stockage possible de fichiers téléchargeables ou consultables en ligne). Ces fonctionnalités sont accessibles non seulement au responsable du site mais aussi aux participants qui peuvent créer de nouveaux forums ou de nouveaux espaces de classement de données. Toutefois au cours du séminaire les limites de ce serveur sont apparues assez rapidement : le travail de l'administrateur du site s'est révélé très important au fur et à mesure que le site grandissait et que l'architecture initiale demandait à être transformée ; la hiérarchisation non flexible, donc non modifiable, de l'architecture est un frein potentiel aux usages évolutifs : elle demande en effet à être soit prévue dès le départ dans sa complexité (ce qui n'était pas possible dans le cadre de cette expérience) soit à être reconstruite constamment (n'étant pas directement transformable). De même, la gestion de l'architecture créée sur le serveur BSCW pose rapidement, au-delà d'une certaine taille et d'une certaine complexité, des problèmes de visualisation de sa structure globale : chaque utilisateur peut choisir des critères personnels pour visualiser les fichiers et leur ordre (par date, par destinateur, par type...), ainsi que choisir quels dossiers il laisse ouverts ou fermés ; tout en permettant une personnalisation des usages cela rend difficile la préfiguration d'un ordre facilement visible pour tout le monde. De même, la visualisation des nouveautés, des modifications, de l'évolution de la structure est rudimentaire, obligeant souvent l'utilisateur à parcourir la totalité de l'arborescence pour identifier les nouveaux fichiers. Ces problèmes ont notamment conduit à la multiplication de fichiers explicatifs sur le serveur, donnant des instructions pour son utilisation. Ces problèmes ont aussi mené à un usage restreint de l'architecture par les participants, limitant les espaces consultés du serveur et les fréquences de la consultation. L'e-mail s'est révélé ainsi le complément indispensable du serveur, en permettant d'alerter les usagers sur les nouveautés et sur les modes d'intervention et de consultation souhaités.

centraliser tous les documents nécessaires au travail des groupes, ainsi que de les consulter et de les transformer collectivement. Il a ainsi permis l'organisation d'une archive évolutive, se structurant au fur et à mesure de son enrichissement par les participants - rendant non seulement visibles et explicites les critères d'organisation, mais permettant aussi à tous les participants d'intervenir dans leur établissement et leur implémentation à côté de l'administrateur du site (tâche assurée par l'un des auteurs de ce texte).

Deux conséquences intéressantes de l'utilisation des NTIC peuvent être soulignées. En premier lieu, ces différents moyens ont permis une gestion particulière de la temporalité de l'expérience : ils ont d'une part permis de développer un *séminaire permanent*, avec mise à jour constante des banques de données et avec possibilité d'interagir à tout moment lorsque c'était nécessaire, assurant ainsi une continuité au travail effectué. D'autre part, ils ont permis aux participants de prendre la mesure des problèmes de coordination temporelle des activités – la rapidité des connexions Internet ne résolvant pas, de loin, tous les problèmes d'accès à la connexion elle-même, de disponibilité des participants ou de rapidité dans l'avancée du travail. Ces deux facteurs ont complexifié la gestion du temps de travail – par rapport au rythme hebdomadaire des séminaires traditionnels – tout en constituant une occasion d'apprentissage de la maîtrise des contraintes temporelles sur une durée moyenne (à laquelle les étudiants sont confrontés de façon solitaire en préparant un mémoire).

En deuxième lieu, ces différents moyens ont, de façon plus générale, produit une visibilisation des modes de fonctionnement d'un groupe de travail en obligeant à expliciter les instructions de coordination du travail, l'organisation de la modification des fichiers collectifs, les critères de structuration des archives, la séquentialisation ou la mise en parallèle coordonnée des interventions de chaque participant. Ces modes de fonctionnement n'ont pas été fixés au début une fois pour toutes par les responsables, mais ont progressivement émergé de la complexité des tâches que les participants devaient accomplir. L'architecture du site Internet est ainsi apparue petit à petit, au cours des ajustements des activités, des difficultés, des objectifs, par réglages successifs. De façon générale, le recours aux NTIC s'est imposé progressivement, lorsque l'e-mail a montré ses limites, lorsque les contraintes du serveur BSCW sont apparues, lorsque, après les échanges en co-présence, une dernière série de rencontres synchrones et en face à face s'est révélée importante et a été assurée par la visioconférence.

2.4. La co-construction de la recherche comme émergence progressive des objets et des procédures

2.4.1. La forme de recherche adoptée pour cette expérience de formation au travail collaboratif a privilégié un principe d'émergence locale et progressive des objets et des objectifs de la recherche à partir de la pratique du terrain. Ce principe obéit à une

certaine conception des pratiques du terrain (Rabinow 1977 ; Stocking 1983 ; Kilani 1994 ; Mondada 1998a ; Winkin 2001) et de la recherche scientifique : elle reconnaît que celle-ci, tout en se présentant dans un certain nombre de descriptions post-hoc (*accounts*) - dans des rapports de recherche p.ex. - comme découlant de l'établissement préalable de questions de recherche, de problématiques, de mise en oeuvre de méthodes adéquates et de mise à l'épreuve des hypothèses sur des terrains, se déroule quotidiennement de manière indexicale, en ajustant progressivement les objectifs déclarés (dans les demandes de financement p. ex.) aux contraintes mais aussi aux opportunités nées du terrain, et en élaborant réflexivement les descriptions des trajectoires de recherche en relation avec les contingences de la recherche. Cette perspective, soutenue par les analyses des sociologues des sciences (cf. p.ex. Knorr-Cetina 1981 ; Lynch 1985), conduit d'une part à la critique d'une vision épistémologique normative de la recherche – orientée des questions et des axiomes vers le terrain, réduisant le terrain à n'être qu'un simple lieu de vérification d'hypothèses nées ailleurs – et d'autre part à une valorisation du terrain comme lieu de surgissement du savoir scientifique dans l'expérience contingente de sa construction. Dans ce sens, elle permet une problématisation de la façon dont les objets de savoir et les catégories dans lesquelles ils s'expriment sont liés aux pertinences du terrain, relevant de son intelligibilité pour les acteurs sociaux qui l'habitent plutôt que d'une projection savante des analystes formés dans d'autres sphères (Sacks 1984 ; Lynch & Bogen 1991 ; voir aussi 3.4.).

Cette perspective signifie aussi que la formation à la recherche que nous avons expérimentée s'est organisée à partir du terrain, pour déployer une série d'activités focalisées sur les conditions de l'enquête puis sur l'exploitation de ses données. Contrairement à ce qu'on est souvent contraint de faire dans les limites d'un séminaire universitaire, où l'on privilégie un moment particulier du parcours de recherche (par exemple l'analyse des données - sans qu'elles aient été nécessairement recueillies ni toujours transcrites par les étudiants), dans ce séminaire expérimental nous avons tenté de parcourir les étapes principales du processus de recherche, de l'appréhension du terrain au traitement des données et à la rédaction définitive de leurs analyses. Nous allons brièvement nous arrêter sur quelques-unes de ces phrases.

2.4.2. Le séminaire a pris la forme d'un parcours de différentes étapes.

2.4.2.1. La préparation du terrain a été menée en collaboration avec les étudiants parisiens qui se sont rendus sur les différents lieux prévus de l'enquête pour une première visite. Ils ont ensuite contribué à l'élaboration d'un dossier de cartes, de monographies et de repères relatifs aux lieux d'observation choisis. Cela a engagé une première réflexion sur le choix de ces terrains et sur leur pénétration, ainsi qu'un premier exercice d'écriture confronté immédiatement à la question de la pertinence des descriptions du terrain (cf. 3.4.1.). Autrement dit, la constitution de ce dossier a

été moins conçue comme une planification de l'enquête que comme le repérage des premières difficultés lorsqu'un terrain s'ouvre dans sa complexité, dans sa richesse, dans le foisonnement de ses détails. Ces difficultés sont à l'image de celles, récurrentes, qui se poseront à toutes les étapes du processus concernant la pertinence des catégories conférant une intelligibilité au terrain. Pour le reste, la préparation du terrain a été pour l'essentiel assurée par nous en tant qu'enseignants balisant un certain nombre de démarches. Nous avons ainsi préparé les rencontres que les étudiants allaient faire avec une série d'interlocuteurs, témoins, informateurs (une vingtaine de personnes en tout), leur faisant ainsi faire l'économie d'un moment important et difficile : la prise de contact avec les partenaires de la recherche sur le terrain. Nous avons aussi prévu un certain nombre de formats différents de rencontre illustrant autant de méthodes d'enquête (cf. 3.3.), ainsi que différents formats de recueil de données – en fournissant aux étudiants des carnets d'enquête de différents types, des appareils de photo, des enregistreurs, des cartes ; soit une variété de techniques d'inscription produisant des traces différenciées des passages sur le terrain. Ce travail préparatoire a surtout visé à sensibiliser les étudiants à l'importance stratégique de cette phase, au fait que l'enquête commence longtemps avant l'entrée sur le terrain.

2.4.2.2. L'entrée sur les différents terrains s'est faite par groupes d'enquêteurs, sans la présence des enseignants. La multiplication des terrains (une demie douzaine par groupe de trois à cinq enquêteurs) a permis de faire en l'espace d'une semaine plusieurs expériences de rencontre, d'ouverture de l'enquête, d'établissement d'une nouvelle relation et donc de relativiser les difficultés ou les enthousiasmes de chaque expérience, de ne pas figer les obstacles, d'évaluer et d'ajuster les comportements d'une rencontre à une autre. L'engagement sur le terrain lui-même, au cours d'activités d'entretien, d'observation ou d'autres formes d'interaction, a sensibilisé les enquêteurs d'une part à l'importance de la forme à co-construire de la relation avec l'enquêté, et d'autre part à l'importance des activités accompagnant cette interaction et assurant sa matérialisation dans des données : essentiellement l'enregistrement et la prise de notes, complétés éventuellement par la photographie et l'annotation de cartes. Les deux sont fondamentales du point de vue de la qualité des données recueillies et demandent une attention méthodique à certains détails (comme le fait de vérifier les piles du magnétophone et de son micro ou d'assurer l'enregistrement le plus tôt possible lors de l'entrée en contact et de l'arrêter le plus tard possible, au-delà des annonces de clôture de l'interaction). Après chaque rencontre, un retour sur l'expérience effectuée, soulignant surtout les obstacles et les difficultés, a permis un affinement progressif de la démarche ; de façon générale le retour critique et analytique sur les expériences a été thématisé à plusieurs reprises au cours des étapes suivantes - la réécoute de la bande permettant par exemple une perspective non plus de participant mais d'observateur sur l'interaction.

2.4.2.3. Une fois effectuée l'enquête sur le terrain, nous avons insisté sur la démarche d'exploitation des données recueillies : classement des bandes et de tous les documents se rapportant à chacune d'elles, organisation des données de façon à les rendre accessibles, exploitables et analysables, ainsi que partageables au sein des groupes, rédaction de fiches descriptives facilitant le repérage des séquences potentiellement intéressantes pour l'analyse. C'est ainsi l'émergence du corpus comme travail d'exploitation des enregistrements qui a été thématisée et organisée de façon systématique. Ce travail préalable à la transcription a facilité ensuite le choix des passages à transcrire et l'archivage des transcriptions elles-mêmes.

2.4.2.4. Ce retour répété sur l'expérience de terrain (dès les séances de *debriefing* suivant tout retour d'enquête) et sur les bandes enregistrées a préparé aussi la réflexion sur les problématiques traitées par chaque groupe, les étudiants étant invités à choisir leurs problématiques sur la base des matériaux recueillis et à faire émerger leurs objets de leurs données. Cette démarche a voulu insister sur l'identification, dans les données, de phénomènes qui avaient caractérisé les interactions avec les informateurs en attirant l'attention des interlocuteurs, de problèmes apparus dans l'interaction qui avaient fait l'objet d'un traitement endogène par les participants. La démarche a aussi insisté sur la nécessité de formuler une problématique ayant un sens pour les interactants et pouvant être traitée par une analyse des données disponibles – sans se contenter de reproduire des questions posées par d'autres auteurs sur des données différentes ni de reprendre des préoccupations classiques de la littérature pour se limiter à les vérifier sur un terrain particulier.

2.4.2.5. Le travail de définition de la problématique a donc été étroitement associé à celui de la sélection des extraits d'enregistrements transcrits, à exploiter dans l'analyse d'abord, dans la rédaction du texte ensuite, conduisant aux problèmes supplémentaires d'organisation du texte scientifique et de linéarisation du discours analytique. Différents types d'écriture ont ainsi accompagné cette réflexion : des écrits intermédiaires centrés sur le travail d'exploitation des données, des écrits esquissant le texte définitif en observant les contraintes de cohérence textuelle, de coordination des auteurs, de limitation du nombre des pages offertes par les éditeurs.

Le détail de ces quelques phases de la démarche ne veut que souligner l'importance de l'apprentissage pratique d'une posture de recherche, d'une " mentalité analytique " manifestées dans une série d'activités pratiques qui ne sauraient être réduites à des recettes techniques prêtes à l'emploi du fait qu'elles demandent un ajustement aux contingences du terrain avec un effet structurant sur les données et, en définitive, sur les objets même de savoir progressivement façonnés par la pratique de recherche.

Les aspects que nous avons détaillés jusqu'ici insistent donc sur la dimension pratique de la recherche et sur ses effets configurants pour les connaissances qui

peuvent s'y élaborer. Il est temps d'approfondir cet aspect en le rapportant à l'objet particulier visé par ce séminaire, les pratiques langagières en ville.

3. Le concept épistémologique : une certaine manière de concevoir les pratiques de recherche en sociolinguistique urbaine

Les choix concernant les pratiques de la recherche que nous venons d'expliciter ont des conséquences sur la définition même des objets de savoir naissant de ces pratiques.

Appréhendée par de multiples disciplines, la ville est un objet qui n'appartient pas en propre à la linguistique. Se pose alors la double question de la spécificité de l'approche linguistique de la ville et de son intérêt pour les autres perspectives disciplinaires. Les réponses ne sont pas aisées, d'une part parce que la linguistique a pratiqué des approches multiples de l'espace urbain et d'autre part parce que ces approches se sont situées davantage par rapport aux enjeux internes à la discipline que par rapport à des problématiques transversales et interdisciplinaires. La démarche adoptée essaie de répondre en centrant le questionnement sur les pratiques langagières disant la ville (3.1.), en réfléchissant à la pertinence du choix des terrains pour l'enquête (3.2.), en faisant varier les méthodologies (3.3.), en faisant émerger les phénomènes étudiés de l'expérience du terrain (3.4.) - ces aspects définissant une conception possible de la recherche en sociolinguistique urbaine (3.5.).

3.1. La perspective adoptée : dire la ville

La définition de l'objet même de la sociolinguistique urbaine a donné lieu à des réponses différentes et parfois divergentes dans la littérature - axées par exemple sur la variation inscrite dans le système de la langue ou bien sur les choix de répertoire, de registre ou de variété dans des contextes sociaux particuliers, ou encore sur la réorganisation des ressources langagières par des trajectoires identitaires ou sociales spécifiques ; de même, la mise en relation de ces objets avec l'espace urbain a été déclinée de façons multiples - en traitant la ville comme cadre, comme environnement, comme paramètre, ou comme objet de discours - au sein de méthodologies hétérogènes - par les sociolinguistiques variationniste, interprétative, interactionnelle...

Face à ce foisonnement des pistes de recherche possibles, le séminaire n'a pas visé à les pratiquer ou à les illustrer toutes de façon exhaustive ; le projet a plutôt consisté à privilégier des approches impliquant une relation forte au terrain et aux interactions sur le terrain, permettant une analyse compréhensive des particularités des lieux urbains, ouverte aux contingences de l'enquête, entendue comme la co-construction locale d'une certaine version de la ville par les enquêtés et les enquêteurs. C'est pourquoi, en nous basant sur un certain nombre d'expériences de recherche et de

terrain déjà effectuées (Mondada 2000a), nous avons focalisé l'attention des étudiants sur la pertinence et la spécificité de l'urbain. En quoi l'urbain est-il un objet spécifique pour la sociolinguistique ? Comment ne pas réduire la ville à un simple cadre ou arrière-plan où se manifesteraient les formes et les activités langagières observées par les linguistes ? Comment en retour valoriser les pratiques langagières dans leur rôle constitutif des dynamiques urbaines, y compris dans les processus d'émergence et de consolidation des matérialités urbaines ?

Les enquêtes se sont ainsi intéressées à la façon dont l'urbain se configure dans les pratiques langagières, à la façon dont la ville prend sens dans les activités symboliques, interactionnelles, discursives des acteurs sociaux. Cette perspective consiste à traiter la ville comme un objet d'étude et non pas comme un cadre ; elle se focalise sur la façon dont les acteurs sociaux, les habitants, les usagers traitent, conçoivent, vivent, disent la ville et, ce faisant, contribuent à son intelligibilité et à ses transformations en même temps qu'à leur propre positionnement et à leur identité en retour (Kallmeyer 1994-95). Les manières de dire la ville, de se dire en la disant, de la qualifier en se positionnant, ont ainsi constitué l'objet privilégié des analyses, décliné de différentes manières et par différentes démarches d'enquête.

3.2. Une sélection de terrains appropriés

3.2.1. Dans une telle démarche, ouverte à la façon dont les acteurs eux-mêmes définissent des problèmes, des phénomènes, des objets d'attention, de revendication, d'investissement identitaire, le choix des terrains de l'enquête joue un rôle fondamental. Il obéit à un double ensemble de contraintes : d'une part il s'agit de privilégier des terrains où se déploient des enjeux urbains, où des logiques urbaines significatives sont à l'oeuvre, où il est pertinent, du point de vue des acteurs, de s'intéresser à des problématiques urbaines. D'autre part il s'agit de privilégier des terrains qui se prêtent à un exercice de terrain pour des étudiants - impliquant des contraintes différentes de celles, par exemple, d'un projet ethnographique à long terme - des terrains accessibles à des *outsiders* ou à des novices, des terrains où il soit possible d'adopter des postures d'observation, des terrains où la présence d'enquêteurs ne soit ni une provocation ni une absurdité.

3.2.2. C'est ainsi que le choix des terrains devient un révélateur de leurs propres modes de fonctionnement, de leurs possibilités de pénétration, d'intégration, d'accessibilité. Les difficultés d'entrée sur un terrain sont emblématiques non seulement des problèmes de la méthodologie de l'enquête ; elles sont aussi le produit immédiat de la structuration même des activités propres à ce terrain : dans ce sens elles constituent un apprentissage de ses propriétés constitutives.

Les espaces que nous avons privilégiés présentent des caractéristiques communes : espaces publics tels que les places, les rues piétonnes, les lieux de rencontre ouverts ;

espaces de circulation tels que les gares, les métros mais aussi les supermarchés ou les musées ; quartiers d'immigration, caractérisés par un mouvement de populations et une mixité socio-ethnique ; quartiers en mutation, marqués par des projets urbanistiques ou bien par des renouvellements de population ; espaces détournés, comme le squat, marqués par des usages plastiques, contingents, occasionnels, imprévus, de l'espace. Tous ces espaces présentent l'intérêt de rendre manifestes les processus de fabrication située du sens, de l'ordre local, de l'intelligibilité des lieux urbains - ce sont les lieux d'émergence de nouvelles formes d'urbanité.

3.2.3. Les lieux de l'enquête sont toutefois indissociables des activités qui les configurent et des acteurs qui s'y meuvent. L'attention aux activités (cf. 3.3.) permet de ne pas réifier certaines propriétés comme si elles étaient inscrites dans la matérialité des lieux, tout en reconnaissant leur dimension structurante pour eux. L'attention aux acteurs nous a portés à privilégier, dans la mesure du possible, la polyphonie propre à la ville, qui s'exprime de différentes façons : par une pluralité de perspectives juxtaposées, parfois sans se croiser, dans le même espace - comme c'est le cas de la superposition de pratiques et de discours gays, juifs, branchés et monumentaux dans le Marais ; par une multiplicité de points de vue coexistant, parfois en se combinant, chez le même individu - comme c'est le cas des perspectives professionnelles et habitantes chez un ethnologue ou un architecte habitant dans son quartier et développant en même temps une approche savante de ce quartier.

Du point de vue de la sélection des terrains d'enquête, cela a aussi signifié la préoccupation de parcourir différents échelons de l'échelle sociale, en ne se limitant pas à des populations captives, défavorisées ou marginales souvent privilégiées par la recherche. Au contraire, le projet a voulu se centrer sur une variété d'acteurs sociaux engagés dans la vie de la ville : des acteurs économiques (commerçants, restaurateurs), des décideurs, des urbanistes, des intervenants sociaux (membres d'associations, professionnels des services sociaux, militants), des journalistes, des intellectuels, des habitants, jeunes ou retraités. Bref, une variété de regards et d'activités sur la ville, qui tous contribuent à la fabriquer, que ce soit par des projets qui s'incarnent dans des interventions matérielles qui changent le visage de la ville, ou par des projets qui s'engagent auprès des populations, intervenant par exemple sur leur mode de circulation, d'établissement et de fréquentation de certains lieux urbains, ou encore par des projets qui construisent une certaine image de la ville, circulant sous forme de maquettes, de plans, de descriptions, de rapports, de photos et ayant un effet non seulement sur le sens qu'acquiert l'espace urbain mais encore sur les pratiques qui incarnent ce sens. Cette multiplicité d'acteurs s'ordonne non seulement dans des activités (cf. 3.3.1.) mais aussi dans des réseaux : ainsi nous avons tenté de parcourir certains réseaux définis non pas par le degré et le type d'interconnaissance entre leurs membres mais par des projets et des activités dans lesquels une variété d'acteurs, de lieux, de représentations urbaines, d'objets était engagée. Un exemple d'un tel réseau

est le projet urbanistique qui mobilise des partenaires divers (les bailleurs de fonds, les gestionnaires de logements, les services publics, les politiques, les urbanistes, les représentants des habitants), des modes d'inscription et de représentation distincts (des discours habitants aux plans des urbanistes, aux directives politiques des élus, aux photos des vendeurs immobiliers), des modes d'action spécifiques et, en définitive, des discours qui construisent chacun un sens de la ville, souvent divergent ou irréductible l'un par rapport à l'autre (Söderström & Zepf 1998 ; Söderström 2000). Suivre un réseau signifie dès lors suivre des perspectives d'action différentes, qui s'affrontent, se croisent, entrent en conflit, s'évitent, pour finalement produire une pluralité de sens de la ville.

3.3. Un choix de méthodes

La complexité des acteurs, des objets, des conduites qui font la ville ne peut être appréhendée par une seule méthodologie d'enquête. La mobilisation de plusieurs types de méthodes, toutefois, n'obéit pas à un idéal objectiviste de triangulation des approches, souvent préconisé dans les sciences sociales, l'une servant à vérifier ou à falsifier les résultats de l'autre dans une conception cumulative du savoir. La mobilisation de plusieurs méthodes vise plutôt à montrer que la polyphonie urbaine ne caractérise pas uniquement les acteurs sociaux hétérogènes qui peuplent et font la ville, mais qu'elle touche aussi ces acteurs sociaux à la fois particuliers et semblables aux autres que sont les chercheurs. La pratique de plusieurs méthodes vise ainsi à faire expérimenter aux apprentis chercheurs les diverses manières dont il est possible d'approcher un phénomène, de le rendre disponible à l'analyse, de le configurer par son approche même, spécifique de chaque méthode. La diversité des méthodes déployables sur le terrain urbain est ainsi susceptible de fonctionner comme un révélateur de la façon dont chacune produit spécifiquement ses données et rend visibles des phénomènes. Cette dimension réflexive - au sens ethnométhodologique du terme, renvoyant à la relation mutuellement structurante du terrain, de la méthode employée et des données recueillies - nous semble centrale aussi bien dans l'exercice de l'enquête que dans la formation à la recherche. Elle permet en effet de situer la valeur de l'enquête - en incorporant son inévitable indexicalité non pas comme un biais ou une tare mais comme une propriété essentielle à intégrer dans l'analyse (Mondada 1998a). Du point de vue pédagogique, cela permet de traiter les choix effectués pour et dans l'enquête sans pour autant sombrer dans un relativisme facile. Cette dimension réflexive intégrée dans une pratique rigoureuse de l'analyse, favorisée même par elle (tel est le cas par exemple de l'importance des interventions des enquêteurs pour l'émergence du discours des témoins, qui a été révélée aux participants du séminaire non pas par un retour introspectif après l'enquête, mais par une analyse fine des transcriptions des entretiens), a été une préoccupation constante de la démarche formative adoptée ici.

Trois méthodes d'analyse ont été thématisées et pratiquées - en privilégiant volontairement des méthodes classiques largement utilisées en sciences sociales et dans les études urbaines à partir de l'Ecole de Chicago (cf. Grafmeyer & Joseph 1984 ; Hannerz 1983) - ne prétendant nullement épuiser toutes les démarches possibles en sociolinguistique : l'observation participante, l'entretien et le parcours. Nous allons en présenter brièvement quelques enjeux.

3.3.1. La sensibilisation à l'observation ethnographique est essentielle pour toute formation à la recherche qualitative. Elle constitue un défi pédagogique important : en effet, bien qu'elle soit abondamment théorisée, qu'elle soit traitée dans des manuels prescrivant des conduites à l'enquêteur (Ghiglione & Mattalon 1978 ; Blanchet *et al.* 1987 ; Beaud & Weber 1998), elle est une pratique située, ouverte aux contingences du terrain - où tout événement ou configuration spatiale est susceptible d'être une ressource ou une difficulté imprévue pour l'enquête - qui échappe ainsi nécessairement aux instructions a priori. C'est donc une activité qui doit être pratiquée plus que verbalisée. C'est pourquoi son enseignement s'est focalisé à la fois sur des conseils donnés en classe et sur des exercices de terrain suivis de *feed-backs* et de retours sur le terrain. Trois points ont été privilégiés :

a) Nous avons thématisé l'importance et la pertinence de la *posture d'observation* adoptée - celle-ci faisant partie des phénomènes observés - et aux possibilités et contraintes pesant sur elle. Les lieux publics retenus (gares, métros, cafés, places, etc.) facilitaient l'adoption de postures d'observation intégrables aux activités ordinaires attendues dans ces lieux (comme attendre, boire un verre, flâner, ...) tout en imposant des contraintes et différenciant des types d'activités possibles (ainsi le regard balayant la foule de qui attend un ami n'est pas le regard qu'on adopte lorsqu'on s'intéresse aux activités d'un groupe de marginaux réunis dans tel recoin d'un hall de gare). Il n'y a donc pas de posture d'observation en général, il n'y a que des activités organisées de manière spécifique, à propos desquelles se pose constamment la question de l'adéquation au lieu, à la situation, à l'écologie des actions ordinaires normativement attendues dans l'endroit.

b) Nous avons focalisé l'attention observationnelle des étudiants non pas sur les lieux, ni sur les gens, ni sur les mots, mais sur des *activités situées* qu'on leur a demandé d'identifier, d'observer dans leurs pertinences et leur ordre, de décrire. Cette contrainte sur l'objet à observer permet de dégager de la multiplicité de qui (se) passe dans un espace public des pratiques particulières, des ensembles de personnes engagées, ne fût-ce que momentanément, dans des activités communes, des temporalités, des détails pertinents. La focalisation sur l'activité oriente la description sur son ordre, son intelligibilité, et les méthodes qui la produisent (Garfinkel 1967 ; Livingston 1987).

c) La saisie du caractère ordonné des activités ne peut se faire uniquement par le regard, aussi attentif soit-il. Elle doit être travaillée sur un support, elle doit être

inscrite, objectivée. Il était difficile, dans ce type de formation initiale, de procéder à des enregistrements de situations publiques - l'enregistrement n'ayant habituellement lieu dans une démarche de recherche qu'après une longue phase de familiarisation ethnographique avec le terrain. Il était en revanche pédagogiquement fondamental de procéder le plus vite possible à la prise de notes. Celle-ci a été conçue moins comme une façon de capturer un phénomène que comme une façon de toucher du doigt les problèmes que pose la description d'un phénomène, les choix qu'impose la caractérisation d'une scène, les conséquences entraînées par l'adoption d'un certain vocabulaire dramatique faisant " voir " la scène dans une certaine perspective. La prise de notes a ainsi permis d'expérimenter concrètement les problèmes habituellement traités de façon théorique dans la littérature sur la description ethnographique (Clifford 1990 ; Clifford & Marcus 1986 ; Hirschauer & Amann 1997). Elle a aussi permis à chacun de prendre conscience que l'écriture scientifique commence très tôt, sur le terrain même, ou dans des lieux de retrait, et que c'est une activité spécifique qui peut s'intégrer plus ou moins bien (sinon mal) dans la posture d'observation.

De cette manière, la dimension participante de l'observation a été explicitée non pas de façon générale mais en relation avec des contraintes pratiques révélatrices du caractère localement situé de l'enquête.

3.3.2. L'entretien fait lui aussi l'objet de nombreux manuels qui insistent sur la préparation des questions et, parfois, sur l'importance de la relation avec l'informateur. Là encore, le fait de s'engager dans des entretiens a permis aux étudiants d'expérimenter l'imbrication pas toujours convergente de l'établissement d'une relation sociale avec un inconnu, de la poursuite d'une activité finalisée et de la focalisation sur des objets de discours co-construits dans l'interaction par l'ensemble des participants. Là encore, l'accent a été porté moins sur la préparation d'une batterie de questions ou d'une grille de contenus à traiter, que sur les conditions interactionnelles dans lesquelles un objet de discours est introduit de façon sensée par et pour les participants. Autrement dit, la pratique de l'entretien a permis aux étudiants de voir à l'oeuvre un des paradoxes fondamentaux de cette technique d'enquête : d'une part, l'entretien vise à saisir les catégories de l'enquêté en le laissant parler de ce qui le concerne ; d'autre part, néanmoins, l'entretien vise à nourrir les interrogations du chercheur et tend donc à contrôler, diriger, contraindre la parole du témoin (Briggs 1983, 1986). Ce paradoxe est capturé par l'expression " entretien non-directif " : le format interactionnel de l'entretien, fondé sur l'alternance entre question et réponse, spécialisant les questions du côté de l'enquêteur et les réponses de celui du témoin, constitue en effet une forme fondamentale de directivité.

La pratique du questionnement a en outre permis de soulever un autre problème, celui du positionnement énonciatif, interactif et social de l'enquêteur. C'est en pratiquant l'entretien que les étudiants ont expérimenté la difficulté d'organiser leur

action de manière adéquate par rapport à la catégorie d'appartenance de " chercheur ". En se présentant sous la catégorie hybride de " chercheurs apprentis " ou d'" étudiants chercheurs ", ils bénéficiaient d'une certaine bienveillance mais au prix de la perte de l'autorité nécessaire pour poser certaines questions ou " diriger " l'entretien. La valeur des questions est réflexivement liée à la catégorie de ceux qui les posent : des questions de novice ne reçoivent pas les mêmes réponses que des questions d'expert. L'enquêteur est souvent dans une position délicate puisque s'il reconnaît son interlocuteur comme le détenteur d'un savoir qu'il n'a pas, il exhibe dans le même temps un savoir partiel ou différent qui le constitue en interlocuteur à prendre au sérieux. Les processus mutuels de catégorisation sont subtils et ont un effet constitutif sur les objets de discours que le chercheur parviendra en fin de compte à recueillir. Le risque couru par les étudiants est d'être catégorisés comme des " ignorants ", des " novices ", des " jeunes inexpérimentés " et d'entrer ainsi dans une relation didactique régie par la paire catégorielle " enseignant "/" enseigné " qui peut être féconde pour susciter la parole du témoin mais qui en même temps contraint le type de parole recueillie (qui ne sera ni un " témoignage ", ni une " confidence ", ni une " réponse ", mais plutôt une " leçon " ; cf. Pinxten 1991). La pratique de l'entretien a donc le mérite de montrer combien le dispositif de catégorisation est étroitement lié à différents jeux de langage qui configurent à leur tour les objets de discours co-produits.

La pratique de l'entretien a donc été expérimentée en la considérant comme une activité sociale et discursive particulière, un type d'interaction entre des acteurs sociaux co-construisant pour l'occasion une intelligibilité de leurs apports respectifs ; ce regard a favorisé une perspective réflexive interrogeant les effets configurants de cette pratique sur les données recueillies ainsi que sur le type de données qu'elle rend disponibles (les discours sur les pratiques plus que les pratiques elles-mêmes, les registres interprétatifs *post-hoc* plutôt que l'intelligibilité située de l'action, etc.) (Suchman & Jordan 1990 ; Houtkoop-Steenstra 2000 ; Have 1998 ; Mondada 2001).

3.3.3. L'expérience de l'entretien a été complétée par une autre technique d'enquête, le parcours. Elle consiste à demander à un témoin d'effectuer un parcours avec l'enquêteur dans un espace qui lui est familier, en lui laissant l'initiative de choisir les lieux à traverser ainsi que les lieux à privilégier lors d'arrêts. Cette technique a permis d'enrichir la réflexion critique sur les limitations de l'entretien et a fourni une sorte de modèle inversé. En effet, ces deux démarches permettent d'observer deux types très différents de relations verbalisées à l'espace.

— La première différence entre les deux types concerne le rapport entre lieu de l'énonciation et lieu énoncé : dans l'interview ils sont clairement distincts, alors que dans le parcours ils tendent à coïncider. Si l'on ne peut pas dire qu'il en résulte des effets systématiques sur les thèmes traités (on peut parler d'autre chose que de l'espace présent lors du parcours, même si la consigne énonce une contrainte de ce

type), en revanche on peut affirmer que les ancrages énonciatifs du discours seront différents, avec par exemple une prévalence des déictiques spatiaux dans le parcours.
— Une autre différence entre les deux types d'enquête tient à la façon de structurer l'échange : alors que dans l'interview domine une logique temporelle et narrative, avec de nombreux renvois à la biographie du sujet, dans le parcours domine une logique de la proximité spatiale, avec des références aux lieux qui se succèdent. Pour polariser davantage les deux possibilités, on peut dire que l'interview réalise une organisation biographique du spatial, où les lieux s'égrènent au fil des vicissitudes de la vie du sujet, alors que le parcours se caractérise par une organisation spatiale du biographique, où les lieux appellent le souvenir ou la digression mais ne sont pas mis en relation par une forme narrative. L'enchaînement, la mise en relation, la catégorisation et l'opposition d'un lieu à un autre n'usent donc pas des mêmes processus de linéarisation.
— Troisièmement, les deux types d'activité se différencient par un rapport inversé de l'enquêteur à l'informateur : si, selon le contrat de l'interview, c'est généralement le premier qui pose des questions au second (bien qu'on puisse relativiser l'importance de cette directivité, surtout dans des entretiens informels), dans le parcours il y a délégation explicite de l'initiative du premier au second, sur qui repose cette fois la responsabilité de l'ordre du parcours et du discours.

Le parcours est une technique particulièrement adaptée à l'enquête urbaine, puisqu'il s'organise en exploitant l'espace comme ressource pour élaborer un ordre, des pertinences, des continuités. Cette centration sur les lieux produit l'adéquation des autres catégories impliquées : elle porte l'énonciateur à se définir par rapport à eux, elle le porte aussi à choisir un registre descriptif correspondant (ainsi J, habitant le 5e arrondissement de Paris, se catégorise comme " habitant " en choisissant de parler des commerces où il fait ses courses ou de la garderie où il emmène son fils, sur un registre personnel ; mais il peut aussi se catégoriser comme un " enseignant d'histoire-géo " en choisissant de parler des vicissitudes de la Montagne Sainte-Geneviève à travers les siècles sur un registre savant. Bien sûr les deux registres ne sont pas mutuellement exclusifs, d'autres catégories encore peuvent intervenir et toutes peuvent s'imbriquer dans un discours pratiquant de fréquents " switches catégoriels ").

3.3.4. La pratique des trois techniques d'enquête permet donc dans une expérience de formation de réfléchir aux formats interactifs des méthodologies habituellement pratiquées en sciences sociales et à leurs effets structurants sur les données ainsi produites. Les variations invitent à intégrer la description des conditions d'enquête dans l'analyse plutôt qu'à objectiver et à réifier les données recueillies.

3.4. Repérer des phénomènes émergeant des données

Le choix des modes de l'enquête affecte la disponibilité des phénomènes pour l'analyse. Plutôt que de chercher à retrouver des objets classiques dans les données recueillies, nous avons réfléchi à ce que les techniques employées livraient de façon privilégiée à l'analyse. D'où une approche résolument émergentiste, se demandant quels phénomènes étaient rendus disponibles par les données recueillies et quels phénomènes étaient constitués par les problèmes que les participants (enquêtés comme enquêteurs) avaient eu à résoudre dans le cadre de l'enquête (Sacks 1992 ; Sacks 1984).

Dans ce qui suit, nous allons insister sur trois dimensions ayant constitué des objets pour l'analyse : la question de la pertinence (3.4.1.), la relation intersubjective avec les témoins (3.4.2.), la question des ressources (3.4.3.).

3.4.1. La question de la pertinence se pose à tout enquêteur tout au long de son processus de recherche, du terrain à la rédaction définitive des analyses. Face au terrain, il est souvent submergé par sa profusion, sa richesse, sa complexité. La question se pose ainsi immédiatement de la sélection de ce qui est observable, annotable, enregistrable, transcriptible. Les choix incarnés que le chercheur fait (en se postant à un endroit plutôt qu'à un autre, en commençant à filmer à un moment plutôt qu'à un autre, en portant son attention sur un élément plutôt que sur un autre, etc.) ne signifient pas simplement une " extraction " d'observables, mais bien davantage une " configuration " de ces observables. La question de la pertinence interroge précisément ce qui en particulier confère le caractère intelligible à une scène, à une action, à une parole, alors que celle-ci est immergée dans une multitude de dimensions contextuelles que la description ne saura jamais épuiser.

Les étudiants ont été confrontés à ces questions de façon incessante, que ce soit dans la prise de notes sur le terrain, durant les séances de *debriefing* après le terrain, dans la description de leurs données et des extraits choisis pour leurs analyses. Ainsi ils ont constaté qu'il était souvent difficile de savoir ce qu'il était pertinent de noter dans des interactions entre clients et garçons dans un bar gay, et encore plus difficile de savoir comment noter les détails qui semblaient intuitivement pertinents pour comprendre les conduites propres à ces lieux.

La question de la pertinence, bien posée par Sacks dès son article de 1963 sur la description sociologique, peut être résolue soit en termes *exogènes* par le choix d'un modèle descriptif ayant fait ses preuves sur d'autres terrains et n'ayant pas été élaboré en rapport avec ce terrain particulier ; soit en termes *endogènes* par une analyse des procédures de pertinentisation mises en oeuvre par les participants eux-mêmes, d'une manière localement élaborée. Lorsqu'on pratique la deuxième option, la question de la pertinence est résolue par une analyse fine des activités et de ce vers quoi elles s'orientent qui leur fournit leur intelligibilité et leur ordre.

Dans l'espace urbain la question de la pertinence se pose surtout en rapport avec les identités multiples des participants (sont-ils à considérer selon leur appartenance ethnique, linguistique, sociale, professionnelle...) et avec les éléments du contexte urbain (dans quelle mesure et jusqu'où les caractéristiques des lieux - et sous quelle description - sont pertinentes pour l'action en cours ; comment décrire les conduites des acteurs dans un lieu public et dans quelle mesure cette description lie ce qu'ils font à ce lieu spécifiquement, comme ne pouvant pas se faire ailleurs de cette façon-là).

Les pertinences émergent de l'activité située, de la forme particulière qu'elle prend dans sa gestion interactive par les participants. Dans ce sens, les enquêteurs participent au même titre que les témoins à leur émergence, avec d'éventuelles divergences dans leurs orientations respectives, dont il s'agit de rendre compte analytiquement. L'analyse incorpore donc l'activité de l'enquête dans les données dont il faut rendre compte : dans ce cadre, l'interrogation sur la relation enquêté/enquêteur n'est pas une curiosité marginale ou un luxe métathéorique mais une dimension essentielle de l'analyse.

3.4.2. Nous l'avons déjà affirmé plus d'une fois, l'enquête est une activité pratique au cours de laquelle tous les participants co-construisent la situation, les objets de discours et de savoir, l'intelligibilité de l'activité. L'interaction enquêté/enquêteur devient donc, de *ressource* pour l'enquêteur dans son appréhension du terrain et dans son recueil de données, un *objet* lors de l'analyse de ces données. L'intérêt et la nécessité de ce glissement ont été une " découverte " pour les étudiants : s'ils " savaient " tous en général que les relations interpersonnelles avaient une influence sur le déroulement de l'enquête, ils ont " découvert " durant l'enquête, et encore plus durant la transcription des données, la façon dont cette relation s'était constituée et avait pesé sur l'enquête non pas de manière générale mais d'une façon reconnaissable dans le détail des trajectoires séquentielles et de l'organisation de l'action. Cette " découverte " n'a pas produit de narrations introspectives mais une analyse dont l'objectif est la catégorisation pertinente des participants selon les objets traités (face à des " enquêtés " qui sont aussi des " gays " ou des " étrangers ", quelles catégories sont mobilisées par les " enquêteurs " ? quelles sont les catégories pertinentes sous lesquelles ces derniers ont initié des interactions avec les premiers ? comment les objets de discours visés dans l'entretien présupposaient-ils une analyse catégorielle des interlocuteurs ?).

Dans l'espace urbain, la question des appartenances catégorielles des enquêteurs et des témoins peut en outre être rapprochée d'un type de rencontre qui serait typique de la ville, i.e. la rencontre entre inconnus. Contrairement à ce que l'on dit parfois, la foule des passants n'est pas anonyme, ni réductible à une rencontre avec des " étrangers " : les citadins sont au contraire constamment en train de catégoriser leurs vis-à-vis pour accorder leur action avec eux. La conversation entre inconnus serait un

trait caractéristique de l'urbanité, et donc un terrain propice à l'étude de la façon dont les catégories d'appartenance sont traitées pour la première fois dans une rencontre sans interconnaissance (Sudnow 1972 ; Relieu 1994).

3.4.3. La question que pose le problème de la pertinence des catégories relève plus généralement de celle de savoir comment les participants dotent l'espace urbain d'un sens qu'ils construisent dans leur interaction avec l'interlocuteur. L'accomplissement de l'intelligibilité de l'espace urbain est un travail incessant effectué par les membres dans les situations variées de la vie en ville - parmi lesquelles l'entretien ou le parcours sont des occasions où une version de l'urbain est élaborée avec un inconnu. Ce " travail " mobilise des ressources très diverses, posturales, gestuelles, vestimentaires, et langagières. Nous nous sommes concentrés sur ces dernières, non pas pour dire leur prééminence mais parce que les techniques de recueil des données pratiquées nous permettaient un accès privilégié à celles-ci.

Dans ce qui suit, nous expliciterons deux types de relations entre ces ressources et l'espace urbain. Nous insisterons sur le rapport réflexif entre espace urbain et pratiques langagières : l'espace urbain est travaillé par le langage autant qu'il est exploité par lui pour produire des effets d'ordre, de permanence, de stabilité et de continuité (Mondada 1994).

L'espace urbain est configuré par le langage, dans des activités descriptives qui s'ordonnent à travers des choix et des mises en perspectives discursives. Ainsi d'une part, les *pratiques de dénomination des lieux* et leurs variations construisent et ajustent le sens des lieux par rapport au caractère contextuel et occasionné de leur description (Mondada 2000a ; Barberis 1998 ; Bachmann & Basier 1989 ; Dulong & Paperman 1992 ; Fyfe 1998). Ces pratiques contribuent non seulement à conférer au lieu son intelligibilité mais aussi à lui donner une identité, une spécificité, à le faire voir sous une certaine description, autorisant ou invitant certaines conduites, en bloquant d'autres. Les locuteurs différencient les dénominations possibles ainsi que les sens possibles de la dénomination employée ; en outre ils ne traitent pas ces sens de façon abstraite et décontextualisée, mais les explorent activement au cours de leurs pratiques discursives, en les explicitant, adoptant, rejetant dans le développement séquentiel de l'interaction qui occasionne la description. Ainsi en est-il par exemple de la catégorie " squat " qui peut être comprise négativement comme un lieu hors la loi, dangereux où se déroulent des trafics illégaux, ou bien qui peut être investie positivement comme un lieu alternatif porteur d'innovations politiques et sociales. Le choix entre les deux configurations sémantiques ne se fait pas a priori ni en général : il dépend de l'interlocuteur, de l'enchaînement thématique effectué, de l'organisation interactive, de la question qui a précédé... La sémantique des descripteurs spatiaux dépend donc nécessairement d'une analyse interactionnelle de l'activité au cours de laquelle ces descripteurs sont énoncés. En outre elle ne prend tout son sens que

lorsqu'elle est rapportée aux activités sociales qui font la ville, qui en construisent non seulement les réputations mais aussi les matérialités.

D'autre part, les citadins ne se limitent pas uniquement à nommer leur espace, ils n'ont cessé de l'organiser en ordonnant sa description. Là encore les ressources de la langue permettent des modes de structuration divers, qui ont pour effet de linéariser, de ponctuer, de distribuer des éléments, ainsi que d'établir des frontières, des seuils, des discontinuités, des différences. En retour, les éléments de la spatialité peuvent devenir des ressources symboliques pour tracer des ordres et des différences entre des groupes, des conduites, des usages linguistiques, ainsi que pour rendre compte de leur permanence, de leur stabilité, de leur continuité (Renaud 1998, 2000). L'espace devient alors la matrice qui permet aux locuteurs et aux acteurs sociaux d'organiser leur pensée de la société urbaine dans laquelle ils vivent. Le discours sur un quartier par exemple est un puissant moteur de production de différenciations, par lesquelles l'énonciateur se situe autant qu'il situe les autres. La façon dont ces différenciations sont mises en scène, autant par la façon de structurer la description, de choisir ses descripteurs pertinents, que de choisir les façons de dire appropriées contribuent puissamment à faire l'intelligibilité, l'image, l'identité de l'espace urbain (Hannerz 1996 ; Jacobs 1993 ; Joseph 1998 ; Keith & Rogers 1991 ; Latour & Hermant 1998).

3.5. Une certaine conception de la recherche en sociolinguistique urbaine

Les phénomènes explorés dans cette expérience et dans sa conceptualisation ne visent ni à reproduire les résultats et les programmes de recherche établis en sociolinguistique ni à les remplacer. Ils visent plutôt à explorer des questionnements de recherche alternatifs, en privilégiant leur focalisation sur l'espace urbain comme objet de discours et non pas comme simple cadre du discours ou de la langue. Ils se centrent donc sur la ville comme produit constamment renouvelé des pratiques sociales des habitants, des travailleurs, des professionnels, des décideurs qui la vivent et la font.

Plutôt que de s'intéresser au " parler des banlieues ", ou bien au parler des jeunes ou des immigrés qui seraient censés représenter de façon emblématique les problèmes urbains actuels, nous avons voulu nous pencher sur la façon dont des acteurs sociaux, qui peuvent éventuellement être catégorisés, au sein de certaines activités, comme des " jeunes ", des " banlieusards ", des " immigrés ", s'expriment dans la ville et sur la ville, et sur la façon dont, ce faisant, ils élaborent et organisent le sens qu'ils confèrent à l'urbain. Le sens de l'urbain, tel qu'il est produit à travers des activités socio-symboliques très variées, a été l'objet constant des exercices de recherche proposés dans ce cadre. Cet objet relève d'une linguistique qui se définit comme l'approche des procédés par lesquels les pratiques langagières configurent le monde et, ce faisant, agissent sur lui – une linguistique qui se distingue de l'étude de la valeur des signes dans des systèmes formels ou de la façon dont le monde, conçu comme fixe et préexistant au langage, serait découpé par lui.

Dans cette perspective, la notion de variation - qui a marqué la plus grande partie des travaux de sociolinguistique qui nous ont précédés - prend un sens spécifique. Il ne s'agit plus de la variation systématique qui intéressait Labov, mais d'une variation contextuelle et séquentielle qui caractérise toute activité langagière et interactionnelle en raison de ses propriétés indexicales constitutives et de son caractère dynamique et temporel incarné dans le déploiement de la séquentialité. Ainsi les locuteurs ne font pas des choix définitifs, valables une fois pour toutes et définis par des critères externes et immuables ; ils font des choix en les ajustant à la contingence et à la plasticité des situations et des occasions, qui changent donc avec elles, en contribuant à les définir réflexivement telles qu'elles sont appréhendées et donc d'une certaine manière configurées. De cette manière on peut envisager une contribution de la linguistique à la description des processus qui font les dynamiques urbaines – une analyse qui les respecte dans leur caractère plastique, qui s'attache à leurs effets de recatégorisation et de reconfiguration, aux conflits d'inteprétations et de formulations que cela comporte, à la façon dont les solutions retenues se sédimentent ensuite dans d'autres discours, médiatiques, cartographiques, légaux ou urbanistiques.

4. Les travaux recueillis dans ce volume

Ce volume recueille plusieurs types de textes, rendant compte de la diversité des expériences qui ont été effectuées durant le séminaire dont ils sont issus.

Il y a d'abord les textes des étudiants, issus de leur travail progressif de construction d'une relation collaborative et d'un groupe de travail, de leurs intérêts discutés et négociés entre eux, ainsi que de leur travail sur le terrain et sur les données qu'ils y ont recueillies. Leur analyse ne naît donc pas pour remplir une case dans une structure partageant entre les participants un domaine de façon exhaustive ; il naît des contingences, des découvertes, des enthousiasmes de la trajectoire du travail collectif.

Il y a aussi les textes d'un groupe d'experts et de chercheurs confirmés qui nous ont fait l'amitié de participer au séminaire et de rédiger leurs réactions face à un certain nombre de points forts qui s'en sont dégagés. Leurs textes ne sont pas pensés de façon à concurrencer les analyses détaillées des étudiants, mais comme l'expression d'une voix complémentaire : ainsi nous leur avons demandé des textes brefs, exprimant des points de vue personnels, prenant position face à des problèmes spécifiques de la recherche en sciences sociales. Ces interventions ne visent pas uniquement à expérimenter un type d'écriture alternatif, mais veulent représenter aussi des témoignages personnels venant de différentes disciplines concernées par cette expérience : l'anthropologie de la communication, représentée par Yves Winkin dont on connaît l'attachement et la passion pour la pratique du terrain ; l'ethnographie urbaine, dont Rebekka Ehret est une représentante très présente sur la scène à la fois académique et urbaine de Bâle ; la sociolinguistique, pour laquelle Josiane Boutet,

Christine Deprez et Françoise Gadet ont accepté de parler en répondant à nos questions ; la prise de position institutionnelle sur les expériences interculturelles à l'université, énoncée par Georges Lüdi dans sa double fonction de linguiste et de président de la Planungskommission (la commission chargée de la politique scientifique) de l'Université de Bâle.

Le volume s'organise en différentes parties thématiques à travers lesquelles se construisent à la fois la cohérence et la diversité des terrains arpentés.

L'approche d'un certain nombre de dynamiques caractéristiques de la ville en mouvement ouvre le volume : il s'agit d'une part de l'analyse de l'expression du changement urbain par N. Roth et S. Scheftsik sur deux terrains contrastés, celui du Marais à Paris, caractérisé par la superposition de diverses couches de population incarnant les processus de mutation du quartier (vers un quartier " branché " ou vers un quartier ethnique traditionnel) et celui de la Voltaplatz à Bâle, caractérisée par un énorme chantier autoroutier qui bouleverse les structures existantes d'un habitat ouvrier et immigré. Il s'agit d'autre part de l'analyse des modalités d'intervention urbanistique telles qu'elles sont discutées, conçues et proposées, de façon souvent divergente, par un urbaniste et par un habitant militant au sein de démarches participatives décrites par L. Conio, F. De Marco, M. Mansouri et A. Panzera.

La ville n'est pas seulement marquée par les changements qu'induit en elle l'intervention urbanistique ; elle est aussi façonnée par la façon dont les habitants la considèrent, l'investissent, la décrivent en y traçant des parcours et des cohérences. Les analyses qui se penchent sur les " observateurs-habitants " reconnaissent que les usagers de la ville sont aussi, et bien avant les enquêteurs externes, ses premiers observateurs, mettant en oeuvre des ressources descriptives ordinaires ou professionnelles – pouvant avoir par ailleurs des expertises spécifiques en la matière, comme c'est le cas de l'enseignant, de l'ethnographe, du sociologue, du journaliste ou du militant. C. Fontannaz et S. Waelti s'attachent ainsi aux procédés de structuration de l'espace et des souvenirs énoncés par un retraité évoquant le quartier de son enfance, montrant la façon dont le temps de la mémoire et les lieux du présent s'imbriquent dans une construction savante de l'intelligibilité du récit et de l'espace ; P. Blanc, E. Dermaux, X. Fünfschilling, M. Pombo et A. Valadar se penchent quant à eux sur les ressources mobilisées dans leurs témoignages et leurs descriptions par des habitants qui sont aussi des intellectuels et qui possèdent donc des répertoires multiples leur permettant de décliner différentes facettes de leur quartier, dans différents types de discours.

Le sens de la ville est donc constamment réapproprié, retravaillé par les discours des habitants ; il est aussi bouleversé par des discours et des actions venant des marges, investissant les interstices pour dire des projets alternatifs, cherchant à mettre en valeur les aspects les plus originaux, novateurs, spécifiques de la vie urbaine. La ville se nourrit de ses marges pour se renouveler et pour séduire. Ainsi A. Aoulou, G. Hermida, M. Podvinec ont enquêté auprès de la population gay du Marais pour mieux

comprendre comment sa culture, sa mode, ses initiatives investissaient le quartier ; R. Douane et J. Saladin ont interrogé un leader de squat sur la valeur et l'impact matériel autant que symbolique de l'occupation d'un immeuble en plein Paris du point de vue de la politique urbaine de la ville ; F. Meier, A. Paone et L. Vernarelli ont rencontré des " faiseurs d'images urbaines ", des journalistes d'un magazine qui définissent leur travail comme le repérage des événements, des mouvances, des lieux aux avant-postes des mutations urbaines. Dans les trois cas, les articles se penchent sur des actions et des discours qui vivent et provoquent des mutations de la ville contribuant activement à favoriser l'émergence de nouvelles formes d'urbanité.

La diversité de la ville se situe donc à de multiples niveaux, qu'ils soient sociaux, professionnels, culturels, linguistiques, dans des lieux marginaux, branchés ou intersticiels. Ils définissent ainsi son pluralisme, ses espaces de variation. Ceux-ci sont d'autant plus emblématiques dans des groupes qui expriment des liens avec un ailleurs qui peut être vécu comme transplanté ou coupé, reproduit ou nié dans l'ici. M. Bagaria, M. Gisin, E. Graf, E. Petit et M. Sturm se penchent ainsi sur les profils de plusieurs " étrangers " qui disent leur positionnement dans un espace social complexe entre les réseaux de l'ici où ils vivent et travaillent et d'un ailleurs qui a éventuellement été leur ici dans le passé. N. Fumanti enfin se penche sur la façon dont sont positionnés les " mêmes " et les " autres " dans la production d'une image stigmatisante d'un quartier d'immigration bâlois.

Ces textes parcourent et croisent donc quelques-uns des thèmes classiques de la sociolinguistique urbaine et plus généralement des études urbaines. Nous invitons le lecteur à les lire en tenant compte à la fois de ce paysage contemporain et du fait qu'ils ont été rédigés par des groupes d'étudiants apprenant à se situer par rapport à la littérature existante et à pratiquer une écriture scientifique qui a pris forme progressivement dans le dialogue, les corrections et la réécriture avec l'équipe enseignante.

La ville en mouvement

Exorciser le changement : la ressource temporelle dans la description

Nicolle Roth (Paris 3)
Sandrika Scheftsik (Paris 3)

1. Introduction

La ville est un espace dynamique constamment marqué par des temporalités changeantes. Lors des enquêtes que nous avons réalisées dans un premier temps à Paris, puis à Bâle, les témoins que nous avons enregistrés avaient orienté leurs propos, au cours de l'entretien, vers le thème du changement dans leur quartier : la Goutte d'Or et le Marais à Paris pour les uns, la Voltaplatz dans le quartier de St. Johann à Bâle pour les autres. A la lecture et à la transcription de ces données, il nous est vite apparu que les témoins, pour répondre à notre requête, produisaient un discours où le traitement du changement prenait forme dans un travail sur la catégorie temps. C'est ce travail que nous nous proposons d'analyser ici.

A Paris, d'une part, il nous a paru intéressant de rapprocher dans leur manière les deux locuteurs parisiens dans leur utilisation du temps présent pour parler de l'évolution d'un quartier : celui de la Goutte d'Or, décrit par le responsable d'un restaurant, puis celui du Marais, exposé par une libraire israélite. A Bâle, d'autre part, nous avons pu entendre deux discours successifs sur l'évolution du quartier de St. Johann, celui respectivement de l'habitant qui donne matière au discours des urbanistes, celui de l'ethnographe qui démonte ces discours.

Cet article se propose donc de présenter en deux parties la catégorisation du temps chez quatre locuteurs différents, et de montrer les traces que laissent dans leur discours d'usagers, les temporalités changeantes de la dynamique inhérente aux espaces urbains.

2. Les valeurs du temps présent comme catégories pertinentes

2.1. La position énonciative extérieure : le discours sur le quartier à travers un présent limité

2.1.1. Le regard de l'*outsider*

M. Prince (P), gérant d'un restaurant d'insertion dans le quartier de la Goutte d'Or, à Paris, porte sur ce quartier les yeux d'un expert extérieur, parachuté là pour les besoins d'un projet. Mandaté pour faire un travail de re-dynamisation en son sein, son positionnement énonciatif est celui d'un expert, venu " faire un travail " :

Extrait 1 (Ex2/G6/190101/l. 34)
1 P j'ai fait un travail que j'avais déjà fait sur: sur le
2 quartier

Extrait 2 (Ex2/G6/190101/l. 513-514)
1 P moi qui ne connaissais pas bien le quartier

Cette qualité d'*outsider* est produite par le témoin de diverses manières. En voici deux :

Extrait 3 (Ex2/G6/190101/l. 29-30)
1 P à l'origine j'étais ni urbaniste ni architecte

Extrait 4 (Ex2/G6/190101/l. 403)
1 P je suis arrivé en cours de route

Sa qualité d'expert est marquée par une utilisation de temps passés qui signifient l'" avant " de son intervention. Le premier prend son origine dans le vecteur du temps de l'énonciateur, pour y ancrer la négation de toute appartenance professionnelle à l'univers du projet. Le second prend l'extrémité du vecteur au point où il coupe le " cours " du projet : deux formes d'expression du mouvement dont la première marque l'achèvement (l'accompli " je suis arrivé ", extr. 4) et la seconde un duratif (" en cours de ", extr. 4).

2.1.2. La " reconsidération " du quartier est vue du " dehors "

L'intervention de P dans la vie du quartier, avec l'ouverture de son restaurant, est en continuité avec un plan de " reconsidération " du lieu, abondamment traité dans son discours. La notion de *reconsidération* fait l'objet d'un ancrage sémiotique qui permet à P de prendre ses distances par rapport au nouveau regard porté sur le quartier ainsi qu'à la volonté des politiques et des systèmes associatifs de le revaloriser. Son refus de prendre en charge le discours de cette action globale a laissé sa trace dans l'utilisation de la forme impersonnelle " il y a eu " (extr. 5, l. 1) :

Extrait 5 (Ex2/G6/190101/l. 163-164)
1 P il faut dire qu'il y a eu une reconsidération importante
2 euh sur le plan de l'architecture et de l'urbanisme
3 dans ce quartier

et dans celle de la passivation :

Extrait 6 (Ex2/G6/190101/l. 182-183)
1 P il faut savoir que ce quartier a été euh complètement
2 reconsidéré dans sa structure

Extrait 7 (Ex2/G6/190101/l. 188-189)
1 P le quartier a été complètement reconsidéré

Mais la distance ainsi établie est abolie quand il aborde l'insertion de sa propre action dans le quartier. Il apporte lui aussi sa participation à la reconsidération, en y mettant toutefois une condition : y inclure la notion de beau. C'est ce concept qui permet au gérant de s'impliquer dans le plan de reconsidération, et c'est lui qui justifie son action :

Extrait 8 (Ex2/G6/190101/l. 220-223)
1 P et je vois pas pourquoi euh les gens n'auraient pas droit
2 à des endroits beaux\ et ça va être . moi à mon avis ça
3 va être une notion essentielle si on veut reconsidérer
4 certaines cer- certains endroits\

Extrait 9 (Ex2/G6/190101/l. 208-209)
1 P donc euh on a voulu dans ce quartier-là faire quelque
2 chose de beau/ ce que je pense avoir fait ici/

L'approche adoptée est d'autant plus valide qu'elle donne à voir le progrès réalisé en regard du mauvais travail de " ils ", ses prédécesseurs :

Extrait 10 (Ex2/G6/190101/l. 215-218)
1 P aujourd'hui quand on voit pendant cinquante ans ce qu'ils
2 ont fabriqué/ ils ont pas de quoi être très fiers à
3 mon avis euh\ je pense qu'aujourd'hui il y a une autre
4 philo:- philosophie de l'architecture hein

2.1.3. L'action se justifie du " dedans "

Comment le locuteur s'y prend-il pour inscrire son action d'expert dans le présent du quartier ? En tant que participant actif au changement actuel, le gérant adopte une stratégie discursive qui consiste à accompagner un mouvement général qui doit impérativement rester fidèle au quartier et à ses habitants. La réalisation de son projet s'inscrit totalement dans un changement " en train de se faire ", qui est vérifiable aujourd'hui, à l'heure actuelle, indépendant de son passé et de son futur. En effet, en tant qu' *outsider*, son intervention s'inscrit dans une temporalité dont on peut cerner les contours : elle est limitée par un début (" à l'origine j'étais ni urbaniste ni architecte ", supra, extr. 3) et une fin (" ce que je pense avoir fait ici ", supra, extr. 9, l. 2). Mais pour rendre son action intelligible, le locuteur l'inscrit dans un être du quartier indépendant d'un décor urbain " revalorisable " et reconsidérable, susceptible par conséquent de modification :

Extrait 11 (Ex2/G6/190101/l. 460-470)
1 P cette rue qui s'appelle la rue des Gardes s'appelle la rue
2 de la Mode maintenant
3 ENQ1 la rue comment/
4 P la rue de la Mode oui toute la rue
5 ENQ4 elle a changé de nom quand
6 P non elle a pas changé de nom encore elle s'appelle la rue
7 des Gardes mais bon elle s'appelle un peu la rue de la
8 Mode elle risque de changer pourquoi\ parce que tous les
9 tous les locaux qui viennent s'inscrire en rez-de-chaussée
10 des deux bâtiments qui sont là sont réservés

Extrait 12 (Ex2/G6/190101/l. 473-474)
1 P il y a même des grands couturiers qui sont en passe
2 d'avoir pignon sur rue

Extrait 13 (Ex2/G6/190101/l. 487-489)
1 P en prolongement de la Goutte d'Or il y a un chantier
2 important que vous avez dû voir/ c'est Virgin qui
3 s'installe

Cet être du quartier, son identité ou son " cœur ", ce sont les habitants, propriétaires du quartier, auxquels il ne faut pas toucher et dont le présent leur appartient :

Extrait 14 (Ex2/G6/190101/l. 236-243)
1 P on a été courtisés parce qu'ils pensaient [les politiques]
2 que c'était un peu leur joujou leur bébé\ alors on leur a
3 bien dit que c'était pas le leur que c'était il appartient
4 à personne
5 ENQ3 ouais\ il appartient à personne/
6 P non il appartient à personne\
7 ENQ3 pas au quartier\
8 P il appartient au quartier et à ses habitants\

M. Prince inscrit ses propos dans le champ lexical de l'obligation pour exprimer cet aujourd'hui dans lequel il intervient de l'extérieur :

Extrait 15 (Ex2/G6/190101/l. 445-447)
1 P il faut qu'on ait ça à l'esprit en permanence\ c'est de
2 l'insertion c'est culturel et il faut que ce soit fort en
3 permanence\

Extrait 16 (Ex2/G6/190101/l. 493-498)
1 P ce qu'il faudrait pas c'est que ça chasse les gens d'une
2 partie de la population\ là ce serait l'horreur ce serait
3 pas réussi\ pourquoi/ ça serait synonyme d'un d'une
4 mauvaise compréhension pourquoi/ si les gens partent il
5 faut que le lieu reste accessible/

Ainsi, c'est en ancrant son projet dans un présent qui est celui du local que le locuteur organise la description de son action. Le changement ainsi produit, dans le respect du présent des habitants, est la catégorie rendue pertinente dans son discours d'expert. Le dispositif catégoriel de P est donc la reconsidération du quartier à laquelle il participe de l'extérieur, puisque professionnel, mais dont il justifie l'action

en soulignant le résultat actuel (le fait d'avoir fait " quelque chose de beau ", extr. 9, l. 1-2) avec la volonté de laisser le quartier à ses habitants, de le reconsidérer d'un dehors qui prétend n'intervenir que sur un décor sans toucher à l'être social du quartier.

2.2. La position énonciative intérieure : le discours sur le quartier à travers un présent intemporel

2.2.1. Les " israélites " comme dispositif catégoriel

Contrairement au gérant du restaurant, Mme Ezra (E, gérante d'une librairie religieuse) traite le quartier du Marais en ancrant son discours dans un point de vue d'*insider*. Le quartier est considéré à travers les yeux de quelqu'un qui se dit lui appartenir en tant que membre de la communauté religieuse qui le caractérise : la communauté israélite. Le quartier est décrit au sein d'un espace social dans lequel l'énonciatrice se reconnaît à son passé dans l'endroit :

Extrait 17 (Ex1/G6/160101/l. 5)
1 E depuis 1950 donc j'ai vu le quartier évoluer\

Extrait 18 (Ex1/G6/160101/l. 46-49)
1 E je venais chercher mes journaux moi quand j'étais
2 toute petite [mes mickey et tout ça
3 ENQ [ici déjà
4 E oui\ moi j'habitais rue des Ecouffes

Le Marais est aussi un quartier où les israélites sont chez eux. Leur existence et leur présence s'expriment, dans ses propos, à travers l'utilisation du pronom personnel " nous ", qui enferme la catégorie " israélite " dans un milieu exclusif :

Extrait 19 (Ex1/G6/160101/l. 24)
1 E nous on est là

Extrait 20 (Ex1/G6/160101/l. 24)
1 E c'est notre quartier

Extrait 21 (Ex1/G6/160101/l. 67-68)
1 E nous sommes israélites (h) et nou:s retrouvons un peu
2 toutes nos origines ici/

Extrait 22 (Ex1/G6/160101/l. 78-79)
1 E ça nous permet de de de d'être dans notre milieu

Lorsqu'apparaissent dans ses propos d'autres catégories que celle des israélites, c'est pour signifier qu'ils " viennent " de l'extérieur dans le quartier juif, ce qui rend ce dernier effectivement spécifique de la communauté juive :

Extrait 23 (Ex1/G6/160101/l. 207-208)
1 E on a des non juifs/ . on a des chrétiens\ on a des sœurs\
2 on a des curés/ qui viennent

2.2.2. La négation du changement

Le quartier du Marais est cependant le lieu de certains changements dont E admet l'existence :

Extrait 24 (Ex1/G6/160101/l. 9-15)

```
1  E    maintenant c'est devenu trè:s branché/ (...) (hh) très
2       euh très chic et très cher/
3  ENQ  beaucoup de personnes viennent ici pour s'investir
4  E    voilà exactement\ bon voilà/ donc c'est ça la différence
5       entre et entre (h) . ça a beaucoup évolué
```

Mais ces modifications sont considérées comme venant de l'extérieur. L'énonciatrice prend ses distances par rapport à des " ils " non nommés, c'est-à-dire ceux qui ont le pouvoir de changer le quartier :

Extrait 25 (Ex1/G6/160101/l. 19-21)

```
1  E   ils veulent essayer de garder un peu le le . (h) de faire
2      du Marais euh comme comme tout autour je pense\
```

L'évolution se ressent surtout au niveau d'une nouvelle population (les " gays "), dont la venue est perçue comme une intrusion dans un espace qui est celui des israélites :

Extrait 26 (Ex1/G6/160101/l. 147-159)

```
1  ENQ1 ils ne restent pas seulement dans le quartier gay [ils viennent
2       ici
3  ENQ2                                                  [ils ne
4       restent pas seulement
5  E    euh ben non parce qu'ils sont en train de s'étendre/ rue des rue
6       du Roi de Sicile/ rue des Ecouffes/ un petit peu au bout de la
7       rue: bon
8  ENQ2 ça crée des conflits entre:
9  E    pas du tout
10 ENQ1 non pas du tout
11 E    non pas du tout\ c'est des gens tranquilles hein
12 ENQ1 mhm
13 E    bon . sauf que bon . s- ça grignote un peu sur le quartier
14      religieux/ mais euh . non
```

Malgré cette évolution, et bien qu'elle ne soit pas souhaitée (voir la connotation négative du verbe " grignoter ", l. 13), le quartier n'en perd pas pour autant sa caractéristique d'espace israélite et demeure dans un présent qui résiste à ces changements. Le dispositif catégoriel dans lequel la libraire ancre son discours lui permet de décrire le quartier dans un présent en profondeur, que les modifications qu'on veut lui faire subir (" ils " et la population gay) n'atteignent pas vraiment. Les extraits suivants construisent l'évolution comme une catégorie non pertinente, inadéquate pour le quartier :

Extrait 27 (Ex1/G6/160101/l. 19-25)

```
1  E   ils veulent essayer de garder un peu le le . (h) de faire
2      du Marais euh comme comme tout autour je pense\ (h) c'est
3      bien ou c'est pas bien/ ça c'est pas mon problème/ (…)
```

```
4       nous on est là\ et:: et puis bon euh . puis c'est tout/ on
5       a le commerce depuis euh 25 ans
```

Extrait 28 (Ex1/G6/160101/l. 168-172)

```
1  L    oh les choses passent hein/ tout passe tout lasse et tout
2       casse hein c'est: c'est tout hein
3  ENQ ((rire))
4  L    on aurait préféré que ça reste bon euh israélite/ mais:: c'est le
        euh ça s'est fait comme ça/
```

L'environnement bouge autour du (et dans le : " ils viennent ici ", extr. 26, l. 1) quartier juif, mais pour l'énonciatrice, le quartier n'est pas ce qu'en font les autres. La libraire est donc confrontée à une double altération de son milieu : d'une part, une évolution en ce qui concerne la population (les gays), et d'autre part, le " ils " représentant un changement produit volontairement, qui peut dans cet article être symbolisé par l'action professionnelle du gérant du restaurant de la Goutte d'Or, mais dont la démarche n'est pas pertinente (extr. 27). Son discours sur un quartier qu'elle considère comme le sien (" dans notre milieu ", extr. 22) rend compte du maintien de l'identité du lieu, malgré les changements qu'il subit, et ses propos font finalement écho à ceux du gérant, quand il espère voir le lieu rester celui de ses habitants.

Le temps présent est utilisé dans les deux discours pour les ancrer dans la catégorie pertinente pour le locuteur, à savoir, d'un côté l'action menée sciemment sur un quartier avec la volonté de respecter son identité (le présent prend alors une dimension ponctuelle, sans étendue chronologique), et d'un autre côté la catégorie de la communauté israélite, représentée par la libraire, qui refuse de considérer ces changements comme susceptibles d'affecter la nature profonde du lieu.

On a donc deux discours, d'un *outsider* et d'une *insider*, qui offrent deux traitements en miroir de la temporalité assignée par chacun au " quartier ".

La suite de notre article se concentre maintenant sur deux corpus constitués à Bâle. Contrairement aux locuteurs de Paris, dont les propos font différents usages du présent, les locuteurs qui traitent du quartier Sankt Johann jouent sur une gamme de temps plus large qui va d'un passé très lointain à un futur proche.

3. Les discours sur l'évolution d'un quartier d'hier à demain

Au cours de notre enquête dans un quartier industriel de Bâle, le St. Johann, autour de la Voltaplatz plus précisément, près des frontières française et allemande, nous avons pu recueillir les propos d'un habitant, Vincent, et d'une chercheure, Monika. Descripteurs d'un même topique, ils n'usent pas des mêmes ressources verbales ni des mêmes catégories. Nous nous sommes alors demandé comment ces ressources venaient configurer, donner forme à leur argumentation.

La Voltaplatz est un quartier en plein chantier : on y fait passer l'autoroute qui reliera les trois pays : Allemagne, France, Suisse. Nous avons pu observer comment le

temps était travaillé différemment par nos deux locuteurs dans la description de ce décor : le premier, Vincent, le fait à la façon des habitants inscrivant dans la démesure du chantier l'éternel de leur quartier ; la seconde, Monika, reprend les ressources discursives des habitants mais en en faisant des objets de son analyse du quartier en transformation. Alors que Vincent manie le temps en l'étendant démesurément pour le comprimer ensuite jusqu'aux dimensions de l'instant, Monika montre comment les urbanistes font de tous les Vincents et de leurs discours une ressource pour mieux vendre leur projet ; façon d'observateur, regard d'indifférence portant son attention sur les façons des uns et les façons des autres dans deux descriptions se nourrissant l'une l'autre.

Notre démarche ici sera donc d'analyser comment Vincent et Monika respectivement mettent en œuvre le temps.

3.1. L'aujourd'hui du quartier se lit dans son passé

3.1.1. A l'origine un noyau d'énergie

Extrait 29 (EX.PAR.VP.07051/1. 23-37)

V et donc tous ces quartiers ont été construits pour loger
les ouvriers des usines\ et les noms/ correspondent aussi
un peu à cette à ce: au départ c'est Voltaplatz/ donc
Volta le: le grand inventeur en physique/ et puis après
c'est là vous avez donc euh à côté la rue de l'Eau/
Wasserstrasse/ là vous avez Gasstrasse/ la rue du Gaz:\
S tous les éléments/ [après il y a Feuerstrasse]
V [tous les éléments/] et moi j'habite
dans la Kraftstrasse/ donc la rue de la Force/ et la seule
qui a un nom autre/ c'est la Elsässerstrasse\ donc la la
l'Alsace\ la rue la rue d'Alsace/ et qui correspond à une
très ancien à un très ancien chemin celtique et même pré-
celtique qui reliait en fait les Alpes la Suisse etcetera
donc de l'époque avec euh: le le Nord la la vallée du Rhin

L'itinéraire choisi par Vincent (V) pour notre parcours du quartier lui offre l'occasion d'en construire la profondeur historique. Les noms des rues offrent immédiatement leur ressource à Vincent pour ancrer St. Johann dans la combinaison d'éléments rendue intelligible à S comme un discours des origines : " tous les éléments/ [après il y a Feuerstrasse\ " (extr. 29, l. 7), devançant la description de Vincent avec une rue inexistante, la " Feuerstrasse ". Nous voilà donc renvoyées d'abord à l'origine des temps géologiques. Puis Vincent met à contribution le tracé des rues elles-mêmes, écho des temps celtiques et des parcours anciens de cet endroit. Avec la référence aux Celtes, Vincent sélectionne le point où commence l'histoire humaine du lieu. La locution adverbiale de temps " au départ ", redondante, lui permet de tracer le point de départ de l'histoire de l'énergie du lieu dans sa forme contemporaine : " l'électricité ". Le thème du changement va être travaillé pour en faire une caractéristique de l'énergie depuis toujours au travail dans ce lieu. Vincent fonde ainsi l'intelligibilité du quartier dans un principe d'énergie présent depuis sa

fondation, cause de toutes les mutations qui l'animent, jusqu'à ce chantier aujourd'hui sous nos yeux.

3.1.2.Un passé relié à un futur

Il faut avouer que Vincent s'est engagé dans une tâche difficile : unir dans un discours de l'intelligibilité de son quartier l'affirmation d'un lien à un passé visible aujourd'hui dans les fouilles archéologiques que nous pouvons découvrir au pied des pelleteuses, des grues et au flanc des tranchées ; d'une énergie mystérieusement présente depuis les origines, repérée tôt par les Celtes et source de tous les bouleversements passés et à venir ; d'un chantier promesse d'un trait bientôt tiré sur un passé célébré par des fouilles dont on sait qu'elles seront sous peu définitivement noyées dans des océans de béton.

Ce que Vincent trouve de mieux pour résoudre cette tension discursive entre passé vertigineux et futur s'ouvrant tout aussi vertigineusement sur le vide, le " plus rien ", c'est l'" opposition " : tout dans ce quartier est voisinage de termes qui s'excluent ; c'est un lieu d'oppositions, mais d'oppositions fortes, compatibles avec l'énergie qui le baigne.

Ce sera pour commencer l'opposition entre construction et destruction, construction du futur au prix de la destruction d'un passé qui meurt de voir le jour entre archéologues et engins de chantier. Vincent, tout 'naturellement' pris dans sa logique d'habitant déroulant le temps de son quartier, brutalement révélé en même temps que mis à nu, va ainsi nourrir, documenter l'antithèse entre la construction de l'autoroute et la destruction du passé. Vincent, qui s'efforce de tenir les deux extrémités du passé et du futur annoncé, ne peut que choisir un principe d'" opposition " pour structurer sa description :

Extrait 30 (EX.PAR.VP.07051/l. 102-105)

```
1  V   de se dire ici c'est la plus ancienne partie de Bâle/ il y
2      a énormément  de choses intéressantes là-dedans/ ça va
3      disparaître/ et en même temps on est au pied de Novartis
4      quoi/ donc déjà là il y a une opposition\
```

Extrait 31 (EX.PAR.VP.07051/l. 62-64)

```
1  V   le thème de notre promenade/ c'est ici dans ce quartier
2      vous avez énormément de choses qui s'opposent mais qui
3      se retrouvent quand même dans ce quartier:\
```

La catégorie du présent va être exploitée de diverses manières. D'une façon statique, pour dire la durée, la stabilité, l'état ; de manière aoriste, pour s'extraire du temps ; et enfin pour dire la condensation, la tension, le point d'articulation du passé qui s'accomplit, s'achève dans l'instant presque de l'énonciation. Le futur immédiat prendra en charge la résolution de cette tension dans la destruction acceptée du quartier, prix payé pour l'invention de son passé. Dans l'extrait 32, Vincent nous montre quelques fouilles archéologiques :

Extrait 32 (EX.PAR.VP.07051/l. 67-69)
1 V alors ici vous avez les restes et ça ce sera encore là
2 pour deux trois jours/ après on va tout détruire/

Extrait 33 (EX.PAR.VP.07051/l. 97-99)
1 V parce qu'après ici il y aura un immense tunnel (et) tout
2 donc il y aura plus rien/ et pour nous c'est assez il y
3 aura plus rien/ et pour nous c'est assez:\ .

Vincent ne produit pas l'adjectif attendu. Son " je " s'étend au " nous " (extr. 33, l. 2-3) d'une communauté qui n'a plus de mots pour dire ce qu'elle ressent.

Mais comment pleurer la disparition de ce passé quand c'est " la construction de l'autoroute " qui permet " d'analyser tout ça à fond " :

Extrait 34 (EX.PAR.VP.07051/l. 83-86)
1 V et on savait pas du tout à quoi ça servait/ il y a eu
2 pleins d'hypothèses autour\ et c'est seulement maintenant/
3 pour la construction de l'autoroute/qu'on peut vraiment
4 analyser tout ça à fond/

Extrait 35 (EX.PAR.VP.07051/l. 89-95)
1 V on peut parler d'archéologie c'est aussi une manière de
2 détruire/ une manière de cultiver les choses/ et j'ai
3 parlé avec des archéologues et ils me disent pour eux
4 c'est fascinant et fantastique ils peuvent vraiment faire
5 des fouilles sur tout le terrain grâce à l'autoroute mais
6 maintenant ils sont conscients de tout détruire à jamais/

Le thème de l'opposition permet ici à Vincent d'aller jusqu'à faire des archéologues eux-mêmes le principe de la destruction d'un passé qu'ils ont mission de ressusciter. Dans l'extrait 36, S suit la logique d'oppositions empruntée par Vincent dans la description d'un temps distendu entre " passé énorme/ et un futur très bref " (l. 2). Vincent ratifie et thématise ce temps en objet de contemplation lui-même promis à la disparition, le temps d'un souffle " pff " (l. 6) :

Extrait 36 (EX.PAR.VP.07051/l. 107-111)
1 S xxx ils creusent le passé le plus lointain de Bâle/ donc
2 ça s'ancre dans un passé énorme/ et un futur très bref
3 V oui tout à fait c'est c'est quand tu regardes comme ça le
4 temps/ ça fait un tout petit bout quoi/ mais c'est là où
5 pff tout disparaît/

Vincent, qui habite St. Johann, et qui en affirme en même temps la disparition imminente, peut-il encore tenir à ce quartier éventré, défait de tout son passé, sacrifié sur l'autel d'un tunnel autoroutier ?

3.1.3. L'identité née des oppositions

Ainsi le quartier est ancré dans son passé, au seuil de son futur. Il est produit dans un présent qui est celui de la destruction, de la disparition. Vincent présente son quartier comme tendu entre des forces en opposition constante, entre un " passé énorme " (extr. 36, l. 2) et un " futur très bref "(extr. 36, l. 2), un quartier " bruyant " et un

quartier qui " deviendra calme ", un quartier en " construction " et un quartier en " destruction " : tel est le jeu des oppositions.

Que devient l'habitant de pareil quartier, que devient Vincent dans une pareille tension ? Comment vit-il l'écartèlement de son quartier ? Il ne s'agit donc pas seulement pour lui de se catégoriser comme habitant mais de rendre acceptable non seulement qu'il puisse l'être mais, mieux, qu'il puisse y sentir une *Heimat* (extr. 37, l. 4), une patrie. Nous opposerons plus tard ce discours, qui évoque un quartier vivant, au discours de Monika, chercheure, qui parle d'un quartier mort.

Vivre et aimer vivre dans un pareil lieu ne peut que doter ceux-là d'une " identité forte " :

Extrait 37 (EX.PAR.VP.07051/l. 55-58)
1 V il y a une identité vraiment très forte/ et en pour
2 préparer un peu notre entrée je me suis dit pourquoi:
3 pourquoi moi je me sens pourquoi je sens ce qu'on appelle
4 en allemand Heimat/ ici:\

L'identité, la force du quartier " noyau d'énergie " vont de pair avec l'évolution du quartier. La catégorie pertinente pour décrire St. Johann est la force :

Extrait 38 (EX.PAR.VP.07051/l. 60-61)
1 V mais ici c'est quand même un peu un noyau d'énergie
2 très fort:\

Ce " noyau d'énergie " (l. 1), entre " un peu " (l. 1) et " très fort " (l. 2) est donné par Vincent comme la constante du lieu, constitutive de son histoire, depuis les Celtes jusqu'à notre parcours : force des éléments se combinant dans la genèse du monde ; force maîtrisée de l'électricité ; force héritée par l'industrie impérieuse de Novartis contre laquelle s'arc-boutent les écolos de Bâle ; force emportée dans un projet où va s'engloutir la Voltaplatz.

De tous les témoins que nous aurons rencontrés dans nos enquêtes urbaines, Vincent aura été celui qui aura produit de son quartier – désespoir ou fascination réelle – la description la plus délibérément paradoxale.

3.2. L'analyse d'une chercheure en sciences sociales

La rencontre que nous avons pu avoir avec Monika (M), une chercheure en sciences sociales, nous a permis de constater que Vincent n'était pas seul à utiliser le thème de l'" énergie " comme ressource descriptive de St. Johann et des environs immédiats de la Voltaplatz. En effet, cette " énergie " est revenue dans son discours comme un thème présent également dans le discours des urbanistes qui conduisent le projet d'autoroute dont nous avons parlé. Elle en avait fait un des objets de son étude.

Il nous a semblé intéressant de lui faire une place : en effet, si l'énergie apparaît comme un thème obligé quand on parle de la Voltaplatz, le thème n'est pas traité par tous de la même manière. C'est donc une occasion, offerte par nos données, de voir une même ressource configurée différemment par l'orientation du discours de chacun.

3.2.1. Les données

Nous avons affaire ici à un discours d'expert. Monika (M), d'origine suisse allemande, démonte devant nous les discours des entrepreneurs du projet de la Voltaplatz. Bien que de langue alémanique, elle a bien voulu s'exprimer avec nous en français. A la différence de Vincent, elle use de pronoms de 3è personne qui masquent l'énonciation : l'énonciatrice s'efface derrière un discours de la référence :

Extrait 39 (SBP.PLEN.08051/l. 1-20)

M euh mais la réalité et (h) ((rire)) euh c- c- ce que je voulais encore dire/ euh euh euh à cause de l'énergie qu- qu'on parle euh toujours . s:- pour les plans vendre: ces pl- plan de euh REvalorisation/ euh on prend l'idée de l'énergie comme source culturelle/ ou rhétorique/ un peu de nouveau alors ici on parle euh . d'un image tout à fait euh urbaine euh . urbain d'un image plutôt Electrique de nouveau plein d'Energie il y aura tout ça euh ça sera nouveau euh pour une POpulation Energique/ pour une population plutôt business people euh pour euh qui qui qui va travailler à la Novartis il y aura une: une une vague/ eine Welle euh une Répopula- oh xxx eine wie neue Bevölkerung

I renouvellement de la population

M oui c'est ça c'est ça/ les idées/ les visions euh du gouvernement de de la cité maintenant/ et là on aura un centre hmm commercial hmm là il y aura des des des nouveaux immeubles comme les lofts/ ce que vous trouvez à Londres xx . ce que vous voyez un peu ce que je veux dire euh le le style qu'on veut créer .. là

3.2.2. Le recyclage du thème de l'énergie chez les urbanistes.

La catégorie " énergie " est relevée par Monika dans le discours du projet de la construction de l'autoroute. Vincent, on l'a vu, produit tout un réseau lexical – " Volta ", " électricité ", " Novartis ", " force ", " noyau ", etc. – qui construit le dispositif catégoriel " énergie " sur lequel s'est construit, initialement, son discours. Monika ne manque pas de nous signaler la reprise de ce thème chez les urbanistes : " pour les plans vendre: ces pl- plan de euh REvalorisation/ euh on prend l'idée de l'énergie comme source culturelle/ " (l. 3-5).

A la différence de Vincent pour qui l'énergie confère au lieu son authenticité et l'un de ses principes d'intelligibilité, le thème ici est repris en forme de figure de rhétorique, dit Monika. Elle nous en donne le principe sans pousser l'analyse très loin. Cela dit, ce qu'elle nous rapporte du discours rendu possible chez les urbanistes grâce au traitement de l'énergie en figure de " rhétorique " (l. 5) nous permet d'aller un petit peu plus loin.

La " culture " (l. 5) fournit la ressource " énergie " aux urbanistes qui vont en faire tout autre chose, notamment en ce qui concerne le traitement du temps. Leur intention est de vendre leur projet et le discours produit est au service de cette intention : il s'agit de rendre le projet attirant, désirable, acceptable également par la population qui en fera les frais. Jusque-là, rien de bien différent d'avec Vincent qui, lui aussi, a

essayé de nous vendre son quartier comme un lieu " d'oppositions fortes ", sans pour autant essayer, il est vrai, de nous convaincre de venir y vivre.

C'est le couple " énergie, électrique " qui organise le discours des urbanistes. Mais au lieu de s'appliquer à un lieu devenu authentique dans la fidélité à son principe de renouvellement, le voilà appliqué à la population : " Population Energique ", catégorie reformulée par Monika en " business people " (l. 10) qui travaillera " chez la Novartis " (l. 11).

Par rapport au discours de Vincent, l'énergie ici va servir non un bouleversement du lieu dans l'enfouissement définitif de son passé et le creusement d'un tunnel, mais justifier un renouvellement de la population appelée, dans les années à venir, à remplacer ceux qui, comme Vincent, ont établi leur *Heimat* autour de Voltaplatz. Avec elle, cette population apportera son style, ses goûts, ses pratiques : celles que l'on peut observer " à Londres " (l. 18-19).

Chez Vincent, l'" énergie " justifiait un bouleversement du lieu auquel les habitants du quartier pouvaient adhérer. D'après Monika, chez les urbanistes, l'énergie justifie un changement de population. La *Heimat* naît d'un attachement à un passé, jusque dans son enfouissement ; " l'image urbaine électrique " (l. 7) fonde un projet de repopulation ouvert sur l'avenir. On le voit, une ressource en elle-même n'est rien hors du contexte qui l'amène et de ce qu'elle autorise à son tour dans le contexte qu'elle configure.

4. Conclusion

Étonnante activité que celle de décrire. Des quatre discours que nous avons analysés – de M. Prince et de Mme Ezra à Paris, de Vincent et de Monika à Bâle – que retiendrons-nous ?

Tout d'abord, nos entretiens ont sélectionné un type d'espace urbain parmi beaucoup d'autres, le *quartier*. Espace d'intervention pour M. Prince qui se défend d'en être, espace de projet pour les urbanistes dont Monika relève qu'ils ne vivent pas dans l'espace qu'ils " reconsidèrent " sans l'avoir jamais d'abord considéré à travers une pratique d'habitant et d'usager. C'est que la description du quartier de l'intérieur, par ceux qui s'y revendiquent comme étant " chez eux " les configure en retour. Mme Ezra, Vincent se disent en même temps qu'ils disent " leur " quartier. Nous avons souligné ce contraste de deux voix en miroir à propos de M. Prince et de Mme Ezra. Toutes deux sont à l'image de la voix de *l'outsider*, pour l'une, observateur avide d'interroger et d'entendre comme nous l'avons été dans nos enquêtes, ou entrepreneur destructeur projeté vers son futur comme l'urbaniste de St. Johann rapporté par Monika ; à l'image de la voix de l'*insider*, pour l'autre, voix vivante sur la défensive, sachant combien elle se produit elle-même dans la description qu'elle livre de l'espace qui la dessine, ou voix prise dans le vertige de son propre discours de témoin

comme chez Vincent. Deux voix, deux descriptions urbaines irréconciliables dont l'une peut reprendre à l'autre ses ressources, comme l'énergie qui baigne Voltaplatz depuis les Celtes, pour les soumettre à ses propres fins. Sont-elles conciliables ? L'observation participante y prétend. Mais l'implication identitaire de la voix habitante comme l'engagement de la voix militante nous semblent l'une et l'autre difficiles à concilier avec la position d'indifférence que doit tenir la voix de l'observateur analyste.

Le *temps* et son traitement discursif – topique ou catégorie grammaticale – nous est apparu comme une sorte de fond inévitable sur lequel la description prend son sens : temps suspendu d'un présent continué où le quartier demeure, indifférent aux nouveautés qui le traversent sans y toucher ; temps distendu d'un passé " énorme " à un futur immédiat, court-circuit destructeur où l'archéologue fait voisiner les Celtes avec les ingénieurs du béton le temps de quelques jours avant qu'il n'y ait plus rien : temps suspendu ou le quartier tient sa force de sa destruction imminente.

Tandis que l'urbaniste projette maquettes et discours dans un futur qui corrige un présent rejeté, l'habitant installe, semble-t-il, la description de " son " quartier dans un présent dont il faut repousser les limites en amont, vers un " avant " dont l'énonciateur s'affirme l'héritier, le continuateur, le gardien : son quartier est, comme le dit Vincent , un " îlot ", une demeure au cœur même du mouvement qui l'emporte.

Pratiques et discours de la participation en urbanisme

Laure Conio (Paris 3)
Filomena De Marco (Bâle)
Myriam Mansouri (Paris 3)
Andrea Panzera (Bâle)

1. Introduction

Cet article est né d'un séminaire de sociolinguistique urbaine et entend contribuer à une approche linguistique de la politique de la ville ; plus précisément, de la démocratie participative en urbanisme. Notre article se base sur trois types de témoignages que nous avons recueillis sur le terrain : d'une part nous analyserons les déclarations et les prises de positions exprimées au cour d'interviews que nous avons réalisées avec un chef de projet-ville dans la banlieue parisienne, Étienne Imbert, et avec un habitant-militant d'un quartier de Saint Denis, Alain Beaumont, qui nous ont parlé des formes de la participation en urbanisme ; d'autre part nous verrons comment fonctionne l'urbanisme participatif en action, à travers l'analyse d'une réunion de quartier.

Dans le premier chapitre, nous essayerons de faire ressortir du discours d'Étienne Imbert sa définition de la politique participative; le deuxième chapitre propose une analyse plus approfondie des processus de catégorisation qui émergent de son discours. Ensuite, il sera question de la vision qu'a Alain Beaumont, et notamment des relations qu'il établit entre concertation et consultation. Le dernier chapitre proposera, enfin, une observation et une analyse de la mise en acte de la politique participative au cours d'une réunion de quartier.

2. La définition de l'approche participative par un chef de projet

Les années quatre-vingt ont marqué l'apogée de l'approche participative ; depuis, cette démarche de la politique urbaine est devenue un thème d'actualité fondamental qui affecte de plus en plus tout le territoire français – et qui est expérimenté largement dans plusieurs pays européens. Ce n'est donc pas par hasard que Paolo Fareri, un théoricien de la politique urbaine, soulève cette question de l'importance de l'approche participative :

> " Au cours des dernières années et après une longue période d'oubli, l'approche participative est retournée au centre du débat politico-administratif et des discussions menées par les experts. Cela est particulièrement vrai dans certains domaines, tels que les politiques environnementales et urbaines qui, comme par hasard, sont les secteurs où l'opinion publique et surtout les acteurs locaux jouent le plus grand rôle. De façon plus ou moins marquée dans les différents contextes nationaux, l'approche participative est considérée comme un instrument important, voire décisif, pour améliorer l'efficacité des politiques publiques. " (Fareri 2000, 17)

Vu l'importance de l'approche participative dans la politique de la ville, il est intéressant de se pencher sur le témoignage et sur la perspective d'un acteur de terrain engagé dans la politique participative. Etienne Imbert, chef de projet dans une mairie de la proche banlieue parisienne, met depuis quelques années en oeuvre des projets urbains. Il se présente comme quelqu'un qui travaille pour l'état.

Extrait 1 (EX2/G2/170101/K1/2/I, l. 135-151)

I donc la politique de la ville consiste à .. développer .. donc un développement local développer sur un territoire .. une politique de .. quel serait le bon terme une politique de de de développement évidemment .. pour résoudre ces problèmes hein mais .. qui part bien d'un diagnostic .. qui s'appuie bien sur la mise en oeuvre de toute une série de de dispositions nouvelles .. en partenariat avec l'état les villes .. toute une série d'institutions comme la CAF comme les bailleurs comme .. euh .. tous les services décentralisés de l'état etc .. l'idée est de mieux orchestrer .. tout le travail de ces différents intervenants pour être plus efficace et pour avancer plus vite sur le règlement des problèmes grosso modo avec une idée qui est celle que les habitants fondamentale .. qui est celle que les habitants qui vivent dans ces quartiers doivent forcément être associés à tout ce qui se fait .. avec un postulat que si les habitants ne sont pas partie prenante des projets qui les concernent les projets qui sont mis en oeuvre ne fonctionnent pas concrètement ..

Dans cet extrait, Imbert conçoit la politique participative comme un événement local se déroulant sur un territoire particulier. Il souligne le fait que l'habitant doit occuper une place centrale dans la démarche de la politique participative : ce dernier

est le coeur, le moteur de la démarche participative. Il est important que l'habitant concerné par le projet devienne partenaire du système (" doivent forcément être associés ", l. 14). Seulement à cette condition, les projets peuvent se réaliser.

Imbert fait allusion à une étroite collaboration entre les différents intervenants. Entre habitants, administration publique et associations locales doit s'instaurer une étroite collaboration. Imbert se sert au cours de l'interview de plusieurs métaphores (de l'orchestre, du bricolage, de la dentelle) pour simplifier ce qu'il veut nous transmettre en tant qu'enquêteur. En utilisant ces métaphores, il s'éloigne de la situation concrète et transpose sa définition à un autre niveau, plus abstrait et plus modélisant. Dans ce premier extrait, Imbert fait ressortir l'importance de cette collaboration. Il explicite que ses différents intervenants doivent forcément se coordonner ensemble (" l'idée est de mieux orchestrer .. tout le travail de ces différents intervenants ", l. 10-11), car selon l'idée d'Imbert, l'approche participative est un processus par lequel un projet est mis en place de façon collective. Il est intéressant de souligner dans cet extrait que dans une première partie de la liste d'Imbert (l. 7-10), concernant les différents intervenants dans la prise de décision locale, les habitants ne figurent pas. Les partenaires sont des représentants institutionnels. Les habitants comme participants à la démarche participative n'interviennent que quelques lignes plus bas (l. 14). Ces deux types d'acteurs se voient donc réserver un traitement différent, en deux positions séquentielles différentes. Si, au départ, Imbert parle de façon générale de la conception de la politique participative, au cours de son discours, il introduit petit à petit deux " idées " qui concrétisent sa propre conception (l. 10-16). Ces deux idées se différencient, vu que la première défend l'" orchestration " des partenaires et que la deuxième défend l'" association " avec les habitants. Deux formes de relation sociale et de relation institutionnelle sont donc énoncées de façon distincte. L'" orchestrer " renvoie à une activité sociale qui souligne le fait que tout le monde doit oeuvrer ensemble. D'autre part, l'" associer " renvoie à une mise en relation supplémentaire, une fois que certaines modalités de partenariat ont déjà été définies. Imbert minimise et maintient ainsi à la fois la différence entre l'aspect social (concernant l'habitant) et l'aspect institutionnel (concernant l'état, la ville, les services d'urbanisme). Le décalage entre habitant et institution se manifeste aussi dans la forme des modalités accompagnant les relations de partenariat : alors que la relation d'orchestration va de pair avec des comparatifs qui renforcent l'expression, la relation d'association avec les habitants va de pair avec des verbes modaux comme " devoir ", l. 15, et d'adverbes modaux tels que " forcément ", l. 16, ainsi qu'avec la double négation finale : " si les habitants ne sont pas partie prenante ... les projets ne fonctionnent pas ", l. 17-18, qui impliquent un regard plus normatif. La dimension " fondamentale " de l'association avec les habitants n'intervient qu'après coup, après l'introduction de l'" idée " (l. 13) et après sa prédication (l. 14), par une sorte de retour en arrière. La reprise de la première idée, " orchestrer ", vient ainsi pondérer la seconde, " associer ".

Extrait 2 (EX2/G2/170101/K1/2/II, l. 95-98)

```
1     eh dans mon ma façon de voir les choses c'est
2     qu'effectivement je pense qu'il ne peut y avoir aujourd'hui
3     de développement collectif si il n'y a pas de .. développement
4     personnel et si le développement personnel passe par la
5     résolution d'un problème précis .. ben il passera par là
```

L'espoir sur lequel Imbert repose est de transmettre à l'habitant une certaine compétence. Cette compétence individuelle doit arriver au stade d'une compétence collective. Mais ce processus ne peut aboutir au succès d'une compétence collective que si chaque individu s'épanouit dans son propre " développement personnel ".

On peut souligner à nouveau dans cet extrait la double négation qu'Imbert adopte et qui appuie son affirmation que le développement personnel est la base (Imbert signale cette condition par le " si ", l. 3) pour atteindre un développement collectif. Voilà donc que la politique participative ne va pas de soi, mais qu'elle est liée à la condition du " développement personnel " de chaque individu. En confrontant les deux extraits, la résolution des problèmes devient le modèle pour penser l'urbanisme participatif (l. 4-5), basé sur le développement collectif et personnel et sur la dichotomie entre les deux. Le but dans les réunions d'urbanisme participatif promues par Imbert n'est donc pas de se voir pour le plaisir ou de promouvoir le dialogue entre différentes couches sociales, mais est centré sur un objectif et une tâche, c'est-à-dire la résolution de problèmes concrets. Au cours de l'interview, Imbert se sert de deux métaphores (outre celle de l'" orchestre ") pour exprimer son image de la politique participative : la première est celle de la " dentelle ".

Extrait 3 (EX2/G2/170101/K1/2/I, l. 227-231)

```
1     .. si on pouvait donner une image c'est vraiment de la
2     dentelle c'est-à-dire de la dentelle pour moi l'image
3     de la dentelle […] c'est vraiment quelque chose de
4     fastidieux de minutieux de long . et .. euh .. la
5     dentellière .. euh.. elle a pour moi .. euh .. je cherche
6     le terme exact elle a elle est déterminée à aller au bout
7     quoi . si on n'est pas motivé si on est pas déterminé ..
8     euh .. on ne va pas au bout de l'ouvrage quoi .
```

Imbert avait insisté sur l'importance d'intégrer l'habitant dans le processus de la politique participative, dans les actions et dans les initiatives qui se font sur un territoire spécifique. La " dentelle " est un réseau composé de nombreux éléments. Si un élément abandonne, c'est l'ensemble qui risque de s'effondrer. Pour éviter ceci, il s'agit non seulement de convaincre les habitants à donner leur contribution aux projets de développement, mais encore de stimuler chaque habitant à faire tout son possible. La deuxième métaphore qui est liée au fait " d'aller au bout " (l. 6), est celle du " bricolage ". Imbert développe dans l'interview un discours selon lequel " la quête participative est un bon outil pour faire participer les gens ". Pour que cette " dentelle ", ce réseau, fonctionnent, il faut, en tant que chef de projet, avoir recours à certains outils. Ensuite, la réalisation du projet, c'est du pur " bricolage " (K2/2,

l. 569). La valorisation de la personne, l'importance de la forme, la notion de plaisir et de durée, font partie de ces outils. Imbert ne dissimule pas que les divergences entre habitant et institutions portent surtout sur la gestion du temps. Souvent " le temps des habitants n'est pas celui des institutions " (K1/2 I, l. 240-241). Voilà pourquoi Imbert tire la conclusion que " entreprendre avec des habitants signifie entreprendre dans la durée " (K1/2 I, l. 236). Pour que l'habitant soit prêt à donner sa contribution dans des projets urbains, il est indispensable qu'il se sente à l'aise. Voilà pourquoi la valorisation et la reconnaissance de la personne est une dimension importante pour que chaque habitant soit disposé à s'engager dans une négociation avec d'autres individus et d'autres institutions dans des réunions. Le devoir du chef de projet est ainsi de développer une écoute particulière des habitants : c'est ainsi qu'Imbert organise ses réunions en disposant les participants en cercle, dans le but de souligner les symétries entre les partenaires concernés. Ceci permet à Imbert de valoriser " la question du plaisir " (K1/2 I, l. 422), une autre dimension qu'Imbert cherche à activer dans ses réunions de quartier pour aider à affronter la coopération, la négociation et le conflit qui caractérisent en fin de compte les processus de la politique participative.

On voit donc que Imbert essaie de penser le mieux possible l'intégration des habitants dans cette politique. Sur la base des considérations programmatiques qui fondent les projets de politique participative, nous avons voulu analyser la façon dont différents acteurs concevaient, interprétaient, évaluaient la question de la participation. Qu'est-ce au juste que " participer " ? Qui est concerné par la participation ? Quelles sont les formes de reconnaissance des acteurs légitimes et d'interaction avec eux qui constituent les conditions de possibilité de la politique participative vue du terrain ?

3. Projets participatifs et catégorisation des participants

Chaque énonciateur effectue dans son discours des processus de catégorisation, une série de procédés descriptifs et sélectifs qui lui permettent de donner un sens à ce qu'il est en train de dire. L'énonciateur, obligé à réduire, pour des raisons d'économie discursive, sa description au minimum, choisit les caractères descriptifs les plus pertinents. En fait, le recours à des catégories pertinentes et socialement disponibles rend les énoncés intelligibles. Une analyse de ces derniers fait ressortir les multiples rapports entre les processus de catégorisation, le catégorisateur, l'objet de la catégorisation (personne, fait, événement) ainsi que le contexte d'énonciation (Sacks 1972). Ce chapitre essaie de montrer à l'aide de trois exemples quelques aspects des processus de catégorisation effectués par Étienne Imbert lors de son interview. Les extraits suivants permettent d'illustrer comment les processus de catégorisation deviennent de plus en plus complexes et hétéroclites dès qu'Imbert passe d'un niveau argumentatif général et théorique à un niveau plus concret. Ils montrent de même

comment, d'une part, Imbert utilise des catégories établies et d'autre part formule des descriptions catégorielles. Ces extraits permettront, en outre, de présenter les différents positionnements assumés par Imbert vis-à-vis de ce qu'il est en train de dire.

Extrait 4 (EX2/G2/170101/K1/2/I, l. 36-41)

euh . donc eh . j'ai longtemps travaillé dans ce domaine-là
et mon . mon mon rôle a été . de de d'animer une équipe
de travail/ j'étais responsable de . de ce service/ .. euh:
et on cherchait avec . euh: les baillEUrs/ . qui sont les
les sociétés HLM/ eh: ehm . on cherchait avec les
habitANts/ . on cherchait avec les élUs euh/ . avec les
professionnEls/ euh . et ben à améliorer la situation\.
voilà\ .. euh .. bon . (que l') affaire que on réponde le
mieux possible aux aux demandes des des habitants/ . bon
ça c'est un aspect . l'autre aspect c'est celui de .. euh:
ehm . la réhabilitation des logements\

Dans cet extrait, Imbert est en train de décrire le mode d'action de son " équipe de travail " (l. 2-3) et indique les acteurs qui y interviennent. Son discours se place à un niveau relativement général de présentation des activités. Imbert utilise quatre catégories qui par un procédé de sélection descriptive et de simplification permettent de regrouper les différents intervenants par affinité. Chacune de ces catégories renvoie à plusieurs intervenants (cf. toutes les catégories sont au pluriel) ainsi qu'à leur rôle de représentants (à l'intérieur de l'" équipe ") : ainsi, par exemple, " les habitants " (l. 6) représentent l'habitant type et non des habitants particuliers. Bien que la catégorie " des bailleurs " (l. 4) soit décrite de manière plus élaborée, toutes les catégories se situent à un même niveau de pertinence, ce qui est mis en évidence par l'égale intonation prosodique au moment de leur énonciation. De même, le syntagme verbal " on cherchait ", suivi de la préposition " avec " souligne par sa répétition (l. 4, 5, 6) les liens de partenariat avec les autres acteurs et leur action commune ; cette formulation a comme effet de mettre tous les partenaires sur le même plan.

Mais quand il s'agit de décrire un exemple concret d'action, Imbert adopte d'autres modes de catégorisation, plus détaillés et plus articulés :

Extrait 5 (EX2/G2/170101/K1/2/I, l. 249-265)

entendre/ écouter/ les habitants/ on ne fait pas n'importe
comment\ .. euh: . je reviendrai sur la forme\ tout à
l'heure hein/ ... (h) donc . eh on s'est retrouvé tous en
cercle/ . y avait une quarantaine d'habitants/ . (dont;donc)
des mères de famIlles/ . des .. des femmes/ . des hommes/ .
des jeunes/ . des. des des personnes plus âgÉEs/ euh .
y avait même des jeunes enfants/ dans une poussette/ .
bon .. et puis/ . euh y avait également ehm . euh: . des
représentants de: . de la société HLM/ qui ge- qui gère
cette cité/ .. y avait des services municipaux/ . j'avais
fait venir à cette rencontre/ . des gens eh . du secteur eh: .
voirie eh environnement: . qui s'occupent de la réflexion
notamment de . de rue euh .. de tout ce qui est la gestion de
de des voiries . dans la ville\ . (h) et puis/ moi-même/

15 et ma collègue/ . Nadja/ euh . et puis/ eh l'association avec
16 qui on travaille/ .. s'appelle le MDSL mouvement pour le
17 développement social local\ .. <qui qui nous aide . et qui
18 nous ((sonnerie téléphonique))> accompagne/ . dans dans toute
19 la démarche que l'on met en oeuvre\ .. qu'est-ce que les
20 gens ont dit tout de suite\ .. <ils ont dit tout ce qui
21 n'allait pas\ . ils ont dit ((voix basse))> .. euh: . voilà
22 l'ascenseur/ tous les jours eh . euh: .. il est en panne/
23 j'ai onze étages à monter à pied/ quand je fais mes courses
24 comment je fais/ eh . voilà quand je rentre chez moi eh .
25 y a eh . un squat dans un hall d'escalier/ eh . je suis
26 bousculé par des jeunes/ je suis insulté/ que fait la police/
27 à quoi sert/ (h) bon euh: . euh: ... bon ils ont ils ont
28 dit eh . vraiment ... ils ont exprimé une colère quoi\ (2 s)

Dans un premier moment, Imbert indique les participants à la rencontre par le pronom homogénéisant " tous " (l. 3) ; en exprimant leur organisation dans l'espace, " en cercle " (l. 3-4), il circonscrit et positionne la totalité des participants au même niveau. Ensuite, le prédicatif " y avait " (l. 4), répété (l. 7, 8, 10), introduit le début d'une longue liste de catégories organisées en deux collections, liste qui analyse et différencie la totalité initiale. La population locale des " habitants " est déclinée en catégories de la sociologie ordinaire : état civil (" mères de famille " l. 5) , sexe (" des femmes/ . des hommes/ " l. 5), âge (" des jeunes/ . des . des des personnes plus âgées/ euh . y avait même des jeunes enfants/ " l. 6-7). La seconde collection de catégories utilisée est celle des intervenants : " représentants de la société HLM " (l. 9), " services municipaux " (l. 10) et ses " secteurs " (l. 11), " l'association " (l. 15). Le choix lexical de chacune des catégories sélectionne l'appartenance institutionnelle de ses membres : " les représentants de " (l. 9), " gens du secteur voirie " (l. 11-12) ; et la catégorie se trouve justifiée par rapport à la description que fait Imbert de son activité, et en même temps expliquée par la description des activités constitutives des institutions en question : " la société H.L.M./ qui ge- qui gère cette cité/ " (l. 9-10), " des gens . eh . du secteur eh: . voirie eh environnement: . qui s'occupent de la réflexion notamment de . de rue euh . . de tout ce qui est la gestion de des voiries . dans la ville\ " (l. 11-14). Ces deux collections contrastent avec l'utilisation du pronom dans sa forme pleine " moi-même " (l. 14) qui écarte l'énonciateur, Imbert, des institutions énumérées et de leurs membres " représentants " (l. 9), " gens de " (l. 11) ou " association qui " (l. 17) : avec sa collègue (l. 14-15) Imbert est en position 'méta-' ; il est celui qui " fait venir " (l. 10-11) pour " entendre/ écouter/ " (l. 1). La mention du possessif " ma collègue " (l. 15) et l'emploi du prénom " Nadja/ " (l. 15) produisent une relation qui est plus du registre de la personne que de l'univers institutionnel générique auquel renvoie la catégorie " collègue ".

À la fin de cette liste, Imbert passe à un récit de ce qui s'est passé à la réunion. Il commence par mentionner " les gens " dont il rapporte les énoncés à la première personne. Ces énoncés permettent d'identifier la catégorie " gens " comme substitut de la catégorie " habitants " (l. 4) et non pas comme comprenant tous les participants à la réunion. Ce changement de dénomination permet de faire deux observations. Dans

un premier moment, les habitants sont catégorisés de manière théorique d'une façon qui insiste sur leur dimension représentative (l. 5-7) ; lorsqu'Imbert passe à un niveau plus pragmatique sa description catégorielle ne se précise pas ; au contraire, elle devient plus vague. La catégorie choisie, " gens ", fonctionne en tant que totalisateur qui ensuite est fragmenté en plusieurs " je " qui ne sont plus caractérisés ; de cette manière les revendications des habitants sont d'une part rattachées à des problèmes typiques de logement (et non pas à un point de vue général sur l'urbain que les habitants pourraient exprimer), d'une façon évidente et auto-explicative qui rend intelligible la catégorie " gens " ; d'autre part ils sont fragmentés en une série de voix individuelles rapportées au style direct.

Imbert élabore la narration de sa réunion en retenant des catégories qui chacune prennent sens dans leur collection : habitants, intervenants. La position 'méta-' choisie pour lui-même par Imbert lui permet de placer chacune en regard de l'autre comme deux groupes partenaires où les activités des " gens " (l. 11) de l'un vont permettre à " certaines personnes " (extrait 6 : l. 6) un " développement " (l. 5) :

Extrait 6 (EX2/G2/170101/K1/2/II, l. 255-266)

et qui/ euh: va/ au-delà/ . euh: de: euh qui va au-delà
de ... de comment dire\ .. qui va au-delà de: . de la simple
euh: eh: concertation . du simple fait/ de pouvoir donner
son avis/ etc . j'ai parlé . depuis eh le début/ je parle
de développement personnel/ de développement eh: collectif/
c'est-à-dire que . euh: certaines personnes/ . pour certaines
personnes/ . c'est beaucoup plus difficIle .. que d'autres ..
euh de donner son avis\ .. (h) eh quand on a une certaine euh:
(une) xx un certain statut social/ . quand on a euh une certaine
aisance de la parole/ etc . (h) on est interpelé bon on
répond/ . on répond . on fait le choix . y a des gens qui
n'ont plus le choix\ . y a des gens qui (sont en;ont des)
difficulté(s) telle(s) . aujourd'hui/ . dans certains quartiers/ ..
qui n'ont pas la force en eux-mêmes de: de: et puis puis qui
n'ont pas/ qui ne savent pas/ qui n'ont jamais euh pu euh:
h euh qu'on a jamais valorisés/ .. (h) donc euh: c'est vrai/ .
que euh: je crois qu'il faut aujourd'hui/ eh attacher une
importance eh . considérable/ . à cette population\ . et
adapter les formes de participation/ .. pour cette
population\ ..

Le processus de catégorisation qui se dessine dans cet extrait recourt à trois catégories : " certaines personnes " (2x l. 6, 7), " gens " (2x l. 11, 12) et " cette population " (2x l. 18 ; 19-20). Il est important d'analyser ces catégories dans leur contexte d'apparition, car elles se rattachent de manière étroite à la problématique traitée. De fait, en un premier moment, Imbert distingue " certaines personnes " par rapport à " d'autres " (l. 7) afin de faire le constat que les premiers ont une difficulté majeure à exprimer leur opinion (l. 6-7). Ce constat se situe à un niveau général du discours. Le déterminant indéfini " certaines " marque une identification imprécise d'un nombre limité de personnes ayant une même caractéristique. Dans un deuxième moment, il fait une digression (l. 8-11) qui lui permet de décrire le cas où la

participation ne pose pas de problème ; Imbert ne change alors pas de registre (voir la double reprise de " certain/e ", l. 9, et l'utilisation du pronom personnel indéfini " on ", l. 8-11 ; la seule différence est le passage à une forme du singulier). Avec l'expression " y a " (l. 11), Imbert introduit ensuite la catégorie " gens " (l. 11), nom pluriel désignant un nombre indéterminé de personnes, qui fonctionne en tant que variante de " certaines personnes ". Cette catégorie s'oppose à " on " : Imbert passe de " on fait le choix " (l. 11) à " y a des gens qui n'ont plus le choix " (l. 11-12). Dans la description du premier groupe Imbert mentionne le statut social (l. 9), pour le deuxième groupe il n'y a aucun indicateur social précis, mais seulement des négations qui renversent en partie ce qui a été dit du premier. D'ailleurs, presque toute la description (l. 11-16) de la catégorie " gens " est formulée par des tournures négatives. Il faut mettre en évidence que cette catégorie est située autant dans le temps (" aujourd'hui ", l. 13) que dans l'espace (" certains quartiers ", l. 13) ; cependant ces indications n'apportent pas davantage de précision à la caractérisation des personnes en question. Dans la partie finale de l'extrait, Imbert prend position et exprime sa conclusion (l. 17-20). Il est enfin intéressant de constater qu'en proposant des solutions il situe de nouveau son discours dans le temps (" aujourd'hui ", l. 17) et qu'il choisit une nouvelle catégorie : " cette population " (l. 18 ; 19-20). Le pronom démonstratif et le nom (qui lie les personnes à l'endroit qu'elles habitent) semblent préciser la description, car après en avoir décrit les caractéristiques, il en fait une classe unifiée qui en tant que telle peut faire l'objet d'une action politique. Cependant la dénomination reste vague, parce qu'elle ne fait que reprendre les imprécisions indiquées plus haut.

Ces variations à travers différents extraits du même entretien montrent comment la question de la participation et celle de la représentation politique peuvent être énoncées de façon générale, par des catégories-types, mais elles peuvent aussi se décliner de façon multiples dès qu'il s'agit de penser des problèmes et des situations particulières.

4. La politique participative vue par l'habitant

Face aux déclarations et aux récits du chef de projet, il nous a semblé intéressant d'étudier la façon dont un habitant actif dans les réunions d'urbanisme participatif se situe vis-à-vis de ces formes de participation. Nous avons rencontré Alain Beaumont, habitant d'une autre zone de la banlieue parisienne, engagé dans des processus fort semblables à ceux que décrit Imbert.

Extrait 7 (Ex5/G2/200101/K1/2, l. 503-507)

```
1  B   [ben oui en même temps/ pour nous] qui participons\ . pa(r)ce
2      que (at)tention/ on peut dire\ .. y a deux différences
3      fondamentales\ entre consultation et concertation\
4      concertation/ c'est .. travailler ensemble\ pour mener
```

```
5       un projet/ à son terme\ consultation\ c'est pour avis\ ...
6       c'est pour avis/ une consultation\ on avise/ les gens \ que .
7       on va faire ceci/ on va faire cela/
8   E   mhm
9   B   consultation/ y a pas .. une démarche participative\
10  E   mhm
11  B   participative des gens/
```

Beaumont a introduit le thème de la démocratie locale suite à une question de l'enquêtrice sur la réaction des habitants face aux projets urbains. Il insiste sur les débats auxquels tous les habitants sont invités à participer avec les élus. Ces réunions sont catégorisées par l'acteur en recourant à deux termes opposés : " consultation " *vs* " concertation ". Il donne une définition de concertation d'abord, puis de consultation en les introduisant par le présentatif " c'est ". Il construit le contraste entre les deux notions en accentuant " concertation " (l. 4) mentionné la deuxième fois et son contrepoint " pour avis " (l. 5). Il oppose une formulation de la définition de la concertation qui est basée sur des infinitives et une définition de la consultation qui est fondée sur le " on " et qui exclut " les gens " du paradigme agentif. Après la ratification de l'enquêtrice, Beaumont reprend le terme " consultation " dans un énoncé négatif. Le passage s'ouvre par " nous participons " dans un énoncé interrompu et abandonné au profit des deux définitions, et se clôt sur la négation de la participation dans la consultation.

Beaumont reprend le même thème quand il annonce les points forts de son parcours à travers son quartier, notamment la cité voisine :

Extrait 8 (EX5/G2/200101/K1/2, l. 525-537)

```
1   B   donc euh cette cité/ ben cette cité s'appelle/ NN\ vous
2       allez\ . on la verra/ quand on passera/ au pied\ de la cité/
3       hein\ .. donc là par exemple/ .. j'estime que\ ... la /
4       concertation ... que .. moi je veux bien\ une démarche
5       participative mais dans la mesure où on est vraiment/ dans la
6       concertation\ si on est pas dans la concertation/ .. euh ça sert
7       à rien à ce moment/ là\ la consultation ce sont des alibis
8       pour la ville hein\ où les élus/ du moment qu'ils soient
9       de droite ou de gauche de dire .. ben on vous a consultés\
10      pour avis/ on vous a dit que on allait réaliser/ cela\
11      mais en fait/ euh .. euh\ je dirai\ c'est un petit peu
12      la démarche alibi hein/ donc euh\ . moi concertation/
13      c'est pas une démarche alibi hein/ .. tout le monde travaille/
14      sur un projet/ ou quelque chose\ ... bon alors/ donc\
15      je vais vous expliquer donc\ cette démocratie participative
16      hein/ la démocratie participative je pense qu'elle a fait
17      un .. une bonne chose/ mais aus- pour participer faut aussi
18      que les gens se déplacent/
```

Beaumont revient sur la concertation à l'aide d'un exemple concret. Sa conception est basée sur l'exemple de la lutte qu'il mène contre l'extension du béton. On note son implication avec le pronom personnel introduisant un verbe d'opinion " j'estime que " et la forme forte " moi je veux bien " (l. 4). Sur trois lignes (l. 4-6), il charge son discours de toutes les notions clefs de ce passage : trois occurrences de la catégorie

" concertation ", une référence à la " démarche participative ", plus une allusion à la " consultation ". Beaumont énonce une condition positive centrée sur lui, suivie d'une adversative : " moi je veux bien [...] mais dans la mesure où on est dans la concertation " et une condition négative : " si on est pas dans la concertation\ .. euh ça sert à rien ".

Aux lignes 5 et 6, le terme concertation est précédé de la préposition " dans " qui fait de la catégorie un espace de discussion. On note le passage de la catégorie " concertation " à la catégorie " consultation " à laquelle il associe le terme d'" alibi " (l. 7, qui revient ensuite et contamine la première, l. 13). La consultation devient une simple information (" avis ", l. 10). Beaumont rapporte un discours officiel : " on vous dit que on allait réaliser/ cela\ " (l. 10). Après des hésitations ligne 11, il s'implique en affirmant (" je dirai ") bien que de façon nuancée (" un petit peu ", l. 11) l'expression " la démarche alibi " qui s'oppose à la démarche participative. Le connecteur " donc " amène la conclusion où il donne sa vision dans un énoncé encadré par des pauses " moi concertation/ c'est pas une démarche alibi hein/ " (l. 12-13), la forme forte du pronom personnel " moi " accolée à " concertation " sonne comme une formule lapidaire. Aux lignes 13 et 14, il affine sa définition de la concertation, il paraphrase " travailler ensemble\ " par " tout le monte travaille/ sur un projet/ ". Les connecteurs multiples " bon alors/ donc " articulent sa pensée et montrent son positionnement : il s'engage et démonte devant nous la mécanique et ses défauts de " cette démocratie participative hein/ " (l. 15) qui est déterminée par un démonstratif et se situe ainsi comme un objet du discours par rapport auquel il prend ses distances. Ce thème est repris ensuite par un défini qui introduit une opinion positive, manifestée par l'expression familière " une bonne chose " (l. 17). Mais il introduit immédiatement une condition avec la tournure impersonnelle à valeur d'un guide de conduite normatif à suivre " pour participer faut aussi que les gens se déplacent " (l. 17-18).

Ces structures syntaxiques complexes montrent à quelles conditions Beaumont adhère à la démocratie participative et en même temps les difficultés à remplir ces conditions. Son discours ne rejette ni n'accueille simplement le projet participatif, mais montre bien ses dualités, le contraignant à tout un travail sur l'expression " politique participative " et les diverses logiques d'action qu'elle induit.

5. La politique participative en action

Après avoir analysé les déclarations et les témoignages de différents acteurs sur la politique participative, nous allons ici observer son déroulement " in situ " ; c'est-à-dire dans le cadre d'une réunion de quartier à laquelle participent des décideurs, des habitants ainsi qu'un urbaniste. Cette réunion s'inscrit dans le cadre d'un projet de la ville dont s'occupe Etienne Imbert qui a pour finalité la création d'un aménagement social : " espace quartier " qui permettrait d'améliorer la vie du quartier.

L'étude discursive de certains passages permet de mettre en évidence le positionnement qui émerge et dans le discours d'Imbert qui se place en chef de projet et dans celui des autres participants.

Extrait 9 (RN/G2/290301/K1/1/FB p. 2, l. 35-44)

```
1  I   alors\ . à ce moment là la solution: puis je vais:/ je vais
2      devoir partir après parce que j'avais dit huit heures ..
3      je voulais quand même vous dire quelque chose c'est\:
4      ça va répondre en partie au souci que xxxxx parlait
5      Henriette et que certains ont . en parallèle de ce travail
6      sur les usages\ sur les activités qu'on: qui pourraient
7      se mettre en place et cetera\ . euh .. je fais une petite
8      parenthèse jusque là aussi euh .. c'est pas seulement la:
9      l'activité xxxxx c'est aussi le . le bâtiment\ .. il va
10     être . il va fonctionner comment/ .. il va: l'ouverture
11     elle est vers quel côté/ comment il est en lien avec
12     euh .. le reste de la zone-ci\ avec les espaces
13     extérieurs qui vont être aménagés ça sera aussi tout ça
14     le: la réflexion sur " espace quartier "\ .. c'est aussi
15     le bâtiment dans son environnement d'accord/ . je ferme
16     la parent-
```

Dans cet extrait, nous pouvons remarquer que la prise de parole par Imbert se fait à la première personne (l. 1); à travers sa façon de dire il se catégorise comme celui qui dirige le déroulement de la séance, il place son discours sur un plan individuel et parle en décideur. Il opère une forte rupture thématique par rapport à la discussion précédente, dans laquelle il est intervenu très peu; c'est pourtant lui qui tranche sur le problème qui a été soulevé : " à ce moment là la solution: " (l. 1), il réoriente le débat sur un autre aspect du projet où il oppose l'activité et le bâtiment (l. 9), il ne fait qu'évoquer le problème des futurs usages et usagers pour glisser vers l'architecture et ses contraintes. Ainsi il opère un choix, définit des priorités par rapport à ce qu'il convient de considérer comme le problème à résoudre, qui correspond aussi à la tâche du groupe. Enfin, il semble clore le débat sur une demande d'acceptation de ce qui a été dit juste avant (" d'accord ", l. 15), demande de ratification ; puis il prétend fermer sa parenthèse mais cette dernière ne sera pas fermée et la discussion va continuer sur le sujet.

A la ligne 5 il amorce une énonciation à laquelle il semble s'associer, notamment à travers l'emploi du pronom " on " (l. 6), aux personnes à qui il s'adresse mais renonce à cette association en effaçant le pronom " on " à l'aide d'une tournure pronominale : " qui pourraient se mettre en place " (l. 6-7). De cette manière son discours reste sur un plan individuel et marque bien son positionnement à l'écart d'un procès auquel il n'aura pas participé.

Dans l'extrait 10 toutefois, Imbert réintroduit le pronom " on " à valeur de " nous " englobant dans la coopération ainsi affirmée l'ensemble des participants de la réunion :

Extrait 10 (RN/G2/290301/K1/1/FB p. 3, l. 12-21)

```
1  I   ... en parallèle de ce groupe\ de ce travail là avec les
2      quatre groupes dont parlait Joran\ il . pour nous il
3      est bien clair qu'on continue à travailler comme on
4      l'a fait depuis un an et demi sur tous les autres aspects
5      qui sont aussi/ .. par exemple la forme de gestion de ce
6      lieu\ .. faut pas qu'on le perde ...
7  U   ouais . ouais c'est ça\
```

A travers l'emploi de ce " nous (...) on " (l. 2-3), vraie personne plurielle, Imbert s'associe aux participants tout en maintenant sa position de chef ; il fait ici figure de " coach " qui mène son équipe. Cela dit, la modalisation impérative " faut pas qu'on le perde " (l. 6) maintient l'énonciateur à sa place de meneur. Il n'est donc pas question ici pour Imbert de se positionner au même niveau que les autres mais plutôt de lancer des directives pour les prochaines étapes du projet dans le contexte maintenu d'un investissement collectif : " on continue à travailler comme on l'a fait depuis un an et demi " (l. 3-4).

La mise en acte de l'approche participative ainsi convenue dans la réunion va buter sur un problème de catégorisation de l'espace dont la forme émerge des débats : usage " public " vs usage " privé ", classant les participants en tenants de la catégorie " public " (Imbert, H4) et tenants de la catégorie " privé " (H3, P). L'extrait 11 montre très bien l'émergence du problème qui va chercher sa solution dans une difficile re-catégorisation de " l'espace quartier " : " ça va être très compliqué à gérer\ " (l. 23) :

Extrait 11 (RN/G2/290301/K1/1/FB p. 6, l. 43-50 ; p. 7, l. 5-28)

```
1  H4  la mairie avait prêté une salle comme ça pour pré- pour
2      donner aux gens . pour pouvoir euh .. communions baptêmes
3      etcetera\
4  H3  nan mais ça se fait aussi dans certaines villes\ xxxx
5      se fait dans certaines villes\
6  I   nan mais Henriette/
7  H3  ça se fait: [mais dans certaines conditions\]
8  H4                 [il y a eu un tollé général]
9  I   et que ce soit clair que:/ [mais ça je vous le dit dans:
10     dans une mai- dans un équipement public\]
11 H4                              [allez dire aux gens dans
12     certaines conditions/]
13 I   euh .. il y aura pas ici à xxxx\ . il y aura pas cette
14     possibilité dans un équipement public
15 H4  ah non mais c'est: que bon\ . qu'on soit bien d'accord
16     parce que y a:/ j'ai entendu dire ici
17 P   j'avais cru comprendre qu'il était possible d'avoir une
18     salle des fêtes pour faire des fêtes de familles comme
19     genre baptêmes et cetera .. un pot pour un mariage et tout\
20     enfin c'était un souhait de la population\ et ça même ça
21     c'est xxxx
22 I   pas dans un espace\ . pas dans un euh .. espace
23     quartier\ .. ça va être très compliqué à gérer\
```

Nous pouvons observer qu'ici il n'est plus tellement question d'une opposition entre les différentes pratiques associées à l'expression " espace quartier " : à l' " espace " (public) pour les uns, pour les autres au " quartier " comme appropriation

pratique de l'espace aux fins de chacun. Dans cet extrait le positionnement d' Imbert en tant que chef de projet est très fortement affirmé : " et que ce soit clair que [...] il y aura pas ici à xxxx " (l. 9, 13) et H4 se sert justement de ce discours pour se rassurer (" que bon\ qu'on soit bien d'accord ", l. 15), sans laisser de place à la négociation (" allez dire aux gens dans certaines conditions ", l. 11). P en revanche évoque le " souhait de la population " (l. 20). Nous pouvons distinguer les participants des futurs usagers désignés par " [les] gens " (l. 2, 11) et " la population (l. 20) ". L'activité dont il est question dans cet extrait – notamment la salle des fêtes – est le centre d'un débat qui remet en question l'idée de représentativité : les participants ne se font pas forcément l'écho des futurs usagers qu'ils sont sensés représenter ; il est donc difficile de lier les futurs usagers aux activités qui vont leur être proposées si on ne tient pas compte de leurs attentes. L'analyse de cet extrait est assez représentatif du problème de la délégation : quelques habitants assistent aux réunions, donnent leur avis, posent des questions et essaient de rendre compte aux autres habitants du déroulement de chaque séance. On peut y voir l'émergence d'une catégorie " intermédiaire " non toujours représentative de l'ensemble de la population. Cette catégorie " intermédiaire " ne fait pas partie des décideurs et se détache parfois du reste des habitants ou futurs usagers.

6. Conclusion

Les observations et analyses que nous avons pu faire dans cet article grâce aux différents types de témoignages mettent en évidence l'idée selon laquelle le mot " participation " est sujet à diverses versions, chacune produite dans le cours d'une activité dans le cadre de laquelle elle prend forme et sens : exposé, parcours, réunion.

Ces témoignages permettent ici de souligner un aspect fondamental de l'activité participative : le dessin, au fil des tours de parole, d'un " espace " urbain configuré et décrit dans sa forme architecturale et dans sa pratique par les participants se fait dans un travail interactif sur les ressources verbales mises en circulation. On peut en mesurer les enjeux en termes des statuts, des savoirs sociaux et des logiques d'action qu'elles légitiment ou rejettent. Le travail apparaît donc, à l'amont des réalisations à venir, d'abord et avant tout comme un travail des participants sur leurs ressources verbales. De ce travail émerge une description d'un espace urbain où les ressources utilisées prennent en retour une valeur nouvelle. Nous sommes au cœur d'une sociolinguistique urbaine.

PREMIERE CONSIDERATION INTERMEDIAIRE:

un regard d'anthropologue de la communication

Terrains urbains : l'héritage de l'École de Chicago

Yves Winkin (ENS Lyon)

Tout a commencé par des échanges d'adresse à l'issue du séminaire. Birdwhistell voulait que nous nous rendions dans une famille inconnue pour dresser la carte de leur salon (*living room ethnography*). C'était il y a vingt-cinq ans, à l'Annenberg School for Communication de l'Université de Pennsylvanie. Je me souviens encore très vivement de mon malaise face à ce couple qui n'avait sans doute accepté de me recevoir que parce que nous avions une amie en commun. Je notais à toute allure sur mon *notepad* tout ce qu'ils me disaient à propos de leurs meubles ; je tentais de mesurer mentalement la hauteur du plafond et de calculer les dimensions de la table. Et je parlais constamment pour ne pas laisser le silence s'installer une seconde entre nous. C'est ainsi que je suis entré en ethnographie et que j'y suis resté.

Il y a quelques mois, j'ai donné rendez-vous à mes étudiants de l'Ecole Normale Supérieure Lettres et Sciences humaines à la terrasse du Bar Américain de la rue de la République à Lyon. Je voulais qu'ils observent comment on marche en ville, comment on forme un couple, comment on produit du " togethering " en groupe. L'une des étudiantes a embrayé : elle a observé pendant quelques semaines comment les couples évoluent le long des vitrines. Pour Capucine Lebreton (2002), tandis que l'un des membres du couple s'absorbe dans la contemplation de la vitrine, l'autre fait le guet, en quelque sorte, en se positionnant perpendiculairement à la vitrine.

Entre les deux terrains, l'un relevant de la sphère privée, l'autre de la sphère publique, il ne semble pas y avoir grand chose en commun. Et pourtant, il s'agit de la

même posture méthodologique — d'un même *habitus* ethnographique. Dans l'un et l'autre cas, il faut d'abord oser plonger dans une situation quelque peu déconcertante. Sans doute est-il plus difficile de négocier une entrée dans un salon familial que de s'installer à une terrasse de café. Mais il n'est pas toujours si facile de rester plusieurs heures d'affilée à cette même terrasse et d'y revenir tous les jours pendant quelques semaines. Dans l'un et l'autre cas, il faut ensuite gérer l'épouvantable question " qu'est-ce que je fais ici ? " — et y répondre sans prendre les jambes à son cou. Il faut oser se dire qu'il y a un sens à compter les lampes du lustre, comme il y a un sens à observer les couples marcher au pas. Le cas échéant, il faut relire quelques pages de l'Evangile selon Saint Erving, qui a toujours réponse à tout, ou presque. Dans l'un et l'autre cas, il faut enfin s'imposer de tout écrire sur place et de tout réécrire chez soi. Quand la journée a été longue et frustrante, la tenue du journal est vraiment la dernière chose qu'on a envie de poursuivre...

Et pourtant, cette tradition de recherche, née dans les années vingt à l'Université de Chicago, se perpétue de génération en génération. Birdwhistell avait suivi les séminaires de Everett Hughes dans les années quarante ; Hughes reprenait l'enseignement de Robert Park des années vingt et trente. En linéarisant un peu vite les choses, je peux dire que mes étudiants sont entrés dans le nouveau siècle avec quelques unes des recommandations de Park... Ainsi, par rapport à d'autres traditions ethnographiques, le *fieldwork* genre Chicago s'est toujours appuyé sur des cartes : une des premières opérations à réaliser sur le terrain est de dessiner celui-ci, d'en repérer les limites, les ouvertures, les zones d'entre deux. Il ne s'agit pas de faire des relevés topographiques mais de s'imposer de voir plus et mieux en couchant tous les éléments observables sur le papier. J'ai dessiné mon living room à Philadelphie en 1977, et je continue à encourager de tels plans et schémas dans les travaux que je dirige.

En sens inverse, le *fieldwork* genre Chicago ne semble pas beaucoup aimer les prises de vues, qu'elles soient photographiques, vidéographiques ou cinématographiques. Comme si de tels enregistrements mécaniques allaient rendre l'oeil paresseux. Je ne connais pas de thèses de la " grande époque " (1945-1955) qui proposent des photographies. Goffman était fasciné par les images (cf. *Gender Advertisements*) mais sa thèse n'en contient pas une. Personnellement, je n'encourage pas la prise de photographies, du moins au début du travail de terrain. Je continue à penser que la caméra rassure l'ethnographe à trop bon compte. Ce n'est qu'une fois bien en charge de son terrain qu'il pourra s'autoriser à photographier ou à filmer.

Rien ne vaut, pour bien prendre son terrain en charge, d'écrire beaucoup et plus encore. C'est une recommandation sans doute de plus en plus pénible à suivre, à une époque où l'acte d'écrire semble faire physiquement mal. Les étudiants de Park ou de Hughes avaient sans doute moins de difficultés à remplir leurs carnets. Mais je continue, avec d'autres (Laplantine, 1996), à penser que " quand écrire, c'est voir ". C'est le principe qui régit l'établissement de cartes : ce n'est que lorsqu'on se force à laisser des traces sur le papier de ce que l'on a vu que l'on commence à se rendre compte de tout ce que le cerveau avait enregistré. Et si on renforce ce processus par une quête active de données grâce à des questions inspirées des lectures faites parallèlement au travail de terrain, on s'aperçoit que l'observation est loin d'être une méthode résiduelle, comme les manuels contemporains de méthodologie ont tendance à le laisser croire.

Une fois ces recommandations " Chicago style " rappelées, on peut s'ouvrir peu à peu à d'autres modes de travail ethnographique. C'est ainsi que je pratique une ethnographie explicitement plus autobiographique que celle des *fieldworkers* de Chicago. Je m'autorise à rapporter des expériences personnelles et à les analyser, comme bon nombre d'anthropologues contemporains, qui insistent sur le fait que le travail de terrain est d'abord une expérimentation in vivo : on s'observe en train de réagir à de multiples stimuli (cf. Okely et Callaway, 1992 ; Reed-Danahay, 1997). Les sociologues de Chicago ne parlaient qu'à la troisième personne, en évitant de mentionner leurs propres expériences, sentiments et sensations. Fred Davis (1959) a écrit un texte célèbre sur les relations entre les chauffeurs de taxi et leurs clients — mais c'est à peine s'il mentionne qu'il a lui-même conduit un taxi pendant des années pour payer ses études. Bien sûr, il faut éviter les débordements égocentriques. Mais l'encadrement théorique de tout travail ethnographique doit permettre d'éviter aisément les enflures narcissiques (ce que le roman autobiographique ne parvient pas toujours à faire).

Une deuxième infidélité à l'héritage de Chicago a trait à la question beaucoup discutée aujourd'hui du travail " multisite " (cf. Gupta et Ferguson, 1997 ; Amit, 2000). Les sociologues de Chicago investissaient un lieu et y restaient longtemps (de plusieurs mois à quelques années). Il s'agissait en général de lieux relativement fermés (écoles, hôpitaux, administrations publiques, banques, etc), à l'intérieur desquels ils circulaient dans un rôle bien défini. En travaillant sur les modes de production de l'" enchantement ", j'ai dû investir de multiples sites, en quête d'une réponse à la question : comment se met en place la " willing suspension of disbelief " (Coleridge) dans des manifestations de relations publiques, dans des rues

temporairement fermées pour une brocante ou une fête de quartier, lors d'un carnival ou sur un site touristique (qu'il s'agisse d'un Disneyland ou du parvis de Notre-Dame) ? Le terrain se démultiplie, devient plus fluide, moins précis, à la fois dans le temps et dans l'espace.

Les sociologues de Chicago essayaient, consciemment ou non, de reproduire les situations insulaires des anthropologues " exotiques ". Aujourd'hui, ces conditions idéales d'immersion sont de plus en plus difficiles à reproduire. Devant rendre compte d'une société devenue très labile, le travail de terrain s'est adapté ; il fonctionne à plusieurs vitesses, avec des intensités variables. Mais le chercheur continue à vivre de très près la vie des acteurs sociaux observés ; en cela, rien n'a changé depuis Park et Redfield.

Si je parle d'une " anthropologie de la communication " (Winkin, 2001), alors que ma démarche est encore fondamentalement celle des sociologues de Chicago, c'est pour saluer au passage quelques maîtres à penser comme Gregory Bateson, Ray Birdwhistell et Dell Hymes. Mais je reste avant tout fidèle au plus connu des " Chicago boys ", Erving Goffman. Quand je suis sur un terrain urbain, je commence toujours par me poser la question : " tiens, qu'est-ce que Goffman aurait repéré ici ? " Essayez — ça marche.

LES OBSERVATEURS-HABITANTS

Les portes du temps : ancrage spatial, ancrage mémoriel et mouvement

Céline Fontannaz (Lausanne et Bâle)
Slaven Waelti (Bâle)

1. Introduction

Tout discours est situé dans l'espace même et le temps de son élocution. Or, le discours, par sa constitution narrative ou descriptive, est lui-même créateur d'espace et de temps différents, mémoire ou témoignage d'un locuteur sur une histoire et sur des lieux. Notre propos dans ce travail sera d'essayer de mettre en lumière certains des rapports qui peuvent présider au discours d'un sujet nous parlant de son histoire et de la Grande Histoire dans les lieux mêmes où elle se déroula ; c'est-à-dire poser la question de l'interaction d'un espace-temps donné et d'un discours, qui lui-même leur échappera - tout en continuant à s'appuyer sur eux -, pour développer son propre temps, son propre espace. Nous tenterons en outre d'être particulièrement attentifs aux différents niveaux et fonctions du discours dans leur rapport aux lieux donnés.

Nous partirons pour cette analyse de données recueillies lors d'une interview en mouvement à travers la ville. Notre enquêté – appelons-le M. Montini – va nous emmener à travers des quartiers où il vécut, au temps de son enfance, un certain nombre de faits marquants liés à la guerre et à l'occupation de Paris par les troupes allemandes. Les enquêteurs sont au nombre de quatre et se relayent au hasard des rues et allées offertes à notre parcours. Tout ne fut pas transcrit des interventions de chacun. L'interview se faisant en marchant, nous rencontrerons toujours de nouveaux lieux qui feront jaillir de nouveaux discours de la part de M. Montini, dont le propos se situe à la frontière entre celui du guide averti et du grand-père évoquant sa propre jeunesse. L'enquêté nous tiendra tantôt un discours historique bien constitué,

explicatif ou contextualisant et tantôt un discours personnel donné comme anecdotique.

Jamais le témoin ne perdra de vue que l'anecdote a besoin, pour être intelligible, d'être recontextualisée. Comment alors dans le fil du discours passer de l'anecdote à son contexte ? Comment revenir du contexte à l'anecdote, comment la clore et revenir à l'espace-temps du parcours ? C'est à tous ces problèmes que notre témoin se heurte, et ce sont tous ces problèmes qu'il résout par un certain nombre d'opérations linguistiques récurrentes et, pour nous, identifiables systématiquement. C'est sur ces marques que nous nous proposons de travailler.

Pour ce faire, nous partirons d'extraits tirés de nos données. À travers leur analyse, nous espérons montrer le mouvement du discours dans son déroulement temporel, ainsi que sa structuration. Par ailleurs, nous nous intéresserons tout particulièrement à la façon dont M. Montini attire l'attention de ses visiteurs sur un objet, un lieu et la façon qu'il a d'indiquer que son discours est maintenant terminé et que nous pouvons passer à autre chose. Dans un second temps, nous quitterons la lecture globale pour essayer de systématiser les observations que nous aurons faites. Nous nous servirons des données prises dans leur ensemble pour relever dans chaque bloc discursif les récurrences dans la manière de cristalliser l'attention des auditeurs (3.1.), de contextualiser l'anecdote en question (3.2.), d'utiliser l'espace (3.3.) de clore le discours entrepris et de revenir à l'espace-temps du parcours (3.4).

2. Analyse des extraits

2.1. Nous avons choisi de porter notre analyse sur ce premier exemple, qui présente de façon claire les différents niveaux du discours de M. Montini, ainsi que leurs articulations.

Extrait 1 (EX5/G6/200101/k6/l. 48-54)

```
1  M  oui alors là/ euh: j'ai vu des gens se faire tuer\ on regardait
2     derrière les persiennes/ et: euh je vous montrerai comment\
3     parce qu'il y avait des mitrailleuses allemandes qui balayaient
4     la: qui balayaient la ru[e/ et puis les: ce qu'on appelait les &
5  E                          [ouais
6  M  &FFI de l'époque/ c'est à dire les Forces françaises\ oui mais
7     qui étaient pas les soldats/ qui étaient pas qui étaient des
8     résistants mais qui mais qui n'avaient pas d'uniforme\ et les
9     Allemands ne voulaient pas se rendre . ils voulaient se rendre à
10    des: à des armées constituées ou aux Américains ou aux Français
11    mais: ou aux Anglais mais pas à des: pas à des partisans\ si vous
12    vou[lez\ &
13 E     [mhm\
14 M  &et que euh:: . et donc euh à un moment donné euh: y avait euh une
15    femme euh qui habitait exactement voyez/ y a une y a une entre le
16    quatre-vingt-six et le quatre-vingt-quatre y a une gouttière/
17 E  ouais =
18 M  = et à l'étage euh et à l'étage de mes parents/ y a une femme
```

qui s'appelait/ enfin je je me souviens de son nom parce que\
Madame XXX/ qui v- qui voit les gens monter qui agite un
petit drapeau français qui s'est fait tuer\ juste: juste à cette
fenêtre\ < c'est un détail/ ((vite))> et euh alors par exemple ça
ça existait pas du tout cet immeuble\

Le passage s'ouvre sur un marqueur (" oui alors là/ ", l. 1) qui sert à cristalliser l'attention des auditeurs. Mais le marqueur en question est intéressant en ceci qu'il est ambigu. Il appelle l'auditeur situé dans l'espace du parcours vers un espace-temps encore à définir, mais qui n'est plus celui du parcours. Suivent des marqueurs d'un ancrage mémoriel à caractère référant-narratif marqués par des expressions renvoyant à l'énonciateur : " J'ai vu " (l. 1), " on regardait " (l. 1). Mais la séquence est interrompue. Nous avons un : " je vous montrerai comment\ parce qu'il y avait des mitrailleuses. " (l. 2-3) Cette séquence marque une rupture par rapport à ce qui se présentait comme le début d'une anecdote personnelle. Le connecteur " parce que " (l. 3) annonce clairement le début d'une explication dont la fonction serait de donner le cadre nécessaire à la compréhension de l'anecdote amorcée. Suivent effectivement un certain nombre d'informations historiques sur le quartier et sur ce qu'on pourrait appeler la " Grande Histoire ". Cette parenthèse semble devoir se refermer à la ligne 11-12, alors que la voix descend et que l'on atteint à une sorte de conclusion : " pas à des partisans\ " (l. 11). Dès lors on peut attendre du locuteur qu'il reprenne le récit de l'anecdote suspendu au début de la séquence. Telle semble bien être l'intention du locuteur, mais on remarque une période d'hésitation assez marquée (l. 14-15) et l'on peut considérer qu'il a retrouvé son fil au moment où la gouttière entre le 86 et le 84 vient l'épauler. L'anecdote reprend donc, elle-même plus courte que le discours historique de contextualisation. La séquence se clôt à la ligne 22 grâce à une catégorisation du récit produit : " bon c'est un détail/ " dont la fonction serait d'indiquer que le récit est terminé. On peut donc revenir à l'espace-temps du parcours.

2.2. Le deuxième extrait que nous nous proposons d'analyser fera voir de façon plus complexe les différents niveaux de récit dont se sert M. Montini. De plus, cette séquence nous paraît hautement intéressante pour la rigueur de sa construction rhétorique avec un effet d'inversion de l'anecdote.

Extrait 2 (EX5/G6/200101/k6/l. 76-99)

E4 c'est un square là/
M c'était un square ça descendait voilà plus grand/ et puis alors
il y avait la petite allée du Séminaire où on remontait gamins en
se on faisait des bagarres etc\ . et heu: . voilà\
E xxx vous cavaliez là-dedans et vous faisiez la guerre\ =
M = oui oui/ parce qu'alors là c'est des petites anecdotes puisque
là on: vient sur des choses: plus précises/ donc c'était vraiment
une atmosphère qui était: différente/ alors là j'ai tout connu: à
un moment donné y avait des Allemands\ euh les Américains balan-
çaient des tracts avec des bonbons dedans\ alors euh: je me pré-
cipite: pour les ramasser à ce moment-là il y a un soldat alle-
mand qui <ils parlaient souvent français/((vite))> parce que

```
13      c'était des États-Major euh y avait Hart Jünger qui était là enfin
14      des des gens de qualité\ pour l'époque/ qui me dit malheureux:
15      ils sont empoisonnés vous allez crever\ alors nous on dit rien .
16      euh: et puis on a mangé ça/ on trouvait ça très bon/  on en est
17      jamais mort/ tout ça pour dire la relativité des choses que
18      j'évoquerai que j'évoquerai tout à l'heure/ et puis après quand:
19      quand les quand les quand les troupes alliées ont occupé
20      ont repris Paris pas occupé/ enfin ont pris Paris ont
21      repris Paris/ euh à un moment donné on a eu des bombardements
22      allemands aussi\  qui sont venus sur Paris\ et le mê- le même gag/
23      ils balançaient aussi des bonbons des  chocolats je ramassais
24      des trucs/ il dit non non touchez pas les Allemands ont empoisonné
25      etc je dis oui d'accord\ ((rires))
26 Es   ((rires))
27 M    je connais l'antienne/ ((rires)) . et alors ce petit square  et
28      c'était comme ça/ alors là vous avez aussi une fontaine qui qui
29      normalement marche enfin euh:
```

Les différents niveaux du discours mis en évidence dans le premier exemple sont ici encore davantage visibles.

L'extrait s'ouvre sur une question posée par un intervenant (E4 " c'est un square là/ ", l. 1) qui pointe vers un lieu se trouvant sur le parcours. Alors que la question est posée au présent (" c'est ", l. 1), M. Montini répond à l'imparfait et par là même opère un recadrage de la temporalité : le propos bascule du côté du souvenir, le square servant de pivot, pour ainsi dire. Alors que M. Montini semble avoir terminé (" et euh: . voilà\ ", l. 4) E relance l'interaction (" vous cavaliez ", l. 5) qui maintient ainsi " l'allée du Séminaire " (l. 3) dans le temps du récit, dans l'espace du souvenir. M. Montini accepte l'offre en logeant dans l'espace, maintenu ouvert, " des petites anecdotes " (l. 6).

Il commence ainsi dès la ligne 8 : " alors là j'ai tout connu ". Ici l'occurrence " alors là " nous semble plus complexe que dans l'extrait précédent : elle fonctionne ici comme une reprise-écho du " alors là " de la ligne 6. On pourrait analyser alors la première (l. 6) comme une ratification de l'offre de E (l. 5) par l'emploi de déictiques temporels (" alors ") et spatial (" là ") enchaînant et confirmant le cadre spatial de l'Allée du Séminaire et du square, ainsi que le cadre temporel du souvenir. Il n'est donc plus besoin de pointage : les repérages opèrent dans l'espace discursif.

M. Montini ne localise donc que peu dans l'espace le souvenir évoqué. Les pronoms " je ", le présent de narration (" je me précipite ", l. 10) sont les marqueurs d'un ancrage dans l'espace discursif du souvenir. " A un moment donné " (l. 9) annonce la singularité de l'événement qui va suivre, par rapport au " j'ai tout connu " (l. 8) englobant une période plus large et plus vague, celle de la guerre ou de l'enfance.

Le locuteur s'interrompt à " qui " (l. 12) pour introduire une précision (" ils parlaient souvent français ", l. 12). Cette dernière rend la suite de l'histoire plausible, à savoir que le soldat lui parle en français. Cette indication conduit le locuteur à étoffer son commentaire, (" parce que c'était des États-Major euh il y avait Hart Jünger qui

était là ", l. 13) qui n'est plus directement utile à la compréhension de l'anecdote mais qui, en étant rattaché au premier élément d'explication par le connecteur " parce que ", crée une passerelle entre l'histoire personnelle et la Grande Histoire. L'anecdote reprend, se poursuit jusqu'à " mort/ " (l. 17) ; le fait que le locuteur ne baisse pas la voix signale qu'elle n'est pas terminée.

Toutefois ce qui apparaît comme de l'Histoire de dimension plus générale, peut s'analyser comme une remarquable amorce pour une anecdote construite en deux temps. Dans l'énoncé " à un moment donné y avait des Allemands\ euh les Américains balançaient des tracts avec des bonbons dedans\ " (l. 9-10), on pressent déjà la possibilité de l'inversion des protagonistes. Et c'est bien ce qui arrivera, en début de la deuxième partie d'anecdote (l. 18), on trouve : " et puis quand après (...) les alliés ont repris Paris (...) on a eu des bombardement allemands aussi\ " (l. 18-22).

M. Montini avait bel et bien annoncé " des " (l. 6) petites anecdotes. Il profite alors de son propre commentaire (" tout ça pour dire ", l. 17-18) pour entamer la seconde partie de son récit. Ce commentaire a donc une fonction structurante pour l'ensemble du récit fait par le locuteur. Le passage du discours méta-discursif au discours mémoriel est marqué par une zone de travail de formulation allant de la ligne 18 à la ligne 20, avec des traces visibles du choix de la catégorie adéquate dans le paradigme de l'occupation ennemie et de la reconquête alliée.

Le recadrage accompli, la seconde anecdote émerge, marquée par " à un moment donné " (l. 21) pour se clore par le rire du locuteur qui rencontre l'assentiment de son auditoire, riant aussi. On remarquera que la fin de l'anecdote est modalisée : le locuteur résume l'événement par le mot " gag " (l. 22), à connotation négative. Le locuteur peut revenir au lieu, " ce petit square " (l. 27), qui lui a servi de point de départ pour raconter son histoire, même si, on l'a vu plus haut, le square n'est pas précisément mentionné comme ancrage.

Le pronom démonstratif " ce " (l. 27) est ambigu et thématise un des aspects complexes de l'exercice du parcours : réfère-t-il à l'univers extralinguistique ou au cotexte, autrement dit au " c'était un square " (l. 2) ? Il n'est en fait pas possible de trancher. L'on remarquera cependant que l'on reste au niveau mémoriel puisque l'on a de l'imparfait " c'était comme ça " (l. 28). " Alors là " (l. 28) marque le retour à l'espace - temps du parcours. La boucle est bouclée.

Outre l'ambiguïté entre co-texte et contexte, l'aspect intéressant de ce passage tient à sa construction symétrique. L'on part de l'espace-temps du parcours pour passer à un ancrage mémoriel intégré dans cet espace, pour en venir à une anecdote clairement divisée en deux. L'anecdote terminée, l'on revient à un ancrage mémoriel référant à l'espace et/ ou au discours pour se retrouver dans l'espace-temps du parcours.

2.3. Le troisième extrait que nous analyserons ici a été choisi pour sa complexité. Effectivement, on verra au fil des observations qui vont suivre se mêler les niveaux de l'anecdote et des processus de contextualisation, jusqu'à en devenir indissociables.

Extrait 3 (EX5/G6/200101/k6/l. 145-159)

```
1  M  alors là/ c'était une porte tout à fait mystérieuse\ celle-ci\
2  E  celle-ci/
3  M  euh celle-ci\=
4  E  = ouais
5  M  c'est une porte c'est une porte donne: dans les: dans les
6     catacombes\ . et euh: nous on la voyait de notre fenêtre\ et tous
7     les matins/ on voyait des soldats allemands qui arrivaient/ ils
8     ouvraient la porte ils disparaissaient/ . enfin je livre
9     toujours mes sent- mes mes souvenirs/ et on les voyait jamais
10    revenir\ . et  à la Libération/ on s'est aperçu que ils
11    mettaient des: ce qu'on appelait le les l'explosif de l'époque
12    c'était la cheddite\ enfin une sorte de de dynamite/ et ils
13    truffaient/ ils truffaient toutes les: tous tous les souterrains
14    de de dynamite au cas où: comme Hitler avait donné l'ordre de
15    faire sauter Paris/ ils pouvaient le faire\ ça s'est pas fait/
16    mais: on n'a su qu'après\ et nous on passait pieusement/ on
17    regardait/ et ils disparaissaient/ enfin c'est une petite
18    anecdote  / on rentre dans les: dans l'anecdote là\
19 E  mais c'est bien\
20 M  voyez l'institut hongrois bien connu\ ((rires))
```

Le passage donné ci-dessus commence avec ce marqueur qui associe l'ancrage temporel du " alors " avec celui, spatial, de " là ", ponctuant chacune des stations du parcours. Cette occurrence à l'articulation du temps et de l'espace est intéressante et elle pourrait bien être caractéristique du parcours comme exercice linguistique, le but étant de focaliser l'attention des auditeurs sur un lieu précis en un moment précis qui sera celui de l'explication. L'énoncé suivant reste au niveau de cette ambiguïté entre temps et espace. Le " c'était " (l. 1) fait explicitement référence à un ancrage mémoriel tandis que le " celle-ci " (l. 1) nous place, pour ainsi dire, géographiquement, devant l'objet de cette mémoire.

Suit une explication dont la fonction est de contextualiser cette porte, d'abord par rapport à l'espace (" donne: dans les: dans les catacombes ", l. 6) puis par rapport à l'histoire " on voyait des soldats ", l. 7). Suivent d'autres indications qui contextualisent plus précisément la porte : " on la voyait de notre fenêtre\ " (l. 6), " on voyait des soldats allemands qui arrivaient " (l. 7), " ils disparaissaient " (l. 8). M. Montini s'arrête alors et introduit un petit commentaire (" je livre toujours mes sent- mes mes souvenirs ", l. 8-9) et s'en sert comme d'un pont entre toutes les indications visant à remettre la porte en contexte et l'anecdote à proprement parler. On remarque en effet qu'il reprend par " à la Libération " (l. 10), nous faisant basculer de ce premier espace-temps, marqué par l'imparfait, la durée, la répétition, où des soldats allaient et venaient et disparaissaient derrière la porte mystérieuse, et un espace-temps unique, celui de la Libération qui s'exprime, lui, au passé-composé (" et à la Libération/ on s'est aperçu ", l. 10).

Or c'est ici que le discours de M. Montini se complique. La focalisation du discours sur un moment précis, celui de la Libération, ainsi que l'usage subit du passé composé nous laisse à penser qu'il entre ici dans son anecdote ; or notre locuteur revient ici à un discours prononcé à l'imparfait dont la fonction est, une fois de plus,

de donner un contexte : " ils mettaient des: ce qu'on appelait le les l'explosif " (l. 11), " ils truffaient toutes les: tous tous les souterrains " (l. 11) L'intérêt de cette seconde séquence contextualisante réside en cela qu'il y a un glissement au niveau de la déictique du " on ". Dans la première partie du discours (l. 6, 7) le " on " renvoyait directement au locuteur lui-même, et à ses frères, sa famille. Le glissement s'opère au moment où le " on " réapparaît (l. 10). Ce dernier renvoie à une identité beaucoup plus vague qui pourrait être tout Paris. En effet, ce n'est ni M. Montini, ni ses frères qui firent cette découverte, elle est à mettre au compte des troupes du génie.

Si M. Montini, dans son anecdote, ne pointe pas sur la découverte en tant que telle, vers quoi pointe-il donc ? À notre locuteur et à ses frères ne restent que l'étonnement contenu dans le " on s'est aperçu " (l. 10) et dans le " on n'a su qu'après " (l. 16), les deux énoncés formulés au passé composé, se distinguant de la sorte de l'ensemble et du contexte formulés à l'imparfait.

La toute fin de ce petit récit le reprend en entier et le reformule de façon amusante et concise avant que M. Montini la catégorise comme " petite " anecdote : " Et nous on passait pieusement/ on regardait/ et ils disparaissaient/ enfin c'est une petite anecdote " (l. 16-18). Et effectivement l'anecdote au sens strict est très petite, puisqu'elle se résume, comme le fait M. Montini lui-même au fait qu'il passait pieusement et qu'il regardait. L'intérêt du passage réside donc pour nous, ici, dans le fait que l'anecdote apparaît subitement plus comme prétexte à la description d'un contexte que racontée pour elle-même. Le contexte ne sert plus comme dans les extraits 1 ou 2 uniquement à rendre intelligible l'anecdote, mais il se trouve mis au premier plan faisant référence à la Grande Histoire que notre témoin a vue de tout près, et à laquelle il se mêle presque.

2.4. Dans ce dernier extrait, où espace et mémoire interagissent de façon constante, nous avons choisi de centrer notre analyse sur le marquage du passage à l'anecdote.

Extrait 4 (EX5/G6/200101/l. 384-410)

E alors on retrouve souvent le silence/ dans la ville/ c'est pour ça
je[disais
M [ouais ouais ouais ouais alors là/ vous avez euh euh . là j'ai .
aussi j'av- enfin là aussi on s(e) connaissait j'avais des
copains qui habitaient là voyez\ notamment les éditions pic- alors
là/ je vais vous montrer juste un p(e)tit truc c'est une jolie
cour (en)fin qui donne- euh si vous voulez le: le côté cour de
mes parents donne sur cette cour là\
(14 s.) ((bruits de pas))
M voyez/ alors les fenêtres par exemple ici de: d'appartement du
deuxième donnent ici\ alors là/ y avait un magnifique figuier .
qu'ils^ont coupé il y a: il y a qu'ils ont qu'ils^ont coupé
il y a un an\ . qui était . d'ailleurs il était superbe il
commençait à être tout: alors bien sûr ça devient un peu des
garages\ et alors ça par contre j'ai toujours connu ces toits en
zinc/ et là encore une anecdote euh tout à fait personnelle/
c'est que: quand je parlais tout à l'heure des: des bouts d(e)
schrapnels vous savez des [éclats de d'obus/ ça retombait là-&

```
20 E4                              [ouais
21 M  &dessus avec un bruit ça retombait:\ parce qu'il devait y avoir
22    un canon de DCA par là/ ça retombait on nous accusait comme on
23    était trois garnements\ mes frères\ on nous accusait/ surtout à
24    l'époque\ de manger des cerises et d'envoyer les noy[aux((rires))&
25 E4                                                    [ouh là là
26 M  &sur les toits\ alors des cerises euh jamais vu la queue
27    d'une <vu l'époque/ [((rires))>
28 E4                      [ouais\
29 M  &ouais vous voyez [les:les p(e)tits mythes qui se faisaient quoi\&
30 E1                   [mhm\
31 M  alors là c'est: là des é- c'est les: éd- c'est les Editions Téqui\
32    c'est à dire que c'est: ils ils  euh\ voyez Tequi éditeur\ Tequi
33    c'était un de mes camarades\ .  de classe disons\
34 E4 ah ouais\
```

L'énonciateur pointe ici vers toute une série de lieux ou d'objets : " alors là/ vous avez . euh euh là j'ai aussi . j'av- enfin là aussi on s(e) connaissait " (l. 3-4), " voyez/ alors les fenêtres " (l. 11), " alors là/ y avait un magnifique figuier . " (l. 11), " et alors ça par contre j'ai toujours connu ces toits en zinc/ " (l. 16-17), " alors là c'est : là des é- c'est les éd- c'est les Editions Téqui\ " (l. 31). A l'exception des fenêtres, tous ces objets créent un support pour l'évocation de souvenirs personnels (les copains, la disparition du figuier et la venue des garages, les éclats de schrapnels assimilés à des noyaux de cerises), restituant l'atmosphère passée de la cour. Ces souvenirs ne sont cependant pas mis sur le même plan dans le discours, puisque l'épisode des cerises est annoncé comme une anecdote (l. 17). Il est intéressant d'observer comment l'énonciateur, ici, passe à la petite histoire : nous n'avons pas d' " alors là " comme dans les exemples précédents, mais les démonstratifs " ça " (l. 16) et " ces " (l. 16) qui désignent les toits en zinc, contexte de l'anecdote. Immédiatement après, suit la catégorisation du propos à venir : " et là encore une anecdote euh tout à fait personnelle/ " (l. 17). L'on saisit aisément la fonction de cette incise si l'on se replace dans le contexte énonciatif de ce passage : auparavant, M. Montini a attiré l'attention sur plusieurs objets, l'ancrage spatial ne peut donc pas suffire à embrayer l'anecdote, il doit donc opérer une mise en évidence, qui segmente le récit et signale sa venue à l'auditoire.

Pour commencer son histoire, le locuteur procède à une recontextualisation (l. 18-19). Nous avons ici le récit d'un événement qui s'est passé plusieurs fois, comme en témoigne l'emploi des imparfaits itératifs " ça retombait " (l. 19, 21, 23), " on nous accusait " (l. 22, 23). Nous retrouvons la conjonction " parce que " (l. 21) suggérant une explication, relevant de l'histoire apprise et non vécue. Le locuteur referme la parenthèse narrative par un commentaire réflexif dépréciant l'histoire racontée (" vous voyez les: les p(e)tits mythes qui se faisaient quoi\ ", l. 29) et revient au parcours, en accrochant (" alors là ", l. 32) un nouvel objet (" les Editions Téqui ", l. 31).

3. Récurrences

L'analyse ci-dessus a montré, au moyen de quatre exemples présentant des cas de figure différents, comment le discours ancré dans un espace-temps donné dans le parcours, et le discours ancré dans la mémoire s'articulent et s'imbriquent l'un dans l'autre.

Ces différents extraits présentent cependant des similitudes et, en particulier, des similitudes structurelles. Nous en avons certes déjà fait mention en cours d'analyse, mais nous voudrions les systématiser dans cette troisième partie. Pour ce faire, nous nous référerons aussi à d'autres passages (ci-après étiquetés 'corpus') tirés des mêmes données mais qui n'ont pu être présentés plus haut, faute de place.

3.1. Cristallisation de l'attention

Il s'agit d'indices linguistiques dont la fonction est, pour notre guide, de signaler qu'il va passer à un niveau mémoriel et, plus spécifiquement, à l'évocation d'un souvenir.

Souvent, le locuteur entre en matière en employant le connecteur " alors là "[1], qui pointe dans la majorité des cas sur un objet ou un lieu dans l'espace, square, porte ou autre, sur lequel viendra se greffer une anecdote :

[1] oui alors là/ euh: j'ai vu des gens se faire tuer\ (extr. 1, l. 1)
[2] alors là j'ai tout connu: à un moment donné y avait des Allemands\ (extr. 2, l. 8)
[3] alors là/ c'était une porte tout à fait mystérieuse\ (extr. 3, l. 1)

Cette formule permet donc d'attirer l'attention des enquêteurs sur le récit qui va suivre : le " là " immobilise, tandis que le " alors " assure la transition avec ce qui va suivre et annonce l'anecdote dont un élément du parcours offre l'occasion. Le " là " en quelque sorte, sélectionne des points, tandis que le " alors " affirme la continuité.

Cette formule concise est la solution apportée ici à la segmentation des anecdotes et à la linéarité du parcours.

En outre, M. Montini préface volontiers son activité discursive en annonçant " une anecdote ", catégorie " marquée ", en quelque sorte :

[4] =oui oui parce qu'alors là c'est des petites anecdotes (extr. 2, l. 6)
[5] alors là/ juste une anecdote/ . à un moment donné ça: (corpus, l. 99)

1 " alors là " est aussi employé pour pointer sur un objet sans qu'il y ait anecdote. On l'a vu en particulier en 2.4. L'emploi que le locuteur fait de ce connecteur est complexe, une analyse complète dépasserait l'objectif de ce travail, qui cherche à montrer les articulations et les récurrences dans le discours.

[6] alors ça par contre j'ai toujours connu ces toits en zinc/ et là encore une anecdote euh tout à fait personnelle/ (extr. 4, l. 16-17)
[7] alors Mitterrand habitait là voyez\ dans cet immeuble et alors l'anecdote(corpus, l. 170-171)

Ce procédé peut être employé lorsque le souvenir n'est pas localisé [5], ce qui est rare, ou lorsque l'ancrage spatial ne suffit pas pour marquer le passage au discours mémoriel (cf. 2.4.). Catégoriser l'anecdote permet en effet de signaler clairement le passage vers un autre type de discours, celui du récit.

Nous l'avons vu dans les analyses, la catégorisation du discours comme anecdote apparaît presque toujours au début et à la fin des récits (cf. ci-après, 3.4.). Les encadrer ainsi revient pour le locuteur à segmenter les passages narratifs, indiquant par là même à l'auditoire de façon claire et systématique à quel niveau du discours il se situe.

3.2. Rapports entre l'anecdote et l'arrière-fond

On découvre souvent, en se penchant plus en détail sur les extraits proposés ainsi que sur d'autres passages des données, un rapport délicat, parfois peu clair, entre le niveau de l'anecdote à proprement parler et les processus de contextualisation.

3.2.1. Passage à la contextualisation

Dans les cas les plus clairs, comme marqueurs de séparation entre les deux types de discours, entre le vécu et l'appris, on trouve des incises interrompant l'anecdote pour la contextualiser. Ces incises ont en général une fonction de réparation. Le locuteur se rend compte que son anecdote ne peut être intelligible sans qu'il donne à ses auditeurs un certain nombre d'informations supplémentaires.

[8] alors là juste une anecdote/ à un moment donné ça: on était j'avais trois frères\ enfin trois frères et je nous sommes quatre une sœur et trois frères/ à un moment donné (corpus, l. 99-101)
[9] à ce moment là il y a un soldat allemand qui <ils parlaient souvent le français/ ((vite))> (…) qui me dit malheureux: (extr. 2, l. 11-14,)
[10] elle nous téléphone le téléphone marchait/ en disant euh venez euh (…) (corpus, l. 104-105)

Dans ces trois énoncés, on remarque le passage du discours de l'anecdote, caractérisé en [8] et [9] par le " à un moment donné " et en [10] par le passage au présent, à une micro-incise contextualisante. La seule marque linguistique du phénomène est la rupture syntaxique du récit anecdotique.

Par ailleurs, on peut relever un marqueur typique des passages au discours contextualisant : le " parce que / puisque ". " Parce que " indiquant de façon presque causale que si l'histoire *x* et l'anecdote *y* ont pu se développer de telle ou telle façon c'est en raison du fait que les circonstances *a*, *b* et *c* était réunies. Par ailleurs, le

" parce que " pourrait s'apparenter à un marqueur de réparation visant à redonner le contexte manquant à la bonne intelligibilité du récit.

[11] on regardait derrière les persiennes/ et: euh je vous montrerai comment\ parce qu'il y avait des mitrailleuses (extr. 1, l. 1-2)
[12] <ils parlaient souvent le français/((vite))> parce que c'était des États-majors (extr. 2, l. 13)
[13] rue de Rennes/ la fête\ les chars euh la joie tout le monde dansant etc./ puisque la reddition allemande s'est fait à la gare Montparnasse\ (corpus, l. 113-115)
[14] ça retombait là-dessus avec un bruit ça retombait:\ parce qu'il devait y avoir un canon (extr. 4, l. 21-22)
[15] dans les crémeries/ euh on faisait la queue parce que: le: le jeudi on était en vacances\ (corpus, l. 461-462)

Dans tous les cas, le " parce que/ puisque " introduit un discours de restitution du contexte dans lequel l'anecdote ébauchée prend sens. L'anecdote est présentée en " figure " rhématique ne pouvant prendre de sens que par rapport à un fond qui aurait dû la précéder.

3.2.2. Retour à l'anecdote

On vient de voir comment le locuteur résolvait le problème de la suspension momentanée de l'anecdote pour la contextualiser, une solution marquée soit par des incises soit par des ruptures syntaxiques assez nettes. Il apparaît comme beaucoup plus problématique en revanche de revenir à l'anecdote après être entré dans le discours historique et contextualisant. Apparaissent alors des phénomènes " systématiques " d'hésitations prononcées. Comme si le locuteur, ayant posé son cadre ne savait plus par quel bout reprendre son anecdote.

[16] ils voulaient se rendre à des: à des armées constituées ou aux Américains ou aux Français mais: ou aux Anglais mais pas à des: pas à des partisans\ si vous voulez\ et que euh: . euh: et donc euh à un moment donné euh y avait euh une euh femme euh qui habitait exactement (extr. 1, l. 9-15)
[17] tout ça pour dire la relativité des choses que j'évoquerai que j'évoquerai tout à l'heure/ et puis après quand: quand les quand les quand les troupes alliées ont occupé ont repris Paris (extr. 2, l. 17-20)
[18] les premiers temps de l'occupation allemande ont été très doux\ . c'est-à-dire que euh c'est vrai que euh à la limite/ euh: moi j'ai vu\ alors là/ en en dans les: dans les crémeries/ euh on faisant la queue (corpus, l. 459-462)

Dans ces trois énoncés, on trouve le cas de figure où M. Montini éprouve une certaine difficulté à renouer avec le discours anecdotique qu'il avait interrompu pour le contextualiser.

3.2.3. Zone floue entre l'anecdotique et l'historique

Si les énoncés liés directement à la mémoire vécue du locuteur et les énoncés relevant d'un savoir sur le monde sont, dans bien des cas, clairement identifiables, on trouve aussi des énoncés où les deux se mêlent indistinctement. C'est-à-dire que le vécu et l'appris entrent en interférence et se juxtaposent. On pourrait appeler ce phénomène la production d'une " zone floue " : zone floue entre avant- et arrière-plan, petite et grande histoire, anecdote et contextualisation. C'est-à-dire qu'au lieu d'avoir un point de passage où l'alternance est tranchée, on a des espaces de transition, des seuils. L'extrait 3 (ci-dessus 2.3) en est un exemple significatif.

3.3. Rapport entre l'espace et la mémoire

L'élément extrait du parcours, objet de l'anecdote, articule son passé et le présent du parcours, ces éléments étant pour le locuteur et les enquêteurs les traces tangibles ou les témoins visibles d'une histoire ici personnelle.

Nous avons vu dans les marqueurs de cristallisation que l'occurrence de " alors là " pointait à la fois sur un lieu et annonçait une anecdote (cf. [1],[2],[3]), le lieu constituant alors son point d'ancrage. De même, lorsque l'anecdote est annoncée en tant qu'anecdote, M. Montini ne manque pas de mentionner le lieu la concernant (cf. [6], [7]).

Il est intéressant de remarquer que ce passage du présent au passé, ici du temps du parcours à l'évocation d'une anecdote, passe simultanément ou d'abord par la mention du lieu. Il ne s'agit pas de conclure que le lieu, dans la conscience du locuteur, engendre le souvenir de l'anecdote, mais plutôt de supposer que la mention du lieu facilite le passage au niveau mémoriel, puisque l'espace est justement le point d'articulation entre le temps du parcours et celui du souvenir.

3.4. Phénomènes de clôture

M. Montini utilise des indices linguistiques dont la fonction est de clore l'anecdote pour, dans la plupart des cas, revenir à l'espace-temps du parcours. Comme nous l'avons vu dans l'analyse, ces marques sont très souvent modalisées, le locuteur tendant à réduire le récit à la dimension d'un point sur le parcours de l'histoire.

[20] " qui s'est fait tuer\ juste: à cette fenêtre\ <c'est un détail/ ((vite))> et euh alors par exemple ça ça existait pas du tout cet immeuble\ " (extr. 1, l. 22-23)

[21] " on regardait/ et ils disparaissaient/ enfin c'est une petite anecdote/on rentre dans les: dans l'anecdote quoi (…) voyez l'institut hongrois bien connu.\ " (extr. 3, l. 16-20)

[22] " (…) c'est d'abord des petits souvenirs/ quoi de:\ (…) vous connaissez les les Carmes/ " (corpus, l. 224-226)

[23] ouais vous voyez les: les p(e)tits mythes qui se faisaient quoi\ alors là c'est: (…) les éditions Tequi\ (extr. 4, l. 29-31)

[24] c'était (en)fin bon avec ses avec ses avec ses pistolets (en)fin avec ses:\ ben voilà c'était ça/ c'était très: (corpus, l. 474-475)

[25] qui sont venus sur Paris\ et le même gag/ (extr. 2, l. 22)

Il est frappant de constater que dans les clôtures où le locuteur catégorise son propos ([21], [22], [23]) on retrouve systématiquement l'adjectif " petit ". Il figure même, de façon indirecte, en [20], le substantif " détail " comportant le sème " petit ".

Dans l'exemple [24], " ben voilà " marque la clôture de l'anecdote, " c'était ça/ c'était très: ", référant à ce qui vient d'être raconté. L'emploi du pronom démonstratif " ça " pour référer à l'événement narré de même que l'inachèvement de la phrase expriment le peu d'importance qu'accorde le locuteur au souvenir raconté.

Dans tous les phénomènes de clôture, l'exemple [25] compris, l'on retrouve donc la dévalorisation de l'anecdote. Comme si la " petite histoire " n'avait pas de valeur aux yeux du locuteur alors qu'il n'a de cesse de nous la raconter.

4. Conclusion

Nous remarquons alors au gré de nos analyses les étonnantes régularités qui marquent le discours de M. Montini. Ces régularités sont le signe d'un discours très bien maîtrisé, qui ne perd jamais de vue qu'il s'adresse à des " étrangers ". Le souci de contextualisation, d'explicitation et de localisation est constant dans la bouche de notre locuteur. Ceci ne doit cependant pas nous faire perdre de vue les problèmes généraux qui se posent à tout un chacun, qu'il soit grand-père parlant de son passé ou guide bien instruit, au moment de présenter un lieu.

Nous avons, dans ce travail, tenté d'approcher les modes de tels discours sous deux angles principaux qui sont d'une part le rapport à l'espace et à des lieux donnés, et, d'autre part, les divers niveaux historiques, contextualisant ou anecdotique et personnel du discours. Ce qui dans le cas de M. Montini apparaît de façon nette est un rapport à un lieu ou un objet, situé dans l'espace-temps du parcours, qui va permettre justement le basculement vers le discours historique et anecdotique. C'est-à-dire un ancrage permanent au monde, direct, sur lequel se base un discours qui échappe à l'immédiateté du présent. Et c'est ici que l'on retrouve cet espace mémoriel, ancré dans le lieu, mais lui échappant, pour lui donner une épaisseur diachronique, relevant souvent du vécu du locuteur. Un discours donc créateur de lieux nouveaux mais anciens, ancré dans un monde présent, et donné aux auditeurs.

Dans ce cadre nous espérons avoir montré de quelle façon M. Montini résolvait les problèmes liés aux différents niveaux du discours et des passages de l'un à l'autre. Nous espérons surtout avoir pu approcher, au travers de nos analyses, ce rapport délicat entre l'espace-temps du monde et l'espace-temps de la conscience du locuteur. Leur interaction étant toujours un enrichissement mutuel donnant à tout moment la possibilité à un locuteur de recréer un passé et une histoire qui fut la sienne. Le lieu étant lieu de mémoire, le discours étant élaboration d'un vécu, d'une histoire.

Voix composées : la superposition de la voix habitante et de la voix professionnelle dans la description urbaine

Pascale Blanc (Paris 3)
Eeva Dermaux (Paris 3)
Xenia Fünfschilling (Bâle)
Manuel Pombo (Bâle)
Adriano Valadar (Paris 3)

1. Introduction

Dans cet article, nous proposons une analyse de la description d'espaces urbains familiers dans des interactions verbales avec des enquêteurs. Comment les différents participants construisent-ils l'intelligibilité de leur espace, de leur quartier, de leur environnement quotidien ?

Les acteurs dont nous allons analyser le discours sont au nombre de trois. Ils présentent la caractéristique d'être à la fois des habitants et des professionnels travaillant d'une façon ou d'une autre sur l'image de la ville. Leur discours garde donc la trace des diverses " voix " qu'ils ont pu utiliser dans sa production : voix d'habitant, voix de professionnel, l'une " pouvant prendre appui sur l'autre ou se légitimer dans le renvoi à l'autre " (Mondada 2000a, 29).

Il s'agit d'une ethnographe, d'un géographe et d'un journaliste retraité. La première, Mme Jaulin (J), ethnographe, habite le quartier dit de la Butte-aux-Cailles, à Paris. Dans cet entretien, c'est la dualité des positions énonciatives qui guidera l'analyse de son discours tantôt d'habitante du quartier et tantôt de professionnelle de

l'observation de l'espace social et des formes qui s'y élaborent. Le deuxième, M. Rochat (R), habite le 5ème arrondissement de Paris. Nous lui avons demandé de nous proposer un parcours commenté de ce quartier. On verra que R, professeur de géographie dans des classes préparatoires, alterne lui aussi entre plusieurs voix. Le troisième entretien s'est déroulé avec M. Lesage (L), retraité, membre actif d'une association de quartier et rédacteur de son journal.

L'objet commun aux analyses que l'on va lire est donc la construction d'un positionnement énonciatif, produisant à travers une activité de description, un savoir revendiqué à travers son double ancrage dans une pratique d'usager et dans une pratique d'expert, observateur, scientifique ou acteur associatif.

2. Les opérations discursives sur l'espace : une pluralité d'ancrages énonciatifs possibles

L'analyse s'attachera aux modes d'articulation des diverses voix, à l'organisation de la polyphonie dans laquelle chaque témoin configure son discours.

Dans le cas de Mme Jaulin, cette polyphonie s'enrichit par une recatégorisation de la situation d'enquête, puisque Mme Jaulin nous aborde non seulement en tant qu'enquêteurs mais aussi en tant qu'étudiants, étant elle-même enseignante. Nous avons donc presque naturellement adopté les positions au sein de la paire catégorielle enseignant / étudiant : elle nous a par exemple immédiatement tutoyés, tandis que nous avons gardé avec elle un vouvoiement respectueux envers le professeur. L'entretien a eu lieu à son domicile, dans son espace privé, dans sa cuisine, autour d'un verre.

Dans l'analyse des extraits de l'entretien avec Mme Jaulin, nous avons privilégié deux axes qui nous semblent organiser l'utilisation de la voix habitante et de la voix experte : le premier propose une analyse des ressources discursives que les énonciateurs mobilisent tour à tour et cherche à identifier les modes de contribution au discours des deux voix d'habitante et d'experte. Le deuxième établit des liens entre les acteurs dont le discours a fait l'objet de notre analyse.

2.1. Une première polyphonie : " moi " et " eux "

> " La ville se construit dans le discours des différents acteurs, comme une entité sur laquelle chacun tend à projeter ses propres catégories et à les transformer en conventions " (Mondada, 2000a).

Tel est le regard avec lequel nous allons analyser l'entretien avec Mme Jaulin. L'extrait ci-dessous fait intervenir d'une part l'enquêteur qui suggère un thème à son interlocuteur, avec d'autre part l'enquêtée, qui donne son point de vue en procédant à

un exposé qui justifie des états de chose, sans toutefois prendre la responsabilité de cette justification. Quels sont donc les énonciateurs que J met au service du discours qu'elle produit ?

Extrait 1 (EX1/G1/310301/l. 34-57)

E1 si vous deviez délimiter le quartier géographiquement vous:
J alors pour moi c'est la rue de la Butte-aux-Cailles . le reste
n'est pas la Butte-aux-Cailles pour moi . y a pas un quartier
de la Butte-aux-Cailles . y a une rue de la Butte-aux-Cailles
. je sais que: on utilise le nom de la Butte-aux-Cailles
. pour les rues à côté mais je crois que chaque rue a ses
caractéristiques . donc c'est vrai qu'on appelle cette rue
principale . ici . et le quartier autour xx . le quartier
de la Butte-aux-Cailles . je pense pas que ça fasse
un quartier/ . pour moi c'est une rue . pour moi c'est une rue
et et euh qui aurait pu donner encore mieux s'ils avaient
décidé au moment où ils ont restauré un peu le quartier
y a . trois quatre ans euh peut être cinq euh de . s'ils
avaient décidé . d'arrêter le passage des voitures . et
ce ce sont les: commerçants du quartier qui: enfin de cette
rue qui ont refusé euh . cette: ce phénomène en disant
qu'y aurait plus du tout personne pour venir acheter son
journal . pour venir faire des achats:/ si c'était
euh piéton . oui . ou une rue piétonnière . donc ils ont
refusé cette chose et je trouve que c'est bien dommage .
bon . ils ont quand même arrangé le quartier très correctement
et on doit ça . c'est vrai . au maire de la ville de l'époque
qui avait promis de faire des efforts qui était monsieur
Toubon/ . à l'époque aussi . il l'est plus maintenant comme
vous le savez . donc voilà euh donc pour moi . c'est pas
un quartier en soi c'est une rue hein/ réellement\ . et (...)

Quels énonciateurs occupent les places de " moi ", de " je " ? A qui se réfèrent les nombreuses occurrences du pronom " ils " auxquels l'enquêtée a recours pour produire son discours ? Quelles conclusions peut-on en tirer sur la nature du discours de Mme Jaulin ? Tout d'abord, l'interlocuteur se place comme sujet réel de l'énonciation (" pour moi ", l. 2) repris ensuite par " je " (" je pense pas que ça fasse un quartier ", l. 8). Elle prend ainsi totalement en charge son énoncé, autant affirmatif que négatif (l. 2-4). Ensuite, elle va donner la parole à une série d'énonciateurs qui vont lui permettre de justifier sa proposition initiale. Nous allons les relever, les définir et nous tenterons d'en tirer des conclusions.

En réponse à la question qui, en lui demandant de " délimiter le quartier " (l. 1), présuppose en quelque sorte le bien-fondé de cette catégorie descriptive, Mme Jaulin répond en avançant d'abord sa position, puis, en en mentionnant une autre (" je sais que: on utilise le nom de la Butte-aux-Cailles ", l. 5). Nous pouvons souligner que l'emploi de " on " lui permet de se mettre à distance par rapport à ce qu'elle affirme et, ainsi, de constater une pratique exercée par d'autres, c'est-à-dire ce qui se fait, s'observe sous le regard du " on-sait-vrai ". Ce " on " désindividualise l'énonciateur pour faire du discours sa propre instance énonciative. On a ici une manifestation du principe dialogique de Bakthine : " on " est convoqué comme un énonciateur indéfini

exprimant une position divergente sur la " Butte-aux-Cailles ". Mme Jaulin reconnaît dans l'élaboration de cette description une pratique attribuée à " on " à laquelle elle ne s'associe pas et qu'elle rejette (" pour moi c'est une rue ", l. 10). L'emploi de ce " on " est bien un moyen de s'exclure comme énonciateur, il marque une frontière entre elle et les autres, de même qu'elle distingue " les rues à côté " (l. 5) et " une rue de la Butte-aux-Cailles " (l. 4). Dans ce " on ", elle reconnaît les usages locaux, des usages discursifs (" on utilise le nom ", l. 5, " on appelle ", l. 7) , de même que dans l'autre pronom de la troisième personne, " ils ", elle mentionne des pratiques et des politiques urbaines, par rapport auxquelles elle se distancie aussi. Ce n'est que vers la fin de cette séquence qu'elle énonce une série de concessions : " ils ont quand même arrangé le quartier très correctement et on doit ça . c'est vrai . au maire " (l. 18-19), où le pronom " on " (l. 19) n'est interprétable que comme tout bénéficiaire des projets de la ville de Paris : ce n'est plus le " eux-autres " de la l. 5, mais il s'agit bien d'une expansion à un " nous habitant de la rue de la Butte-aux-Cailles " ; c'est un " on " parfaitement impersonnel et méthodiquement produit comme indéfini. Nous distinguons donc l'emploi du " on " que nous avons relevé précédemment à valeur de savoir collectif, de celui auquel l'énonciateur a recours plus tard (" on doit ça . c'est vrai . au maire ", l. 19) qui consiste alors à déplacer la responsabilité énonciative du " je " vers le " nous ", qui unit, dans une même instance co-énonçante, l'énonciateur et l'énonciataire.

Ces différentes ressources marquent l'existence de la pratique du dire-vrai ou de la véracité du discours de l'énonciateur qui nous permettent de le rapprocher d'un discours scientifique. Car nous pouvons dire, en citant Ouellet (1984), que :

> " le locuteur du discours scientifique ne dit pas ce que lui en tant qu'acteur fait, observe, assume et " dit vrai ", mais le fait dire par ce qui se fait, s'observe, s'assume et se dit sous son œil mais aussi sous celui du destinataire du discours, ou encore sous l'œil de l'on-dit-vrai ",

c'est-à-dire sous le regard de la vérité instituée, du savoir collectif. Cette démarche qui consiste à substituer, dans l'énoncé, l'objet dont on parle au sujet qui en parle comme responsable énonciatif est la désénonciation. Ainsi la communication ne se fait pas uniquement entre deux instances subjectives d'énonciation (le je-énonciateur et le tu-énonciataire) mais de manière interobjective entre le on-dit du discours et le il-se-dit des choses, dont l'objectivité permet la crédibilité et garantissent la véridicité du discours.

Les différents marqueurs (syntaxiques, morphologiques, lexicaux) que nous retrouvons dans le discours de Mme Jaulin mettent en forme l'énoncé de sa véridiction. Ils permettent à l'énoncé de faire croire vrai ce qu'elle dit, en s'appuyant sur les pratiques d'autres qui fréquentent son espace qu'elle reconnaît mais auxquelles elle n'adhère pas en tant qu'habitante.

2.2. Une seconde polyphonie : " moi " et " moi "

Le thème de notre entretien se construit autour de la description d'un quartier. Pour l'entretien, nous nous sommes rendus dans l'appartement de Mme Jaulin qu'elle a décrit, tout au long de l'entretien, comme " petit " ou " minuscule ". Nous avons été frappés par le contraste entre deux discours mêlés : celui de l'enfermement dans un espace très réduit, et celui de la pratique d'un regard extérieur, d'observateur. Nous avons souhaité en analyser les traces dans nos données.

2.2.1. La voix de l'observation

Pour illustrer cette voix, nous nous appuierons sur l'extrait suivant :

Extrait 2 (EX1/G1/310301/1. 177-202)

```
1  J   la qualité de son restaurant a fait un appel d'air . a:: ça a
2      fait venir des gens qui étaient plutôt argentés et qui ont
3      probablement investi dans le quartier . ou qui ont aimé
4      venir dans ce quartier . et ça a donné un élan à ce quartier
5      là:\ euh ce qui a été une bonne chose . et sinon y a encore
6      un nouveau restaurant qui vient d'ouvrir . qui s'appelle des
7      cailloux . je sais pas si vous l'avez vu . je suppose
8      qu'ils ont fait ça par imitation par rapport à
9      Butte-aux-Cailles . cailloux . qui est très bien aussi\ . et
10     puis y a y a plein de petits autres: petites petits
11     restaurants tout petits . tout petits . minuscules enfin
12     je sais pas y a une crêperie en bas de chez moi . je crois
13     qu'ils peuvent pas avoir beaucoup plus de quinze personnes
14     à la fois . et si ils sont quinze ils doivent mourir de chaleur
15     là dedans . hum c'est petit . c'est simple puisque ça doit
16     être à peu près cette taille-là . voilà . d'une fenêtre à
17     l'autre . vous avez mangé une crêpe peut-être en bas non/ non
18     jamais
19 E2  non on a été à l'Oisive Thé
17 J   ah oui oui oui vous êtes allées prendre un thé là . mais
18     c'est-à-dire ça c'est très . c'est très. ça fait pas longtemps
19     qu'ils sont là/ enfin pour moi ce sont pas des gens de la
20     Butte-aux-Cailles . ils se sont installés y a peu de temps
21     là . mais tant mieux . c'est bien je crois que c'est: y a
22     pas mal de gens qui viennent là . ils ont essayé de vendre
23     d'abord des meubles anciens . c'est une bonne idée d'avoir
24     ouvert un petit thé . salon de thé . mais euh ça fait très
25     peu de temps qu'ils sont là . mais c'est mignon . c'est
26     vrai . y a aussi un cyber café qui est juste à côté qui
27     est qui a l'air de bien fonctionner . bon donc le nombre
28     de cafés qui est là laisse entendre qu'il faut du monde .
```

Pour resituer cet extrait dans l'entretien, précisons que l'enquêtée poursuit une description de son quartier fondée sur les commerces. Elle constate ainsi qu'il y a surtout des restaurants dans sa rue. En examinant la trajectoire thématique de Mme Jaulin, nous pouvons repérer les deux voix qui se mêlent dans son discours : la voix de l'habitante et la voix de l'observatrice. Dans sa description, l'enquêtée suit un schéma d'ordre, en partant du restaurant dont la qualité de cuisine " rapporte " le plus pour l'économie du quartier et qui est donc le plus important (" la qualité de son

restaurant a fait un appel d'air . a:: ça a fait venir des gens qui étaient plutôt argentés et qui ont probablement investi dans le quartier ", l. 1-3). Elle continue en se référant à un autre restaurant dont la qualité est également bonne (" qui est très bien aussi ", l. 8) pour terminer enfin par la description de restaurants plus petits, de moindre importance, qu'elle ne dénomme pas. Cette logique d'ordre est repérable à son utilisation des connecteurs " et sinon " (1. 5) ; " et puis " (1. 8) ; et " enfin " (l. 10).

Cependant, nous constatons une rupture dans la trajectoire thématique quand l'enquêtrice E2 mentionne un salon de thé. Cette rupture est signalée dans l'ouverture du tour suivant lorsque l'enquêtée hésite (" mais c'est-à-dire ça c'est très . c'est très ", l. 17-18) puis se reprend (" c'est très . c'est très . ça fait pas longtemps qu'ils sont là\ enfin pour moi ce sont pas des gens de la Butte-aux-Cailles ", l. 18-19). Après ces hésitations, malgré l'exclusion qu'elle vient de signaler, l'enquêtée réajuste argumentativement son propos (" c'est une bonne idée d'avoir ouvert un petit thé . salon de thé ", l. 22-23), avant de recycler le " salon de thé " dans une nouvelle liste où il sera suivi de " y a aussi un cyber café " (l. 25) qu'elle clôture par une phrase de conclusion, introduite par " bon donc " (" bon donc le nombre de cafés qui est là laisse entendre qu'il faut du monde ", l. 26-27). Cela annonce un glissement thématique, des lieux vers les gens qui fréquentent ces lieux. Cet extrait est donc emblématique des procédés générateurs de la description des lieux.

2.2.2. La voix de l'habitante et son ancrage énonciatif

Les opérations d'ancrage énonciatif " permettent de pondérer la valeur des descriptions en fonction de l'engagement du locuteur : ce sont des descriptions possibles, des descriptions d'autres, des descriptions propres [...]. Ainsi la description de l'espace contribue à définir une identité d'habitant de la ville " (Mondada 2000).

Ainsi, le positionnement de l'énonciateur émerge de sa description. L'espace pour lui n'est pas un lieu statique et neutre , aisé à délimiter mais plutôt un espace dont la description contribue à l'expression identitaire de son auteur.

Dans l'extrait 1, qui se situe au début de l'entretien (1. 34-57), l'enquêtée se positionne clairement par rapport à la délimitation de son quartier. Ce faisant, elle s'affiche comme authentique habitante, garante, non pas d'un quartier mais d'une rue dont elle endure l'exiguïté jusqu'aux dimensions de son appartement, revendiquant, symboliquement, la vie pratique des " petits gens " : " pour moi . y a pas un quartier de la Butte-aux-Cailles " (l. 3-4), et " donc pour moi . c'est pas un quartier en soi c'est une rue hein/ " (l. 22-23).

Revenons maintenant à l'extrait 2 ci-dessus, qui se situe bien plus tard dans l'entretien. Nous pouvons constater que l'enquêtée parle du quartier sans rejeter cette catégorie comme elle l'avait fait précédemment : " ça a fait venir des gens qui étaient plutôt argentés et qui ont probablement investi dans le quartier . ou qui ont aimé venir dans ce quartier . et ça a donné un élan à ce quartier là\ " (l. 1-4). Le passage de la catégorie " quartier ", rejetée d'abord (extrait 1), acceptée ensuite (extrait 2),

fonctionne comme un discriminant de la voix qui l'énonce : rejetée, c'est l'habitante qui parle ; utilisée, c'est l'observatrice qui décrit. Il n'y a donc pas forcément de conflit entre ces deux définitions qui, au premier abord, semblent être contradictoires. L'ancrage énonciatif variable permet à l'énonciateur de changer de voix.

Il est d'ailleurs intéressant de suivre le cheminement de sa description du point de vue de l'ancrage dans l'extrait 2. L'enquêtée fait une description très " cinématographique " où elle commence par une vision globale du quartier, au cours de laquelle elle effectue un *zoom* sur deux restaurants qui sont nommés et qui sont donc des lieux précis. Elle fait ensuite un *travelling* sur la multitude de restaurants anonymes (" y a plein de petits autres: petites petits restaurants tout petits ", l. 8-9) et arrive enfin " chez elle ", d'abord en décrivant la crêperie d'en bas de chez elle, qui n'est ni nommée ni complètement anonyme (" y a une crêperie en bas de chez moi ", l. 10) et ensuite en comparant la taille de la crêperie à la taille de son propre salon (" c'est petit . c'est simple puisque ça doit être à peu près cette taille là . voilà . d'une fenêtre à l'autre ", l. 13).

3. Parcours : l'expérience personnelle comme ressource pour un regard analytique

Les exemples suivants sont tirés de l'enregistrement d'un entretien avec M. Rochat, professeur de géographie, lors d'un parcours dans le cinquième arrondissement de Paris. Nous avons réalisé l'interview pendant qu'il nous emmenait dans un tour commenté de son quartier. Ses descriptions et observations se basent sur ses expériences et ses impressions personnelles, mais sa façon de percevoir les choses est très influencée par le fait qu'il enseigne la géographie dans des classes préparatoires : son discours balance entre plusieurs voix, et toutes ses expériences sont rationalisées et analysées.

Dans une première section, nous discutons la façon dont il introduit les lieux décrits. Comment R s'engage-t-il dans la description d'un lieu ? Quel registre choisit-il et quels en sont les marqueurs ? Ensuite, nous analyserons la structure d'une description. Comment procède-t-il dans sa description ? Comment mêle-t-il le discours analytique et le discours personnel ?

La deuxième section se concentre sur la prise de distance. En quoi consiste le sentiment d'être différent ? Comment se distingue-t-il par rapport aux autres habitants ?

3.1. Introductions des lieux décrits

Dans cette première partie, nous posons le problème pratique de la façon dont une description est construite. Nous nous concentrons sur la façon dont M. Rochat

introduit les lieux dont il parle et comment il développe sa description à l'aide des extraits suivants.

Extrait 3 (EX5/G1/200101/l. 238-247)

```
1  R   y a le Luxembourg/ . bon Luxembourg c'est . c'est: un
2      autre::: c'est un autre repère/ assez intér- intéressant
3      parce que bon là: c'est . ça intéresse/ ah: . le Luxembourg
4      c'est intéressant/ parce que:: soit quand on est gamin/
5      parce que y a des jeux/ . xx nous on a des filles xx/
6      quand on va au Luxembourg/ c'est vraiment la grande
7      récompense/ hein/ [. . . oui . . . ] alors\ oui il y a des
8  E1                    [xxxfontainesxxxx]
9  R   fontaines/ y a les y a les euh::: les buvettes/ euh
10     enfin tout ce que v- vous voulez/ donc euh les
11     barbe-à-papa/ donc tout ce côté un peu magique du jardin/
12     hein/ . et puis y a . euh le Luxembourg: des amoureux\
13     des rendez-vous\ . hein/ alors là les fontaines/ xxx
14     donc oh:: tout ça/ quoi\ le:: Luxembourg des étudiants
15     hein/ avec quand-même une limite/ . c'est que:: le jardin
16     ferme avec la à la tombée de la nuit\
```

Extrait 4 (EX5/200101/l. 72-81)

```
1  R   donc c'est une::: voilà c'est une artère: voilà c'est
2      une vieille artère qui est pas haussmannienne qui est rien
3      du tout qui est romaine hein/ voilà et puis ici . ce
4      croisement là c'est assez intéressant parce que euh:: . .
5      tout ça a été haussmannisé bien sûr hein en c'est un
6      boulevard Haussmann mais ça reprend un ancien tracé
7      du xxx . et là on est euh:: c'est pas beau hein c'est
8      dommage mais on est vraiment à la au croisement de de ce
9      qu'a été la première grande ville
```

Extrait 5 (EX5/200101/l. 314-326)

```
1  R   alors onxxx moi je par exemple l'institut de géographie
2      c'est:: oui c'est assez:: . assez c'est marrant parce que
3      c'est:: je suis venu là/ pour la première fois/ . à vingt-deux
4      ans/ le jour ou l'année ou j'ai: enfa- le ou j'ai passé
5      l'agrégation/ xxx ça passait là/ . donc je suis venu pour la
6      première fois ici/ . et:: euh pour vous dire un peu hein .
7      (la continuité) donc euh pendant les trois les t- les quatre
8      jours de de: de l'oral/ donc on: a contact avec des gens/ les
9      appariteurs/ etcetera je suis revenu dix ans plus tard/ mais
10     sans être jamais revenu\ les mêmes personnes étaient là
11 E2  ah oui d'accord
12 R   les mêmes avec les mêmes blouses les mêmes la même tronche
```

Ces trois extraits présentent un certain nombre de traits communs que nous analyserons dans les deux passages suivants.

3.1.1. Les marqueurs introductifs

Dans le discours de R, l'accumulation des présentatifs " y a " et " c'est " est frappante. Ce sont des traces d'une énonciation en cours de parcours où la déictique est le moyen le plus simple pour repérer et introduire ainsi un élément du décor urbain. Dès que nous arrivons à un nouvel endroit, R utilise ces deux façons d'introduire

systématiquement sa description du lieu en question. Pendant que " y a " est purement introductif (" y a le Luxembourg ", extr. 3, l. 1), " c'est " prédique des qualités de l'objet déjà mentionné ou introduit : " c'est un autre repère/ assez intér- intéressant " (extr. 3, l. 2). L'énoncé " c'est intéressant " est reformulé en " ça intéresse ", qui s'oriente moins vers une propriété du lieu que vers sa perception par des usagers - annonçant peut-être la liste de catégories d'usagers qui suivra. En préfaçant la description du lieu par des marqueurs qualificatifs comme " c'est intéressant " (extr. 3, l. 4, extr. 4, l. 4) ou " c'est marrant " (extr. 5, l. 2), R nous donne la raison pour laquelle il va nous donner plus d'informations sur l'objet ainsi introduit. Cet introducteur est ainsi basé sur une affirmation de l'intérêt du discours produit. Dans les trois cas, l'évaluation est suivie d'une explication pourquoi le lieu est intéressant ou marrant. Avec le connecteur " parce que " (extr. 3., l. 4, extr. 4., l. 4, extr. 5, l. 2), R déclenche finalement la description proprement dite. Ces différentes phases se suivent avec de nombreuses interruptions et des nouveaux départs, comme si la difficulté à démarrer la description était le véritable objet de ces séquences introductives.

3.1.2. Le développement des descriptions

On a vu que les descriptions sont déclenchées par une structure récurrente. La suite aussi, notamment la partie principale, a une structure régulière. Les passages introductifs mentionnés ci-dessus sont suivis de trois sortes de récits : un récit personnel (extrait 3), un récit historique (extrait 4) et un récit sociologique (extrait 5).

Le discours sur le Luxembourg est énoncé selon un registre descriptif personnel. R introduit ses filles qui fonctionnent d'un côté comme une partie de " nous " (extr. 3, l. 5), donc du " je " qui parle, et de l'autre comme une catégorie sociologique dont R parle en observateur. Dans ce passage, les filles font partie d'une liste d'acteurs sociaux pour qui le jardin est un lieu significatif. R complète cette liste en y ajoutant " les amoureux " (extr. 3, l. 12) et " les étudiants " (extr. 3, l. 14). Toutefois, avant la mention de ces deux catégories, sa description est interrompue par E1. La mention par E1 de " fontaines " (extr. 3, l. 8) provoque la création d'une deuxième liste, comprenant " les fontaines " (extr. 3, l. 9), " les buvettes " (extr. 3, l. 9), " tout ce que vous voulez " (extr. 3, l. 10) et enfin " les barbe-à-papa " (extr. 3, l. 11). Une deuxième liste vient concurrencer celle qui n'est pas encore la première, visant les attributs saillants du jardin davantage que ses fréquentateurs.

Dans les extraits 4 et 5, la pérennité des lieux, opposée à la mobilité de R, sont au centre de la description. Dans l'extrait 4, R parle d'un " ancien tracé " romain qui coexiste avec le remaniement provoqué par Haussmann qui est l'incarnation du changement : à deux reprises les deux moments historiques sont évoqués en parallèle (" c'est une vieille artère qui est pas hausmannienne qui est rien du tout qui est romaine hein/ ", " c'est un boulevard Haussmann mais ça reprend un ancien tracé ", extr. 4, l. 1-6). Dans l'extrait 5, R contraste son histoire personnelle et ses retours à des années de distance et l'immobilité des lieux et des gens qui les habitent. A travers ce

contraste, se dessine l'opposition entre des pratiques urbaines dynamiques et des lieux de la pérennité.

3.2. Identification et distanciation par rapport aux lieux décrits

La façon dont M. Rochat prononce son attachement et son intérêt pour le quartier n'est pas celle d'un habitant qui s'identifierait complètement aux lieux. Il se présente plutôt comme un habitant qui exploite sa présence sur les lieux pour nourrir un discours analytique sur eux, ou comme un intellectuel qui exploite son regard analytique dans sa vie d'habitant. Il en résulte une distanciation par rapport aux autres habitants.

M. Rochat approche son quartier comme habitant mais il l'aperçoit toujours à travers un " filtre scientifique ". Dans l'exemple suivant, il commence à parler de ses impressions personnelles, mais il les recatégorise tout de suite en les formulant dans un registre analytique :

Extrait 6 (EX5/G1/200101/l. 40-46)

```
1  R   alors donc euh . la xxx première impression que j'ai eue
2      c'est que en fait en changeant de quartier/ j'ai eu
3      l'impression de changer de ville . parce que: les repères
4      sont complètement différents/ la la sociologie est
5      différente/ les: les: ce qu'on y trouve est complètement
6      différent/
```

R hésite au début de l'explication entre registre personnel et scientifique. Il commence par " la première impression que j'ai eue ", reformulée en " j'ai eu l'impression de changer de ville " mais, tout de suite après, il enchaîne avec le connecteur " parce que: " (l. 3) sur une thèse sociologique. Le terme de " repère " marque la transition entre le registre personnel et le registre scientifique. A nouveau, la mobilité de notre enquêté joue un rôle important : son discours insiste sur la différence entre lui et l'habitant ordinaire. Il se situe comme un habitant mobile qui peut avoir un regard " neuf " et " frais " sur son quartier. Cet aspect de l'observateur-habitant ressort bien du passage suivant où M. Rochat se singularise :

Extrait 7 (EX5/G1/200101/l. 46-53)

```
1      en plus nous avions une fille à l'école:/ et:: et donc
2      xx ça nous donne l'école nous donne l'occasion de
3      rencontrer des habitants du quartier/ hein/ et donc on
4      s'est rendu compte qu'on ne qu'on ne côtoyait pas la même
5      population\ . . et:: c'est comme ça / donc euh une fois
6      qu'on entre un peu dans ce: dans ce: [...] une fois
7      qu'on entre dans ce quartier/ on cherche un peu à lire/ hein/
```

R commence par " nous " et introduit un autre sujet, sa fille, qu'il utilise souvent comme substitut de " nous " ou de " je " (de façon analogue au début de l'extrait 3, l. 5) ; ici, elle illustre son rapport avec le quartier. Le " nous " s'oppose à " des habitants du quartier " (l. 3). R ne les définit pas davantage ; il ne se considère pas comme l'un d'eux (contrairement à ce qui aurait été le cas avec une formulation comme " les autres habitants du quartier "). A nouveau, il se présente comme venant

de l'extérieur, découvrant le quartier avec un regard à la fois exercé à " lire " l'espace et occasionné par ses expériences ponctuelles dans cet espace (extr. 7, l. 2 et extr. 8, l. 2 et l. 5), deux caractéristiques qui le distancient des autres habitants.

Dans le dernier extrait cette distanciation par rapport aux autres habitants est à nouveau très clairement exprimée :

Extrait 8 (EX5/G1/200101/l. 178-183)

```
1      c'est pas c'est pas ce non c'est que: c'est que c'est
2      une occasion pendant pendant une section de sa vie/
3      parce que j'm'imagine pas comme les autochtones du
4      coin::/ rester là/ jusqu'à ma mort/ mais . mais c'est vrai que
5      qu- c'est une occasion de pratiquer la ville qui est un peu
6      un peu différente/ quoi\
```

La distanciation entre R et les " autochtones " est soulignée par l'opposition entre différentes temporalités du vécu du quartier, l'une concernant un fragment d'existence (" section ") et l'autre la continuité (" jusqu'à la mort "). Le caractère occasionnel et partiel de l'expérience du quartier de R par rapport à sa vie, le passage constant entre la troisième personne (" pendant une section de sa vie " l. 2) et la première, la verbalisation de l'expérience vécue en termes de " pratiquer la ville " sont les indices de son approche analytique. La valorisation de l'expérience de la différence entre R et les habitants est ainsi nourrie par sa mobilité urbaine, qui instaure un rapport avec le lieu et ses habitants qui ne peut pas être de l'ordre de l'identification. En revanche, le discours analytique se nourrit amplement de ce regard particulier, qui décline une autre manière d'être dans l'urbain que l'enracinement.

4. Les formes de l'engagement

4.1. De la ville comme champ de bataille

Parmi nos trois témoins, celui de Monsieur Lesage est le discours sur la " construction de la ville " qui apparaît comme étant le plus engagé. Alors que les discours de Jaulin et de Rochat sont plutôt ancrés dans une perspective didactique et savante - nous sommes face à une ethnographe et à un géographe qui sont tous les deux des enseignants – Lesage, ancien journaliste professionnel, membre actif d'une association, rédacteur d'un journal de quartier, affirme et cultive une image de combattant à travers un discours assez virulent et incisif. Il va brosser un paysage urbain à forte tonalité politique, tout en revendiquant sa liberté par rapport à tout parti politique.

M. Lesage nous donne donc l'occasion d'analyser les procédés linguistiques utilisés pour construire l'intelligibilité de son quartier dans un discours oscillant entre expertise et vécu personnel au service d'un engagement local – dans un discours qui s'auto-norme, s'auto-définit et prend sens lorsqu'il émerge, devenant un fait social en lui-même.

L'extrait suivant se penche sur les acteurs impliqués dans l'action locale, leurs relations et leurs projets :

Extrait 9 (EX2/G1/170101/K1a/)

```
1  L   c'est pour vous montrer un petit peu le type de relations qu'on a
2      avec elle ou eux/ elle vient un jour à une de nos réunions: je
3      crois que c'est une conseillère municipale/ nous on veut bien
4      faire du social/ mais nous ne voulons pas faire de l'agitation
5      sociale/ donc c'est une très grande bagarre (...) et avec une
6      certaine conscience je ne dis pas qu'y a cinq cents personnes
7      non: xx quelque chose comme ça/ qui prouve à tout le monde
8      qu'on ne lâche pas le morceau: qu'on peut se bagarrer/ qu'on
9      veut obtenir quelque chose/
```

La description de cet événement convoque trois acteurs : une élue du conseil municipal, les membres actifs de l'association de M. Lesage, les participants à la réunion. Leurs relations s'élaborent sur un mode divergent et conflictuel, où la formulation des projets est immédiatement susceptible de bifurquer vers des horizons politiques opposés. Ainsi " faire du social " et " faire de l'agitation sociale " sont deux lectures radicalement opposées de l'engagement prôné par les différentes parties. Dans ce cadre, toute action est immédiatement interprétée dans un registre de l'affrontement et du combat, comme le montre la récurrence de " bagarre " et de " se bagarrer ". L'événement dont il est question ici sera d'ailleurs synthétisé par L comme " cette bagarre contre la mairie/ " dans l'extrait suivant :

Extrait 10 (EX2/G1/170101/)

```
1  L   donc cette bagarre contre la mairie/ pour avoir une maison de
2      quartier une maison de xx dure déjà depuis longtemps/ et il
3      n'y a pas de solutions réelles/ on trouve peut-être/ avec ces
4      élections et le changement de municipalité si xx j'arrive
5      à passer à gauche/ ça va pas résoudre tous les problèmes/
6      parce que la gauche a xx ses pesanteurs\ ses lourdeurs\ mais
7      au moins on pourra dialoguer avec elle/ parce que par exemple
8      le candidat local un vrai xxxx c'est vraiment un mec qui a
9      mouillé sa chemise dans le quartier/ qui s'occupe/ on le connaît/
10     c'est-à-dire qu'on pourra parler avec lui/ c'est pas le cas de
11     ceux qui sont à l'heure actuelle à la municipalité/ xxxxx on
12     l'espère ça change de municipalité\
13 E4  même si vous dites vous voulez rester apolitique/ xx pas faire
14     dépendant des politiciens on voit que vous avez des préférences
15     évidemment très socialistes tradition socialiste/
16 L   pas de problème
```

Comme dans l'extrait précédent, L construit l'indépendance de lui et de son groupe par rapport à l'institution en place (la mairie) et par rapport aux partis – même d'opposition. Cet extrait dit le positionnement du militant dans l'espace social du quartier : ce positionnement est à la fois personnel (" je ", l. 4) et collectif (" on ", l. 3, 7, 9, 10, 11) et se confronte à des groupements politiques avec lesquels les relations sont qualifiées soit en termes de " bagarre " soit de " dialogue " (l. 7).

L'alternance possible, espérée, est exprimée de façon nuancée, balancée, chaque énoncé optimiste étant rééquilibré par une position critique.

4.2. La voix du témoin

Mais Monsieur Lesage ne s'exprime pas uniquement en tant que porte-parole d'un groupe d'habitants engagés. Il parle aussi comme habitant et comme témoin. Sa voix est complexe, comme dans le passage suivant où trois types de discours se succèdent et se superposent de façon très rapide.

Extrait 11 (EX5/G1/170101/1. 116-138)

L il y a encore quelques librairies donc vous voyez non il y a un vie- là il y a une vie de quartier/ si on peut dire . . ici il y a une petite vie de . quartier mais c'était restreint à un certain nombre de gens qui (2s) (hh) c'est pas:: on n'est pas dans un village maintenant (2s) il y avait avant surtout

E1 xxxx y a combien de temps ((rire))

(4s)

L je suis même- je dirais que même:: ça remonte euh: aux années: juste d'après-guerre\ pas plus ou avant-guerre\ c'est très vieux euh . la vie de quartier la vraie quand tu avais pas la télé la télé a tout foutu en l'air . . c'est bien la [télé c'est sympa mais ça a tout foutu dans l'air]

E1 [pourquoi\ . . . . ça a gardé les gens chez eux/]

L moi quand j'étais môme euh:: . . j'habitais dans le dixième\ à côté de Montmartre\ (2s) la concierge descendait sa chaise dans la rue en été .

E1 mhm

L ça faisait sortir la chaise\ . . deux chaises trois chaises et ehh la concierge à côté faisait pareil elle discutait/ les gens passaient on discutait . . mais notez le soir c'était sympa . . ah ça c'était c'était ça la vie de quartier c'était c'est: . . . bon xx il faut pas avoir de nostalgie\ la la la ville évolue c'est normal qu'elle évolue c'est normal\ et euh là il y avait une vie de quartier c'était sympa\ quoi Doisneau: euh les photos de Doisneau ah ça ça c'était génial\ . . c'était une autre vie: et c'était . ça cachait quand même pas mal de misère\ il faut regarder les choses comme elles sont

E1 oui

L puisque le folklore euh . . . folklore xxxxxxxxx sympa ça fait belle photo c'est vrai mais . .c'était quand même euh:: (2s) c'était quand même assez: c'était horrible (2s)

Dans le premier tour de parole, M. Lesage qualifie la vie de quartier tout en prenant à témoin ses interlocuteurs, une stratégie qu'il emploie volontiers. Nous trouvons un positionnement géographique personnel lorsqu'il distingue entre " là " (une zone aux limites du quartier) et " ici " (son quartier). À la ligne 2 nous trouvons le marqueur le plus net du discours professionnel, c'est-à-dire l'instance légitimatrice du " on ". La constatation qui suit la pause et l'aspiration (1. 4) constitue une espèce de conclusion aux faits présentés jusque-là.

Dans cette première partie se manifestent clairement les réserves de M. Lesage à affirmer qu'il y a une vie de quartier. Il enchaîne à la première réponse qu'il a donnée

quelques lignes auparavant à la question s'il considérait son arrondissement comme une espèce de " village ".

Extrait 12 (EX2/G1/170101/l. 91-93)

```
1  L   oui il y a un côté village oui qui peut-être- mais c'est
2      peut-être plus marqué dans d'autres arrondissements mais là
3      il y a un petit peu de village incontestablement
```

Dans l'extrait 11, l'affirmation qu'il existe une vie de quartier ne va pas de soi – comme le montre le " non " interrompant l'énoncé de la ligne 1 de l'extrait 11, renvoyant à d'éventuelles objections d'autres énonciateurs ayant une position divergente ; ainsi qu'une autre interruption dans " y a une vie- là y a une vie de quartier " (l. 2) et la reprise de l'énoncé après un déictique spatial qui le réancre dans un lieu précis et dans un domaine bien circonscrit, comme pour lui donner davantage de force. " si on peut dire " (1. 2) modalise ultérieurement l'énoncé, en le rattachant à des façons de dire et donc à des choix et à des variations possibles. La reformulation finale après un nouveau déictique, on passe de " là " à " ici ", (on se rapproche de la sphère de l'énonciateur) ajoute une nouvelle modalisation (" petite vie de . quartier ") qui minimise la vie de quartier dans l'actualité, renforcée par " restreint ", qui prépare déjà l'opposition entre le présent et le passé où se déroulait la " vraie " vie de quartier (1. 10). Après une pause d'une longueur considérable (1. 7), L développe la description du quartier au passé, en recourant à un discours beaucoup plus personnel marqué par les pronoms de première personne. Ce qui nous frappe le plus dans son deuxième tour c'est l'emploi du pronom " tu " généralisateur et le fait que notre interlocuteur veut nous donner une description sociologique d'un temps où il était encore enfant. L'utilisation d'un lexique familial et, en général, d'un registre plus relâché, (" foutu en l'air ", l. 11) ainsi que le pronom personnel (1. 10) montrent que le sentiment personnel l'emporte ici sur la volonté de donner un compte-rendu de spécialiste.

Le changement de registre aux lignes 10-11 prépare le passage à un discours qui relève de son histoire personnelle et du souvenir. En effet, en écoutant l'enregistrement on entend que Lesage enchaîne sur le tour précédent sans vraiment réagir au commentaire de son interlocuteur. Le " moi " (1. 14) au début du tour montre une prise en charge encore plus forte que dans le passage antérieur ; de même le ton informel reste assuré par le mot " môme " (1. 14).

Nous aimerions maintenant nous arrêter sur le tableau que Lesage nous brosse pour définir la vie de quartier qui est, à notre avis, une image assez stéréotypée. Les éléments centraux de la scène sont l'été, les chaises sur la rue, la convivialité. Curieusement, ce qu'il nous propose comme étant ses propres souvenirs ressemble beaucoup aux photos de Doisneau, sur lesquelles il enchaînera dans ce qui suit. Nous pouvons donc nous demander dans quelle mesure il cherche dans sa mémoire un souvenir vécu ou dans quelle mesure il s'agit là d'une mémoire historique qu'il partage avec les archives.

Les lignes 20-22 nous paraissent extrêmement denses. Après avoir donné un jugement de valeur " le soir c'était sympa ", Lesage fait une pause avant de placer la phrase finale à laquelle il veut donner une emphase spéciale, par le " ah " tout au début, par le redémarrage syntaxique, et par la prononciation marquée du " ça " (" ah ça c'était c'était ça la vie de quartier c'était c'est: ... ", 1. 21-22). Le passage de " c'était " à " c'est " (1. 22) marque par la rupture des temps une première tentative de clore le sujet " vie de quartier " par une qualification ou une évaluation qui produirait un équivalent de l'anaphorique " ça ". Le prolongement de la syllabe ainsi que la pause successive de presque une seconde pourraient indiquer qu'il hésite parce qu'il sent la nécessité d'ajouter quelque chose au discours précédent. Le passage du passé au présent constitue une montée en généralisation avec une tentative de reformulation qui n'aboutit pas. Le " bon " (1. 22) avec lequel L reprend après la pause et qui marque la rupture avec ce qui précède peut être vu comme une particule qui relance le discours du passé tout en introduisant un argument contraire. Et, en effet, notre interlocuteur passe à un discours caractérisé par une désénonciation totale (Ouellet 1984). Le premier énoncé " bon xx il faut pas avoir de nostalgie " (l. 22) sert sans doute à relativiser ce qu'il vient de dire. Après avoir donné une morale dans un ton très généralisant " la ville évolue c'est normal " (1. 23), L retourne au passé en évoquant des photos de Doisneau.

Il est intéressant de remarquer qu'il utilise le même terme évaluateur (" c'était sympa " l. 24) et le même lexique pour décrire l'image de Doisneau et son propre souvenir de la concierge. Lesage n'explicite pas ici des événements concrets du passé mais, au fond, il fait un éloge de ce que montrent les photos de Doisneau. Cela renforce notre thèse que la scène de la concierge (1. 15-16) est tout au plus un mélange de vécu et d'influence postérieure. Notre interlocuteur relativise cependant de nouveau en répétant que la vie a changé et par l'appel à un regard objectif sur l'époque en question " il faut regarder les choses comme elles sont " (1. 27). Le passage à l'argumentation opposée se fait cette fois à travers la locution adverbiale " quand même " (1. 30), que nous retrouverons d'ailleurs deux fois à la 1. 31. Comme le " bon " (1. 19) et l'emphase mise sur " une autre vie " (1. 26), ce sont des marqueurs typiques du discours " professionnel " de Lesage qui se caractérise par un va-et-vient argumentatif entre discours personnel et discours professionnel.

Ce qui est frappant est la réorientation radicale du jugement concernant les images de Doisneau : on passe en effet de " c'était génial\ " (l. 25) à " c'était horrible " (l. 31), de l'évocation de l'été à la misère qui opère la recatégorisation de la description qui a précédé comme étant du " folklore " (l. 29), déjà annoncé par la négation de la " nostalgie " (l. 22). Tout se passe comme si le passage par le regard du photographe permettait à la fois d'admirer et de mettre à distance le passé, le passé personnel comme le passé patrimonial.

5. Conclusion

Dans cette revue des paroles de trois témoins privilégiés, nous avons voulu surtout souligner la complexité de leur discours, produit en entremêlant des voix différentes, des registres descriptifs complémentaires qui produisent la spécificité de chacun de nos interlocuteurs. Le fait que tous les trois - bien que de façons différentes - soient actifs dans la production d'une parole professionnelle sur la ville (qu'elle soit académique ou didactique, comme dans le cas des enseignants chercheurs ou qu'elle soit journalistique et politique, comme dans le cas du militant) produit des interférences intéressantes entre le discours expert et le discours personnel de l'habitant témoin de ce qui se passe dans son quartier. La parole habitante elle-même apparaît comme complexe : nos informateurs énoncent des positions qui, souvent, se distinguent de celle des autres habitants, traitées soit en s'y opposant soit en les traitant comme des objets d'analyse. C'est cette complexité à la fois énonciative et descriptive que nos analyses ont essayé de restituer.

DEUXIEME CONSIDERATION INTERMEDIAIRE:

un regard d'ethnographe

De l'importance du terrain ethnographique : à propos d'une enquête dans un quartier de Bâle

Rebekka Ehret (Bâle)

L'ethnographie classique

L'ethnologie s'occupe traditionnellement de la description de sociétés extra-européennes sans écriture, dont les ethnologues tentent de comprendre la culture, étrangère pour eux, dans sa vie quotidienne et à partir de ses propres contraintes existentielles. Pour parvenir à ce type de compréhension de la culture de l'Autre, l'ethnologie a développé le méthode de l'" observation participante ". Cela signifie que le chercheur essaie de participer à la société qu'il a choisie et " imaginée " (cf. Wolf 1988) pendant un certain temps, si possible pendant un cycle d'une année, et qu'il essaie en même temps d'observer les événements dont il fait désormais partie de façon non indifférente. Tous les ethnologues savent que l'objet observé n'est donc jamais tout à fait séparable de l'observateur - et pourtant ils savent aussi que ce segment du monde social constitue une réalité possible. Et c'est exactement cette réalité-là, telle qu'elle apparaît dans autant de domaines de la vie que possible, qu'il vaut la peine de comprendre.

Or, avant même que l'on fasse un pas de plus dans notre réflexion, la question se pose des critères fondamentaux de la scientificité d'une telle entreprise, c'est-à-dire de la possibilité d'une vérification intersubjective des résultats scientifiques. Si la récolte des données est si étroitement liée avec le sujet " récoltant ", comment peut-on rendre disponibles les connaissances acquises et en faire ainsi la base pour des recherches scientifiques ultérieures ? Deux facteurs jouent un rôle important à ce propos. Premièrement, la sociologie des sciences, l'histoire des sciences et l'ethnologie elle-

même ont montré que la production du savoir dépend toujours de conditions sociales et historiques particulières et est spécifique au contexte culturel dont elle fait partie (cf. Stagl 1985, 290). Deuxièmement, en ethnologie comme dans toute recherche empirique, il s'agit de décrire exactement les conditions dans lesquelles le chercheur a fait ses expériences subjectives.

Il ne s'agit donc pas simplement de comprendre, mais de décrire ce qui a été compris ainsi que l'itinéraire et les circonstances du processus de la compréhension, y inclu le chercheur lui-même, de façon à ce que cette description puisse d'une part être interprétée par le chercheur dans sa propre perspective et dans son cadre théorique, et d'autre part soit ouverte à l'interprétation d'autres personnes.

Cette posture classique a connu évidemment un développement important lors des dernières décennies ; car les sociétés extra-européennes ont changé sous l'effet de multiples influences européennes, et les sociétés européennes se sont transformées à leur tour au gré des alliances internationales du marché mondial et de par les migrations et le tourisme, ainsi que grâce à l'importation d'éléments culturels et de valeurs autres. Toutes ces transformations relèvent bien sûr du processus plus vaste de la mondialisation. Ainsi il est devenu commun et même moderne de faire l'ethnologie de sa propre société ; car les méthodes de recherche forgées pour étudier les sociétés extra-européennes peuvent être appliquées chez nous avec autant de succès.

L'ethnographie sur le pas de la porte

L'objet traditionnel de l'ethnologie était donc la culture - entendue en tant que " Lebenswelt " - d'une communauté ethnique clairement délimitée, correspondant souvent à une unité territoriale. Dans mon cas, l'objet étudié est la " culture de la population de l'unité 'St.Johann-Quartier' ". Nous avons choisi cette unité " territoriale " tout en sachant que les modes de vie individuels ne peuvent être réduits à de tels termes spatiaux. Par ce choix nous créons en fait des possibilités de faire des observations ; c'est-à-dire nous rendons observables des structures spatiales qui, si on ne les définissait pas en termes territoriaux, échapperaient au critère de l'observabilité. Nous avons fait ce choix en premier lieu parce que notre étude ethnologique fait partie d'une recherche plus vaste concernant des problèmes d'intégration et de ségrégation ; cette dernière se base normalement sur la sélection d'un groupe de migrants selon le critère de la nationalité, un procédé qui en présupposant l'existence de comportements ethniques spécifiques anticipe ses propres résultats. L'indicateur " espace ", dont l'ethnographie prend en compte le caractère socialement " construit ", nous permet ainsi de compenser l'aspect discriminant de ce projet de recherche.

Comme lors de mes premières études de terrain dans la capitale du Sierra Leone en Afrique de l'Ouest, je tente de comprendre le " Lebenswelt ", ou les pratiques de la vie quotidienne, des habitants d'un quartier qui ne me sont pas familiers - je tente de

les comprendre en tant qu'étrangère amie ou amie étrangère qui s'approprie la perspective des ces habitants. Heureusement, quant à moi, j'ai grandi dans un des quartiers de la viile le plus éloigné du St.Johann, où j'habite toujours. Je suis donc, dans une certaine mesure, " étrangère " au sens de l'allemand " fremd " - surtout si on prend en cosidération son étymologie qui dérive de l'adverbe *fram* en vieil allemand, signifiant " en avant, plus loin, s'éloignant de xy ", et donc " éloigné ". Le fait d'être " étranger " est extrêmement important dans le procédé ethnographique. Encore de nos jours, le fait d'achever, si possible de réussir, une étude de terrain dans un pays lointain a la valeur d'un examen d'entrée dans la communauté des ethnologues. Une telle étude nous fait faire, sur notre propre corps, l'expérience d'un rite de passage. Ce n'est que par l'étude de terrain, par un plongeon imaginé dans le monde qui m'est étranger, que je deviens une initiée. Justin Stagl (1985, 289) dit à propos de l'étude de terrain qu'elle est une " expérience qui forme la personnalité " de la jeune académicienne et qui la transforme en chercheuse ; Stagl compare cette expérience avec un " pélegrinage mondain " et avec un voyage d'aventures vers son propre " moi " (ibid.).

Cette si subtile différence

Dans un environnement traditionnel, par exemple africain, les manières, les normes, les valeurs, les points de référence nous sont expliqués comme si nous étions des enfants (Fisher 1998, 75 parle d'une deuxième socialisation, même si abrégée), parce que nous faisons évidemment partie du contexte et de l'objet de l'observation. Dans la recherche ethnologique " chez soi ", le processus inverse a lieu - un processus qui à mon avis exige d'être rendu étranger (" befremdet ") à son tour pour être soumis à une interprétation intéressante.

L'exemple suivant explique des procédés de catégorisation par rapport à l'espace du quartier (cf. Ehret 2001). Par un recours classique à une explication en termes de " culture ", l'informatrice introduit d'abord un discours qui cherche à légitimer ce dont elle parle, pour arriver enfin au moment essentiel de la démarcation (l'informatrice est une italienne de deuxième génération) :

> " Tu sais, ils ont une culture complètement différente et ça je le comprends bien et je peux le respecter, mais parfois ils dépassent les bornes, ils vont au-delà de ce qu'ils devraient. Parfois, quand je vois comment vont les choses ici, je pense à ce qui se serait passé si *nous* on l'avait fait! La police serait immédiatement venue. Par exemple, ils sont assis le soir là devant [devant l'immeuble de l'informatrice, R.E.], dans cet appartement ou dans cet autre, ils sont toujours ceux qui s'assoient dehors, font du bruit, crient, font tout cela. J'aime bien ça, ca me rappelle l'Italie, mais nous on pouvait pas le faire quand on était jeunes. Ou bien mes parents, dès que par exemple ils restent dans un coin à parler un peu plus longuement, la police débarque

tout de suite, les interpelle. Et ceux-là ils s'en foutent. Je ne sais pas s'ils sont arrogants, ou s'ils en ont tellement vu, mais ils ont une toute autre mentalité. Donc je les prends comme je peux. Dans le style. "

La démarcation entre le " nous " et le " eux " se base sur un sentiment de perte et d'occasions manquées. Par la formule d'introduction " tu sais ", l'informatrice vise mon consentement et invoque une vision des hommes albanais en général que nous sommes censées partager (surtout après qu'elle m'ait bien expliqué son attitude). La situation sociale dans laquelle a lieu l'interview - qui se passe dans l'appartement de l'informatrice - se manifeste dans le fait que l'informatrice suppose que nous connaissons toutes deux la réalité sociale dont il est question et que nous sommes d'accord sur cette situation. Elle recourt à une stratégie qui lui permet de se légitimer. Par ses explications, mais avant tout par son introduction par " tu sais ", elle ne fait rien d'autre que de s'assurer de la congruence entre son mode d'agir - le fait qu'elle mène un discours qui porte un jugement sur les autres - et la norme sociale communément acceptée. Ce faisant, elle confère une certaine normalité à ce type de discours.

La recherche ethnographique contemporaine dans un monde partagé - dans les deux sens du terme - rend nécessaire une stratégie de distanciation par rapport à l'égalité présupposée de la chercheuse et de l'informatrice Je ne peux décrire le champ social que si je signifie à mon interlocuteur que son monde n'est pas le mien. Même s'il lui ressemble tellement.

LES MARGES A LA MODE

" Une question peut-être indiscrète " : interactions entre enquêtrices et enquêtés dans le milieu gay

Adélaïde Aoulou (Paris 3)
Gabriela Hermida (Bâle)
Maja Podvinec (Bâle)

```
1  E   euh: une question peut-être
2      indiscrète mais  euh . le
3      propriétaire . il est:: il est:
4      homo/ ou: il est:
```

1. Introduction

En choisissant cet exergue, où l'enquêtrice E pose une question non seulement maladroite mais encore indiscrète, comme elle le constate elle-même, nous aimerions donner au lecteur un petit avant-goût des phénomènes conversationnels que nous avons rencontrés pendant notre travail d'enquête et que nous allons analyser dans cet article.

Au départ, notre objectif était d'étudier un quartier et sa population. Notre choix s'est orienté vers une partie du quartier du Marais, que nous avons appelé le Marais gay, une dénomination sur laquelle nous reviendrons et que nous problématiserons. Nous voulions connaître de manière plus détaillée le quartier, ses spécificités. Nous avions chacune une représentation, une image personnelle de la communauté gay que nous voulions approfondir. Notre but était donc de répondre aux questions que nous nous posions, que peuvent se poser des *outsiders*, et d'en faire une présentation la plus soigneuse, exacte possible, suite à notre enquête.

Pour cela, une pré-enquête était nécessaire. Une monographie du quartier et plus particulièrement du Marais gay avait été établie au préalable. Ensuite, nous sommes allées sur le terrain, pour repérer et situer les lieux qui nous semblaient pertinents pour des entretiens, des observations (en particulier les commerces et les bars). Enfin, soit au hasard de nos rencontres, soit par des contacts préalables, nous avons effectué quelques enregistrements sonores.

Comme nous le soulignions au départ, nous avions toutes les trois une idée personnelle sur cette communauté. Pour nous, il s'agissait d'un groupe ouvert puisque aujourd'hui, il s'expose et se montre de plus en plus dans les espaces publics et dans les médias. D'après Labrie et Grimard (2000), il s'agit d'une communauté paradoxale. Car bien que marginale dans son identification par rapport à des pratiques sexuelles minoritaires, elle est en même temps devenue très en vogue grâce, entre autres, à la *gay-pride*, à la mode, au design, au sens de la fête qu'on lui attribue. On parle aujourd'hui d'une culture gay. Cependant, l'homosexualité reste encore un sujet tabou pour une partie de la société ; qu'il s'agisse d'*insiders* ou d'*outsiders*, tous n'en parlent pas avec la même aisance ni en toutes circonstances ; c'est ce phénomène qui nous a intriguées en tant qu'enquêtrices. Ainsi, nous avons rencontré des gens qui, bien qu'habitants du quartier, ne se sentaient pas à l'aise en parlant de son aspect gay ou ne voyaient pas l'intérêt de le faire. Plus encore, nous avons rencontré des personnes qui, bien que fréquentant un bar gay, refusaient d'être interrogées à ce sujet. Il était très intéressant d'observer les différentes réactions que pouvaient provoquer nos questions ; il était tout aussi intéressant d'observer, une fois les données transcrites, nos propres difficultés à manier ce thème délicat, à faire parler des gens sur quelque chose dont ils n'avaient pas envie de parler, ou qui ne leur apparaissait pas comme pertinent.

A travers notre travail, nos enregistrements plus particulièrement, nous avons donc d'un côté pris conscience de nos hésitations et de notre ignorance face au terrain et à la catégorie que nous étudiions ; de l'autre nous nous sommes rendu compte des difficultés que peut provoquer, chez des enquêtés, un sujet tabou ou une question indiscrète.

L'enjeu de notre article ne sera donc finalement pas de présenter la communauté gay du Marais, mais de montrer les différentes traces langagières manifestant un malaise dans la communication entre enquêteur et enquêté.

Ainsi, dans une première partie, nous présenterons les marques des difficultés d'un enquêteur face à son terrain. Puis dans une seconde partie, nous analyserons la gêne d'un enquêté face au thème " gay ". Si dans un premier temps nous nous focalisons sur un choix de phénomènes qui ont surgi pendant notre enquête dans le Marais, nous aimerions dans un second temps pointer sur le caractère exemplaire de la situation dans laquelle nous nous sommes trouvées. Dans un sens plus large, notre travail porte ainsi sur des phénomènes qui caractérisent toute enquête menée par un enquêteur qui est un *outsider*, par rapport au groupe d'appartenance qu'il étudie.

2. Les traces des difficultés de l'enquêteur face à son objet d'enquête

2.1. Questions suspendues

Le thème central de ce chapitre est celui des problèmes rencontrés par un enquêteur dans la formulation de questions qui se réfèrent à l'homosexualité.

La situation est la suivante : deux enquêtrices entrent dans un magasin de vêtements branchés, très à la mode. Le magasin se trouve dans le Marais gay, ce qui laisse supposer qu'il s'agit d'un magasin ciblé vers une clientèle gay. Les deux enquêtrices, tentent de vérifier cette hypothèse, mais au moment de poser la question, les voilà confrontées au problème de sa verbalisation, ce qui va les mener à des questions maladroites et confuses.

Extrait 1 (EX1/G3/1160101/l. 14-26)

```
1  E =d'accord\ et euh: ce que je voulais savoir c'est euhm:
2    c'est parce que c'est euh: enfin c'est le quartier en
3    lui-même/ qui::
4  A non c'est pas sur le quartier/ c'est par rapport aux
5    produits qu'on voulait vendre qu'on n v:- par rapport
6    aux produits qu'on voulait faire en fait\ . qui étaient
7    plus appropriés à une clientèle du quartier plutôt que euh:
8    qu'un autre quartier quoi\
9  E et au niveau de la clientèle euh: il n'y a pas que la
10   clientèle [euh:
11 A           [euh: ah là/ ah là non\ on . on on a une clientèle
12   mélangée mais euh: disons comme notre produit est plus euh:
13   plus ciblé plus euh: plus branché entre guillemets/ bon
14   euh: . ça correspond peut-être plus à une clientèle euh du
15   quartier/ quoi c'est tout\=
16 E =d'accord\=
17 A =mais sinon euh on touche toute la clientèle hein/ c'est
18 E et euh sinon le magasin marche bien euh:
```

E veut lancer sa question mais évidemment elle ne sait pas comment la formuler. Elle commence une première fois en disant : " et euh: ce que je voulais savoir c'est euhm: ", reformule : " c'est parce que c'est euh: " et conclut avec " enfin c'est le quartier en lui-même/ qui:: " (l. 1-3). On constate très vite que E ici (le même phénomène apparaîtra aux l. 9-10) ne pose jamais de questions complètes. Elles sont plutôt caractérisées par leur incomplétude : elles restent suspendues, comme si elles attendaient d'être complétées ou confirmées par l'interlocuteur. Le seul objet de discours introduit dans ces bribes de question est le " quartier en lui-même " (l. 2-3) qui semble renvoyer à une qualité intrinsèque du quartier, tout en ne l'explicitant pas. Le prédicat en effet manque.

L'enquêté enchaîne par rapport à " quartier ", en niant explicitement sa pertinence par rapport au thème général (les raisons de la transformation du commerce de magasin de disques en magasin de vêtements). Il opère un glissement, accentué par la question suivante, vers la " clientèle " tout en reprenant le " quartier " pour la localiser et la caractériser : " plus appropriés à une clientèle du quartier plutôt que euh: qu'un

autre quartier quoi\ " (l. 7-8), " euh: . ça correspond peut-être plus à une clientèle euh du quartier/ quoi c'est tout\ " (l. 14-15).

L'enquêté A parle d'" une clientèle du quartier " (l. 7, 14-15) sans la spécifier davantage mais en utilisant l'indéfini qui peut marquer le fait qu'il s'agit d'une clientèle parmi d'autres – en opérant ainsi la sélection d'un sous-ensemble. Il ajoutera ensuite, " sinon euh on touche toute la clientèle " (l. 17) qui s'oppose à la première formulation et l'élargit à la totalité de l'ensemble.

L'enquêtrice E parle deux fois de " la clientèle euh: " (l. 9-10), c'est-à-dire en utilisant le *défini* et en hésitant ensuite, s'interrompant à la place syntaxique d'un adjectif qui pourrait qualifier ultérieurement la clientèle. E s'oriente donc vers cette qualification alors que A opère des partitions de la clientèle avec d'autres moyens linguistiques, sans recourir à d'autres catégories.

2.2. Hésitations face à la catégorie " gay "

La difficulté première pour un enquêteur souhaitant étudier un terrain est d'être un outsider. Or, il l'est dans la plupart de ses enquêtes. En effet, c'est lui qui va interroger une communauté (en l'occurrence pour notre étude il s'agit de la communauté gay) dont il ne fait pas partie. Le problème qu'il doit donc résoudre concerne son adéquation aux pertinences catégorielles des enquêtés, et à leurs appartenances.

Comme le soulignent Labrie et Grimard (2000), lorsqu'un enquêteur étudie un terrain qui lui est totalement étranger, il est confronté à des problèmes de nature éthique et méthodologique.

Les problèmes de nature éthique peuvent concerner le statut de minorité sociale. Dans notre cas, l'enquête concernait la communauté gay qui représente, nous l'avons dit, une communauté paradoxale, c'est-à-dire une population à la fois marginale et à la mode. Ainsi au cours de nos entretiens, nos questions nous semblaient délicates parce que nous abordions la catégorie gay qui renvoie à des pratiques, à une culture, à une identité sexuelle spécifiques. Notre difficulté était de savoir comment utiliser l'étiquette " gay " sans pour autant stigmatiser la communauté que nous étudiions, et plus précisément nos interlocuteurs eux-mêmes.

Concernant les problèmes méthodologiques, ils étaient suscités par le fait de réaliser des entretiens dans un univers qui n'était pas celui des enquêtrices qui ne connaissaient ni les catégories appropriées ou revendiquées par les enquêtés, ni leurs lieux ou leurs activités propres.

L'extrait ci-dessous, est tiré d'un enregistrement qui a été réalisé dans un bar gay dans le quartier du Marais. Cet extrait montre la difficulté qu'a l'enquêtrice à faire expliciter la catégorie pertinente pour définir et situer un lieu.

Extrait 2 (Ex1/G3/190101/l. 15-17)

```
1  E donc: est ce que c'est un endroit: euh vraiment plutôt g- gay
2    exclusivement ou/ est ce que\ ça fait bizarre de retrouver comme
3    ça trois filles comme nous ici/
```

Dans cet extrait, on voit l'hésitation de l'enquêtrice lorsqu'elle reformule sa question et plus précisément lorsqu'elle prononce le mot " gay " devant son interlocuteur. Cette hésitation va de pair avec un doute quant à la catégorie du bar dans lequel se trouvent les trois enquêtrices (se trouve-t-on dans un bar exclusivement gay ou mixte ?). L'enquêtrice hésite d'abord sur le modalisateur (" vraiment plutôt ", l. 1), puis sur le mot " gay " (" g- gay ", l. 1), qui est finalement prononcé mais avec une accentuation inhabituelle.

Du coup, l'enquêtrice reformule sa question autrement (" ça fait bizarre de retrouver comme ça trois filles comme nous ici/ ", l. 2-3), en la centrant sur elle-même, ses collègues et leur catégorie d'appartenance (" filles "), et non plus sur le bar et ses occupants.

De cette façon, l'enquêtrice montre son ignorance du terrain, sa recherche du mot adéquat pour qualifier la catégorie, et, de ce fait, le lieu où elle se trouve. On le voit, à travers sa question, l'enquêtrice rend tout à fait intelligible à son interlocuteur qu'elle est en territoire étranger.

2.3. Parcours de différentes catégories et mise à l'épreuve de leur pertinence

Lorsqu'on fait une enquête sur un thème délicat dans un lieu peu connu, surgit très vite le problème de savoir comment entrer en interaction avec l'enquêté de façon adéquate. C'est le problème qui va être analysé dans ce chapitre, à partir d'une situation concrète. Deux enquêtrices entrent dans un magasin de vêtements pour questionner la vendeuse sur les gens qui le fréquentent. Pour les enquêtrices, la question est de savoir si la clientèle qui entre régulièrement dans le magasin est gay ou non, et c'est justement là que se pose le problème : comment faire pour obtenir une réponse à cette question et comment savoir si la question est pertinente, c'est-à-dire se pose pour les enquêtés ? L'extrait suivant illustre bien comment l'enquêtrice est confrontée à ces difficultés.

Extrait 3 (EX1/G3/160101/l. 22-38)

```
1  E =d'accord\ et euh qu'est-ce que je voulais savoir/ euh je
2    voulais savoir si euh: justement c'est . quelle clientèle
3    fréquente euh ce magasin/ c'est des: des clientèles
4    du quartier/ des clientèles d'autre part/
5  B euh:: fff . oui/ surtout c'est la clientèle du quartier/
6  E mhm\ vous avez dit euh xxx une clientèle euh masculine/
7    féminine/
8  B il a beaucoup d'hommes qui passent/ mais on a plutôt les
9    vêtements pour femmes
10 E mhm\
11 B alors c'est des femmes du quartier: qui habitent dans le
12   quartier: euh
13 E des jeunes/ . moins jeunes/
14 B euhm: . oui pas mal de jeunes/ aussi des femmes plus âgées/
15 E mhm . et mhm des clientes ou des clients fidèles/
16 B ouais\=
17 E =oui/
19 B on a des habitués\ si vous voulez\=
```

```
20 E =des habitués [oui
21 B              [des voisines qui passent tous les deux jours
22   pour voir si on si on a reçu/
```

E pose sa question a) en parlant de " clientèle " dans une question ouverte (" quelle clientèle fréquente euh ce magasin ", l. 2-3), b) en transformant ensuite sa question en une question fermée et le singulier en pluriel, en ajoutant une localisation pour spécifier la clientèle (" du quartier " et " d'autre part ", l. 4). Cette opposition est géographique et il n'y a pas de trace explicite de catégorie " gay ". Il est possible qu'une association existe entre un lieu et la population typique, majoritaire, qui l'habite. Mais ce lien n'est pas explicité. La réponse de B se limite à sélectionner une des deux alternatives : " surtout c'est la clientèle du quartier " (l. 5).

L'enquêtrice montre alors le caractère non satisfaisant, pour elle, de la réponse, en reposant sa question (l. 6-7) et en proposant à nouveau un choix de catégories binaires : " clientèle euh masculine/ féminine/ " (l. 6-7). La réponse de B ne choisit pas entre les deux, mais les reprend toutes les deux : " il a beaucoup d'hommes qui passent/ mais on a plutôt les vêtements pour femmes " (l. 8-9) ; de même elle ne choisit pas entre le couple suivant : " des jeunes/ . moins jeunes/ " (l. 13).

L'enquêtrice se livre ainsi à un parcours de paradigmes de catégories, sans que B en choisisse aucune comme discriminante pour décrire sa clientèle. Elle reprend presque durant toute l'enquête les mêmes catégories choisies par l'enquêtrice.

A la ligne 15, E utilise " des clientes ou des clients " à la forme féminine puis masculine, en intégrant la réponse précédente mentionnant les " jeunes " (femmes ou hommes) et B ajoute, de sa propre initiative (l. 19), une nouvelle catégorie, qui cette fois n'a pas été suggérée par E : " habitués ", pouvant être associée à " fidèle ". Elle reformulera cela en " voisines " qui combine un critère géographique et un critère sexuel. Ici B donne finalement des catégories qui permettent de spécifier sa clientèle.

Cette façon de l'enquêtrice de solliciter et d'interroger des catégories peut être une trace de sa recherche de la pertinence de la catégorie " gay " restée sous-jacente et tacite. Les réponses de B montrent qu'elle ne juge pas pertinent d'utiliser la catégorie " gay " ici.

C'est à la fin de cette séquence qu'elle posera la question indiscrète " euh: une question peut-être indiscrète mais euh: le propriétaire . il est:: il est homo/ ou: il est: ", que nous avons placée en exergue à notre article.

3. Traces de résistances et de divergences chez les enquêtés

3.1. Esquive thématique : mobilisation de catégories alternatives

Comment les enquêtés réagissent-ils quand leur est imposé par un enquêteur un thème dont ils n'ont pas envie de parler ou qu'ils jugent inapproprié ou non pertinent ? Une possibilité d'esquiver un sujet incommode serait de parler par exemple d'autre chose.

Nous allons analyser ici une telle situation où cinq enquêtrices suivent un habitant au long d'un parcours dans son quartier. Les enquêtrices (E1, E2) en parlent avec une catégorie préétablie, celle du " Marais gay ", et questionnent l'habitant (C) sur la communauté gay et ses coutumes, ainsi que sur la vie nocturne du quartier. Elles supposent que l'enquêté fait partie de cette communauté et insistent, avec leurs questions pour explorer cette particularité du quartier. Elles montrent ainsi qu'elles s'orientent vers une association entre développement thématique concernant la catégorie et appartenance de l'énonciateur à la catégorie.

L'enquêté habite le quartier depuis longtemps, le connaît très bien et ne trouve pas très intéressant le fait qu'il soit fréquenté par beaucoup d'homosexuels, comme il le dit lui-même. Il essaie plutôt de mettre en avant les autres particularités du Marais.

Nous allons analyser les manifestations de ces intérêts thématiques divergents à propos de l'extrait suivant :

Extrait 4 (EX5/G3/200101/l. 44-79)

C la visite que je vous ai faite ici dans le Marais/ euh donc
vous vous avez visité le Marais euh plutôt gay euh: . là c'est
euh . donc c'est un Marais qui qui qui est sympathique
intéressant/ mais moi -fin le Marais qui que j- qui m'intéresse
un peu plus/ c'est un Marais plutôt euh: plutôt culturel: xxxx
parce que c'est: le Marais gay c'est: . dans la journée finalement
il se passe rien dans le euh:
E1 dans la [rue
C [dans le quartier: donc c'est à partir de:. y a des
after et des je sais pas quoi donc c'est des c'est surtout à
partir de 18 heures que ça commence quand les gens sortent du
bureau/ ils vont pour un verre et: et la soirée commence\ ..
le euh: sinon/ dans la journée/ c'est euh c'est un quartier
qui euh: qui a d'autres attraits/ je vous ai montré des
aspects: donc culturels (en)fin des aspects euh: architecturaux qui
sont intéressants à voir\ des hôtels particuliers restaurés:
des petits parcs des: euh des églises tout donc ça c'est
l'aspect attrayant du du Marais/. dans la journée\ euh donc
la partie la partie qu'on a visitée là vers Saint Paul et puis
le: le: donc la partie qu'on a pas visitée mais que vous avez
déjà vue la rue Sainte Croix et tout/ .. euh vous a- vous c'est
euh: euh donc ça bouge énormément la population\. et y a
beaucoup de gens qui: qui ne n'habitent pas réellement là\
donc c'est plutôt des populations qui viennent pour le
l'animation nocturne\ euh: et à vrai dire les gens qui habitent
se plaignent aussi qu'y a absolument aucune vie de quartier\ .
euh: la population change très régulièrement\ euh et souvent\
donc il. ici/ cette partie-là/ c'est encore un Marais qui a encore
une: une vie de quartier\ y a des marchés\ y a des euh: euh:
des gens qui habitent très longtemps\ les gens se connaissent
un peu\ euh donc y a y a une une vie autre que qu'une vie de: de:
passage comme: c'est le cas euh: . dans la dans la partie plus
basse\
E1 oui\
E2 mais en fait/ le Marais/ si je comprends bien\ le Marais plutôt
euh entre guillemets le Marais homosexuel il est plutôt vers le
sud\ c'est le quatrième\ mais là le Marais qu'on a visité/ le
Marais culturel/ j'ai remarqué/ dès qu'on a dépassé donc la Place

```
39    des Vosges on est passé dans le [troisième\ on
40 C                                  [dans le troisiè[me\
41 E2                                                 [tout ça c'est
42    le Marais culturel en fait\
43 C ben culturel/ puisque le quatrième aussi\ hein/ il y a des des
43    galeries évidemment/ y a des euh y a des: autre chose que les
44    bars: euh:
```

C commence son résumé par une opposition entre un " Marais plutôt gay " (l. 2) et un " Marais plutôt culturel " (l. 5). Les deux catégories qui sont opposées ici – la première introduite par les enquêtrices plus tôt dans le discours, l'autre créée par l'enquêté et utilisée pour la première fois ici – vont créer quelques difficultés dans la suite de son développement. Car les termes " gay " et " culturel " ne s'opposent pas en soi : dans un quartier gay on peut trouver aussi des phénomènes culturels et vice versa. Cette opposition " gay "/" culturel " introduira un système d'oppositions dans la suite, car elle va de pair avec l'opposition entre " vous " (l. 2) et " moi " (l. 4), entre ce qui intéresse les enquêtrices et ce qui intéresse C. Nous allons donc essayer de voir comment C valorisera sa catégorie préférée et comment il va remplacer celle de " Marais gay " (qui ne sera d'ailleurs prononcée qu'une seule fois par C) par d'autres pertinences.

La stratégie utilisée par C pour mettre en avant la catégorie " Marais culturel " consiste surtout à décrire beaucoup plus minutieusement la partie qui l'intéresse par rapport à l'autre. Déjà la première comparaison, introduite par le connecteur adversatif " mais " (l. 4), entre un Marais " sympathique intéressant " (l. 3-4) et un Marais " qui m'intéresse un peu plus " (l. 4-5) hiérarchise les deux Marais.

Plus encore, la tournure " y a des after et des je sais pas quoi " (l. 9-10) qu'il utilise pour décrire la vie nocturne du " Marais gay " marque clairement son désintérêt pour lui avec l'expression " je sais pas quoi ", qui vient prendre, dans un refus de nommer, la place du substantif. Par contre, quand C parlera du Marais culturel, son discours sera beaucoup plus précis et exhaustif. Il pointe vers la richesse de ce quartier : " des aspects euh: architecturaux qui sont intéressants à voir\ des hôtels particuliers restaurés: des petits parcs des: euh des églises " (l. 15-17) et " une vie de quartier\ y a des marchés\ y a des euh: euh: des gens qui habitent très longtemps\ les gens se connaissent un peu\ " (l. 29-31). Il n'utilise d'ailleurs aucune construction négative pour décrire le Marais culturel, contrairement au Marais gay (" dans la journée finalement il se passe rien " (l. 6-7), " et y a beaucoup de gens qui: qui ne n'habitent pas réellement là ", l. 22-23).

Nous avons vu que C établit un système d'oppositions, dès le début de sa description, avec lequel il essaye de mettre en contraste d'un côté deux caractéristiques d'un seul quartier et de l'autre deux sous-parties du quartier. Ces sous-parties sont nommées par des noms de rues et non par les thèmes utilisés par les enquêtrices : " la partie qu'on a pas visitée mais que vous avez déjà vue la rue Sainte Croix et tout " (l. 20-21) avec ce " et tout " qui renvoie à ce que C pourrait mentionner

et qu'il ne mentionne pas ; qui lui permet en même temps de raccourcir le toponyme" rue Sainte Croix de la Bretonnerie ". Tout cela par opposition à : " la partie qu'on a visitée là vers Saint Paul " (l. 19) et " la partie plus basse " (l. 32-33) " vs " ici, cette partie-là ", l. 28). Il utilise d'autres paires d'oppositions comme " population " (ceux qui bougent) / " gens " (ceux qui habitent) : " y a des gens euh: euh: des gens qui habitent très longtemps " (l. 29-30) vs " ça bouge énormément la population " (l. 22) ou encore " vie de quartier " / " vie de passage " : " une vie de quartier " (l. 29) et " une vie de: de: passage " (l. 32).

Nous remarquons que les attributs donnés à la deuxième catégorie sont toujours une négation de la première et ne se réfèrent pas forcément à la communauté gay qui l'habite, ces caractéristiques pouvant très bien aussi être appliquées à d'autres quartiers habités par d'autres communautés. Il est frappant qu'il y ait une absence totale du terme gay et de toute description qui porterait sur ce sujet.

Aussi dans la suite de son discours, C mobilisera-t-il d'autres catégories qui distingueront les deux espaces, comme par exemple celle des prix de l'immobilier (" cher "/ " moins cher "). Le discours tenu par l'enquêté, par la non-thématisation du terme " gay " lui-même, a donc mis en question la catégorie " Marais gay ". Ce phénomène ressort très clairement au moment où l'enquêtrice, visiblement confuse (hésitations, reformulation de la catégorie : " le Marais plutôt euh entre guillemets le Marais homosexuel ", l. 35-36) utilise, tout en la mettant à distance par les guillemets, la catégorie pour la redéfinir à un niveau géographique. C'est à ce moment-là que C va se distancier définitivement de cette opposition gay / non-gay en insistant sur le fait que la partie du quartier que les enquêtrices avaient classée comme " gay ", partage les caractéristiques d'un Marais qu'il vaut mieux caractériser comme " culturel ". La catégorie " Marais gay " a donc perdu toute pertinence et n'apparaîtra plus dans tout le reste du discours.

3.2. L'indescriptible

Un autre phénomène que nous avons rencontré dans nos enregistrements est l'évocation du caractère indescriptible des sujets dont les enquêtés n'avaient pas envie de parler. C'est le cas de l'extrait suivant où les enquêtrices cherchent à interroger un serveur (D) dans un bistro traditionnel sur l'aspect gay du quartier. Bien que l'enquêté affirme connaître la partie gay du Marais, il refuse à partir d'un certain moment d'aller plus loin sur le sujet.

Extrait 5 (Ex1/G3/190101/l. 26-58)

```
1  D oui\ c'est autre chose là-bas\ le Marais c'est vrai que
2    l'ambiance c'est c'est beaucoup euh: c'est beaucoup plus
3    cool quand même\
4  E mhm/
5  D euh:
6  E cool c'est quoi/
7  D c'- comment dire c'est c'-. c'est plus détendu:\ j'sais pas
8    je: comment je peux vous dire ça/ xx ça ne fait que trois
```

```
9     jours que je suis ici xxx ah::
10 E  vos impressions xx vos impressions\ . quand vous y allez/
11 D  quand j'y vais/ ben je me [sens
12 E                           [vous allez dans un café: bar
13    le Marais gay/ . quelles sont vos impressions/
14 D  quelles sont mes impressions/ je me sens très bien dans le
15    Marais il n'y a pas de problème\
16 E  oui mais vous dites cool\ c'est quoi cool/
17 D  ben c'[est
18 E        [parce que cool y a y a [c'est
19 D                                [ben c'est l'ambiance gay
20    quoi\ il faut la connaître/ c'est euh . comment vous
21    expliquer ça/
22 E  comment vous décrivez l'ambiance gay/
23 D  l'ambiance gay/ comment je la décris/
24 E  mhm
25 D  oui c'est assez marrant\ ils sont euh: comment dire euh . ils
26    savent s'amuser euh ils n'ont pas de:.. xxx ben xx je ne sais
27    ce que je peux vous raconter là-dessus\ je suis allé xx fois
28    dans le quartier moi/
29 E  vous y allez bien sûr la nuit/
30 D  oui ben oui la nuit oui\ c'est où ça fonctionne le mieux là-bas
31    en général\ . et comment dire ça/ . j'sais pas y a des ... je sais
32    pas comment vous dire ça .. je vois pas du tout\
```

Au début de son développement, D nous donne une première description de l'ambiance du Marais (plus tôt dans le discours, l'enquêtrice avait introduit la notion de " Marais gay " qui ne sera jamais reprise pour autant par D ; il ne parle que du " Marais "). En la décrivant comme " beaucoup plus cool quand même " (l. 2-3), il ne porte pas seulement un jugement positif, mais encore comparatif. L'enquêtrice, en lui demandant une définition plus concrète du mot " cool ", invite D à préciser sa description. C'est à ce moment-là que vont commencer les divergences et les difficultés de l'enquêté à donner une image du Marais gay. Alors que l'enquêtrice insiste pour avoir des détails, D montre qu'il considère sa description complète et suffisante. Les répétitions en écho des questions qui lui sont posées (l. 13-14, 22-23) montrent par exemple qu'il considère la " description " comme non pertinente, non intéressante et c'est suite à l'insistance répétée de E que l'indescriptibilité va être affirmée de plus en plus (cf. des énoncés comme : " c'- comment dire " ou " comment je peux vous dire ça ", l. 7-8), suite à l'insistance de E, en quelque sorte produite par elle.

Pourtant, l'enquêtrice continue : elle reformule sa question en la rendant plus personnelle. Elle lui demande de décrire ses impressions quand il se rend dans le Marais gay. Ce changement d'approche du thème gay va renforcer les difficultés de l'enquêté et même conduire à un blocage total. D ne doit plus seulement dresser une image d'un quartier gay, mais parler de ses propres expériences et de ses sentiments par rapport à lui. Sa première réaction est de nier tout problème qu'il pourrait avoir en se trouvant dans cet environnement (" je me sens très bien dans le Marais il n'y a pas de problème ", l. 14-15). Cela nous montre qu'il met en scène un autre énonciateur virtuel qui pourrait affirmer d'autres perspectives, conflictuelles, sur le quartier.

Sa deuxième réaction consiste à dire qu'il faut connaître l'ambiance gay pour la comprendre - et donc aussi pour la décrire (l. 20). D renvoie donc à une connaissance qui ne passe pas par la verbalisation, qui passe éventuellement par une fréquentation.

Puis D va progressivement se distancier du sujet. Il marquera sa distance par rapport aux membres de la communauté gay en utilisant le pronom " ils " (l. 25-26) par opposition à " moi " (l. 28). Nous retrouvons aussi d'autres marqueurs de distance comme " là-bas " (l. 30) pour remplacer le Marais et " là-dessus " (l. 27) pour reprendre tout le thème.

3.3. Structures non-préférentielles

Comme l'a montré Pomerantz (1984), les hésitations, les périphrases, les évitements, les balbutiements sont des marqueurs d'un traitement non-préférentiel. Par là on veut opposer des formulations qui ne posent pas de problèmes, qui sont évidentes (plus simples morphologiquement, plus courtes, etc.) à des formulations qui sont plus problématiques.

Au cours de nos différents entretiens, nous nous sommes aperçues que certains enquêtés semblent à l'aise avec l'homosexualité, alors que d'autres semblent gênés d'aborder le thème, même lorsqu'il ne s'agit pas de questions personnelles.

L'aisance à parler d'un sujet dépend de beaucoup de facteurs, par exemple une même personne peut être à l'aise pour parler d'un thème qu'elle connaît bien, et se trouver en difficulté lorsqu'elle aborde un point de manière négative.

L'extrait suivant offre un passage où les rôles vont s'inverser. C'est-à-dire que jusqu'à présent, les exemples cités concernaient l'emploi de la catégorie " gay " par les enquêtrices (v. § 2). Dans le passage suivant, il s'agit d'un locuteur qui à l'inverse parle très librement des gays.

Extrait 6 (Ex1/G3/190101/l. 390-422)

```
1  E et dans un: magasin de vêtements et euh quand on a essayé de poser
2    [la question/
3  Y [ouais
4  E si on ouvre un un un commerce dans le quartier est-ce que alors
5    ça veut dire que les propriétaires ou les gens qui y travaillent
6    sont forcément font partie de cette communauté\ mais là on a eu
7    du mal hein/
8  Y ah ouais
8  E pour savoir on n'osait même pas poser la question parce que
9    c'était on a vu que c'était un peu difficile que ça veut pas
10   forcément dire que là y a y en a forcément\ c'est la c'est
11   l'impression là [les gens
12 Y                 [euh je crois que c'est vrai qu'il y a des
13   communautés qui sont un petit peu en confrontation ben
14   parce que par exemple si on prend un communauté\ la communauté
15   Juive intégriste. Comme elle est un petit peu pour certains à
16   l'heure actuelle hein\ qu'il y a intégristes religieux comme
17   les autres\ elle est un petit peu fermée sur beaucoup de sujets
18   quand même\ mais donc\ bon si s'ils peuvent tenir des boutiques
19   par exemple\ et ils peuvent être très durs en matière de
20   de jugement moral\ mais voilà\ moi j'habite rue des rosiers
```

```
21   et donc je suis vraiment euh un bon comment dire un [res
22 E                                                      [ah mais la
23   rue la rue des Juifs c'est ça/
24 Y ah mais complètement ouais ouais\ et euh je dans dans mon immeuble
25   c'était très très clair que j'étais le\ comme je ne suis pas Juif\
26   j'étais le non Juif et autre\ [alors    ] y avait une espèce
27   d'attitude&
28 E                                [((rire))]
29 Y &et en plus j'étais gay alors c'était vraiment genre oh la la la la
```

Pour cet extrait, nous avons un bref récit des difficultés de l'enquêtrice. En effet, elle balbutie et tâtonne pour désigner le mot " gay ", qu'elle ne prononce finalement jamais dans cet extrait. Dans ce récit, il y a une référence indexicale, par un démonstratif (" cette communauté ", l. 6), pour désigner la catégorie " gay ". De nouveau l'enquêtrice utilise une autre tournure pour nommer la catégorie (" là y a y en a forcément ", l. 10).

Ce renvoi au quartier (l. 4) ne désambiguïse pas la référence de " cette " qui fait comme si dans le quartier il n'y avait qu'une communauté. Or " cette communauté " est comprise par Y comme renvoyant à la communauté juive, et non pas à la communauté homosexuelle, qui probablement ne se conçoit pas, ne se catégorise pas comme telle.

C'est Y qui introduit la catégorie " juive " en donnant un exemple. Il énonce un jugement sur la communauté juive, et ce jugement est négatif (" et ils peuvent être très durs en matière de de jugement moral ", l. 19-20). D'où des marqueurs de non-préférence. On peut relever de nombreuses hésitations, l'enquêté ne termine pas ses phrases (" je suis vraiment euh un bon comment dire un ", l. 21). Il emploie des minimisations de toutes sortes (" un petit peu ", l. 13, 15, 17), ainsi que des connecteurs (" quand même ", l. 18 ; " mais ", l. 18, 20), et des sous-ensembles (" pour certains ", l. 15) afin de généraliser.

Il faut noter que l'entretien avait eu lieu en Janvier durant les affrontements israëlo-palestiniens au Proche-Orient. Parler des Juifs semblait très délicat car il s'agissait d'un sujet d'actualité. L'enquêté était donc très mal à l'aise en manipulant cette catégorie, d'une part parce que ce n'était pas la sienne, et d'autre part parce qu'il en parlait de manière négative.

Mais dès qu'il parle de sa communauté " les gays ", Y n'éprouve aucune gêne, les évitements ont disparu. On passe de la communauté Juive à " moi " (" moi j'habite rue des rosiers ", l. 20). L'enquêté est un témoin privilégié qui prend en charge sa description et la verbalisation de la perspective que d'autres ont sur lui (" j'étais le non Juif et autre " (l. 26)). Pour parler de la catégorie " gay ", Y n'a aucun problème : tout marquage non-préférentiel a disparu (" j'étais gay ", l. 29).

4. Conclusion

Comme annoncé dans l'introduction, l'objectif de notre article était de porter un regard plus général sur la problématique de l'enquêteur comme *outsider*.

En analysant les différentes situations interactionnelles que nous avons vécues pendant nos enquêtes, nous avons également illustré combien la réussite d'une enquête dépend de la convergence entre enquêteur et enquêté. Qu'un témoin puisse développer sa perspective en utilisant ses propres catégories, ou ne le puisse pas, dépend fortement du comportement langagier de l'enquêteur. Ainsi, une trop grande réticence ou une approche trop directe de la part de l'enquêteur peuvent provoquer un blocage chez l'interlocuteur. Nous avons vu par exemple que l'enquêtrice, insistant trop sur " l'ambiance gay " dans le § 3.2., a complètement bloqué son interlocuteur et n'a pas réussi à instaurer un échange plaisant ou agréable pour les participants, ce qui sans aucun doute aurait été plus propice à l'enquête. Tout aussi fatales peuvent être des questions mal posées ou trop vagues, comme nous l'avons vu dans le § 2.1. Bref, tout comportement langagier inadéquat qui brusque, contraint ou force un témoin risque de bloquer le développement d'un discours.

La tâche devient alors encore plus difficile pour le chercheur lorsqu'il travaille sur un terrain problématique ou sur un sujet tabou, car nous nous sommes aperçu qu'une possible association entre énoncé et énonciateur - comme par exemple la fausse idée que celui qui sait beaucoup sur les gays doit faire partie de la communauté - peut intimider les interrogés à tel point qu'ils refusent de donner des informations sur certains sujets. Les § 3.1. et 3.3 n'illustrent que trop le malaise que peut provoquer un thème délicat chez les enquêtés – et il semble évident qu'un enquêté mal à l'aise cherchera à abréger le plus possible la conversation. Nous retenons donc surtout deux éléments qui jouent un rôle décisif pour la qualité de la relation, de l'écoute et de l'entretien entre enquêté et enquêteur, et donc aussi pour la réussite d'une enquête telle que nous l'avons menée.

Premièrement, il nous semble essentiel que le chercheur arrive à maintenir une distance appropriée à la situation par rapport à son interlocuteur en maniant avec grande précaution des thèmes aussi personnels que par exemple la sexualité.

Deuxièmement, l'enquêteur doit chercher à s'ajuster le mieux possible aux pertinences catégorielles des témoins, en évitant de projeter ou d'imposer l'omniprésence de certaines catégories. On a vu que la catégorie " gay " n'est pas pertinente dans certains contextes, même s'il s'y trouve des acteurs qualifiables de " gay ". Le chercheur qui aborde son terrain avec des conceptions trop figées, voire des préjugés, peut non seulement empêcher la compréhension réciproque mais aussi provoquer des malentendus avec ses enquêtés. Dans notre cas, nous pourrions citer notre catégorisation préétablie et trop étroite de " Marais gay " ou notre image, peut-être un peu naïve, d'une communauté qui est *open* et dont les membres seraient donc ouverts à toutes les questions, même les plus indiscrètes.

" Squat ", " squart ", " lieu " : les enjeux des choix de dénomination

Rahma Douane (Paris 3)
Jacqueline Saladin (Bâle)

1. Introduction

Au cours d'une enquête sociolinguistique à Paris, nous avons eu l'occasion de conduire, en un petit groupe de quatre enquêtrices (B, H, J et Q), un entretien avec une des figures de proue des squats artistiques de la capitale, Gérard Durand. Le but de cet entretien non directif était de faire ressortir la spécificité d'une conception de la ville, d'un mode de vie urbain, d'une pratique d'occupation et d'usage de l'espace tels qu'ils pouvaient s'énoncer dans un lieu aussi singulier qu'un squat. L'activité d'occuper un bâtiment en ville correspond en effet à un geste politique qui matérialise un discours sur l'immobilier, sur l'occupation du sol, sur la distribution des types de population dans différents quartiers et sur la politique urbaine en général. Les squats artistiques développent ce discours en le centrant sur l'importance et le manque de lieux d'expression et de travail pour les artistes en ville. Nous voulions donc faire parler notre informateur sur le squat et sa relation à la ville.

La transcription et l'analyse de l'entretien ont attiré notre attention sur deux phénomènes étroitement articulés entre eux : a) durant l'interaction s'opère un changement des relations entre les interlocuteurs : on passe de la situation d'entretien où les enquêtrices interrogent un témoin à une situation de parole publique où le témoin devient un orateur et les enquêtrices son public ; b) durant l'interaction s'opère un autre changement concernant le terme central de " squat ", qui est reformulé, redéfini, recatégorisé à plusieurs reprises.

Le but de cette analyse est de comprendre comment les interlocuteurs arrivent à s'accorder sur une même formulation du lieu, et comment l'informateur arrive à faire adopter aux enquêtrices son point de vue au cours de l'échange, alors même que celles-ci ont abordé l'interaction avec des idées arrêtées sur ce qu'était un squat. Par

conséquent, nous verrons comment d'une part l'interviewé instaure une frontière linguistique entre lui et les enquêtrices en reconfigurant et en dénommant son espace ; et d'autre part comment il contrôle l'entretien en reformulant la thématique.

2. L'ouverture de l'entretien : l'introduction du thème sous forme de demande de définition

L'ouverture est un moment important pour toute interaction et pour l'entretien en particulier : les termes choisis dans la première question posée, sur un thème souvent préalablement établi par l'enquêteur, orientent le discours et posent les bases de la relation entre les participants. Contrairement à la conversation où les tours de parole varient et ne sont pas prédéfinis, dans l'entretien ceux-ci sont pré-spécifiés et donnent souvent lieu à une alternance entre les questions de l'enquêteur et les réponses de l'enquêté. Cette coordination des tours de parole fait de l'entretien une activité interactionnelle ordonnée et spécifique (Mondada 2000a, 101).

Les marques linguistiques dont disposent les locuteurs pour introduire, réintroduire ou gérer les thèmes interviennent à des moments spécifiques dans la séquentialité de l'échange. Ainsi en ouverture, un ou plusieurs locuteurs mentionnent pour la première fois un objet du discours, qui en attirant l'attention des interlocuteurs pourra devenir le premier thème abordé. Une fois introduit explicitement, le thème sera utilisé et développé par les participants. Les procédés qu'ils mettront en oeuvre pour cela contribuent aux opérations d'identification, de référenciation et de dénomination, dont nous ferons une analyse interactive (Berthoud / Mondada, 1991, 164).

Il se trouve que dans nos données, le premier thème de tout l'entretien est introduit par une demande de définition. D'emblée la question se centre sur le mot " squat " plutôt que sur le lieu occupé par Gérard Durand et ses compagnons. Cela déclenche l'énonciation de tout un savoir lexicographique. L'interviewé traite le thème dans la forme qui lui a été proposée par les enquêtrices, pour le re-catégoriser ensuite. Nous allons d'abord analyser cette première question, avant d'étudier les modifications intervenues par la suite.

Extrait 1 (EX2/G3/170101/l. 10-86)

J non parce que tout d'abord on s'est rendu compte que: nous on savait pas pas du tout ce que c'est exactement euh un squat en fait/ quoi on voulait vous euh demander votre définition d'un d'un squat\

D ouais euh bah c'est tout simple pour nous la définition d'un squat on la prend dans le dictionnaire\ et euh le mot squat dans le dictionnaire ça veut dire occupation illégale\ d'un lieu ou alors occupation sans droit ni titre/ d'un lieu/ donc c'est ça la définition euh étymologique du mot squat dans le dictionnaire\ et en fait à partir du moment où on occupe légalement à partir du moment où il y a un bail\ à partir du moment où il y a un loyer\ un contrat\ ou même un accord\

```
13    ce n'est plus un squat puisque c'est une occupation qui est
14    légale/ reconnue par la loi\ là: en l'occurence elle n'est pas
15    reconnue par la loi\ toute occupation qui n'est pas reconnue
16    par la loi/ on peut appeler ça: un squat\ donc ça peut euh
17    c'est ça la définition précise du mot squat . donc je dirais
18    qu'au départ que c'est une définition qui a rapport à la loi/
19    qui a pas rapport à la l'am:biance/ ou euh à la façon dont
20    les gens se compor:tent/ ou euh les genres d'œuvres qu'il y
21    a:\ ou euh c'est pas du tout ça la la définition euh est par
22    rapport à la loi/ uniquement\
23 J  et: puis pour définir votre squat là oui\
24 D  ouais
25 J  pour NN ((nom de la rue)) ce serait\
26 D  alors donc: euh nous c'est ce qu'on appelle un squat artistique
27    euh que la plupart des des gens ont tendance à dire que c'est
28    un squart/ ils ont rajouté un er pour euh pour mettre le mot
29    art à l'intérieur donc il y a beaucoup de gens qui appellent
30    ça maintenant un squat un squart artistique c'est à dire y a
31    les squats ce qu'on appelle les squats\ dans leur première
32    fonction\ c'est de donner un toit/ à ceux ils n'ont pas de
33    toit/ c'est à dire des gens: des familles africai:nes des
34    familles qui cherchent des lieux=etc ça c'est des squats/
35    c'est l'appellation courante et euh:: et les squarts c'est
36    euh: les artistes qui utilisent ces lieux là\ pour .. créer: .
37    exposer: diffuser: faire des évènements: etc c'est-à-dire les
38    utiliser à la fois comme euh: logement mais aussi comme atelier
39    et: même comme galerie\ . donc on peut dire que c'est des
40    ateliers=logements=galeries/ on appelle ça des squarts . il y
41    en a une dizaine à Paris\
```

La question explicite l'ignorance de " on " - " nous " et reconnaît ainsi le " vous " comme le détenteur d'un savoir. Alors que J aurait pu poser la question autrement, ce non-savoir se présente ici comme pouvant être comblé par une " définition ". L'objet " squat " est mentionné la première fois avec une brève hésitation (" euh ", l. 2), la deuxième fois avec une répétition (l. 3-4). Dans les deux cas il apparaît avec l'article indéfini. J insiste sur l'ancrage énonciatif de la définition demandée (" votre définition ", l. 3), mais aussi sur la généralité de la définition demandée, car ce n'est pas le squat de D qui est visé en particulier.

Dans la réponse de D, " pour nous " (l. 5) répond à " votre définition " (l. 3); mais D passe ensuite immédiatement à la citation impersonnelle du dictionnaire " ça veut dire " (l. 7). La définition appelle ainsi une norme, le dictionnaire. Le discours de la norme est énoncé avec une prosodie particulière, très formelle, ainsi que par une syntaxe spécifique (reprises nominales plutôt que pronominales, nombreuses explications alternatives). Cette définition se termine sur un énoncé pris en charge par D (" je dirais ", l. 17) qui énonce ce que la loi ne prend pas en considération, ouvrant ainsi un autre espace discursif. Cela permet de délimiter et de relativiser la définition, catégorisée comme exclusivement juridique.

C'est ce que prépare la prochaine question qui insiste sur " votre squat " (l. 23) et qui particularise ainsi l'objet. Cela permet à D de configurer la réalité en tentant de modifier le stéreotype du squat en en introduisant un autre type, le " squat artistique "

(l. 26). La différence entre un squat quelconque et un squat artistique est explicitée, c'est ainsi qu'est introduit le terme composite d'" atelier-logement-galerie " (l. 40).

Alors que la première définition était celle de la norme, ces nouvelles définitions sont introduites par une autre prise en charge énonciative (" nous c'est ce qu'on appelle ", l. 26), qui sera ensuite reprise par " la plupart des gens " (l. 27) et " beaucoup de gens " (l. 29), voire par " c'est l'appellation courante " (l. 35) : est ici représentée une opinion générale, une doxa, par rapport à laquelle l'énonciateur ne se distancie pas, mais qu'il ne prend pas non plus explicitement à son compte, suggérant implicitement un accueil favorable dans le public.

Le problème dont nous voudrions traiter par la suite concerne les diverses dénominations de l'objet du discours " squat ". Son déplacement et sa recatégorisation se font en introduisant une série de distinctions. Alors qu'aux lignes 1-22 un seul objet est explicité, dès la ligne 26, la liste devient hétérogène par une démultiplication des objets : D introduit une distinction entre deux objets, " squat " et " squat artistique " et parle de leurs usages " comme logement ", " comme ateliers " et " comme galeries " (l. 38-39). Nous allons donc nous concentrer sur les diverses dénominations de l'objet du discours, introduit comme un " squat " (l. 2), devenant " un squat artistique " (l. 26-28), " un squart " (l. 28), " un toit " (l. 32) " des lieux " (l. 34) " ces lieux " (l. 36), un " logement " (l. 38) et " des ateliers=logements=galeries " (l. 40).

3. Le processus de distanciation de la catégorie initiale

Après avoir introduit des distinctions au sein de la catégorie " squat ", ainsi que des définitions alternatives à celles de la loi et du dictionnaire, D se distanciera de la catégorie " squat ". Cette distanciation est observable dans les usages et les contextualisations du terme dans l'extrait suivant :

Extrait 2 (EX2/G3/170101/l. 245-276)

```
1  D (...) l'immeuble a été squatté à plusieurs reprises .
2    [et euh
3  J [ah vous n'étiez pas les premiers
4  D ah non::
5  J aha:=
6  D =il a été il a été squatté déjà de
7    nombreuses [fois/ mais pas par des
8  Q            [haha
9  L            [y avait de la concurrence (vous voulez dire)
10 D avant ouais
11   ((rires))
12 L mais pas par des artistes=
13 D =pas par des artistes/ il a été squatt:é par par
14 H vous êtes des pionniers (alors)
15 D des artistes ouais\ par des gens qui étaient un petit peu en
16   difficulté . et euh: plusieurs fois et jusqu'à ce qu'il y a
17   quatre ans/ . ça s'est vraiment mal passé y a eu un meurtre
```

```
18    par balle dans l'escalier
19 J  [ah y a
20 H  [oh mon dieu
21 D  ouais parce qu'il a été squatté par des dea:lers=
22 J  =ouais=
23 D  =par des dro:gués=
24 J  =ouais
25 D  par des . des gens qui venaient faire du deal et y a un meurtre
26    par balle dans l'escalier\ pour vous dire à quel point quand
27    même le lieu était abandonné\ suite à ça ils ont fait euh .
28    fermé une nouvelle fois et nous on l'a réouvert encore une
29    fois . donc euh
30 J  donc en fait vous êtes vous êtes euh . un p- bien vu: en fait
31    parce que vous entretenez euh: quand même les lieux
```

D procède à une liste des occupants du lieu (" par des gens qui étaient un petit peu en difficulté ", l. 15-6, " par des dea:lers ", l. 21, " par des dro:gués ", l. 23, " par des . des gens qui venaient faire du deal ", l. 25) qui est inaugurée par une négation (" pas par des artistes ", l. 12) qui permet d'opposer ses occupants actuels à d'autres catégories, stigmatisées. Ainsi est produite la singularité du groupe de D ; son occupation, tout en se situant dans une série, est quand même une " première ", qui permet à H de parler de " pionniers " (l. 14).

En réagissant ainsi en termes de " concurrence ", de " premiers " et de " pionniers ", les enquêtrices obligent ainsi D à se situer dans une série d'occupations et en même temps à se différencier d'elles. Cette mise à distance n'est pas seulement marquée explicitement par rapport à des catégories de personnes, mais aussi par la description du lieu (" le lieu était abandonné [...] suite à ça ils ont fait euh . fermé une nouvelle fois et nous on l'a réouvert encore une fois ", l. 27-29). La réouverture donne ainsi une autre signification au squat.

Extrait 3 (EX2/G3/170101/l. 480-484)

```
1  D  [...] on s'est dit: .. que euh: il fallait être dans une:
2     euh: ouverture un accueil et: et: . essayer de: euh:: que
3     les gens parce qu'il y a une représentation des squats
4     qui était très très dure quand même: . c'était des lieux
5     de dro:gue de de de mi:sère de de de de euh: de euh:
6     de saleté [...]
```

L'action de D se définit ainsi, dans le discours et dans les actes, comme une transformation de la " représentation " des squats comme des " lieux de dro:gue de de de mi:sère de de de de euh: de euh: de saleté " (l. 4-6), énoncé avec des allongements et des bafouillements qui soulignent sa distanciation. Cette transformation est énoncée selon les modalités du " falloir " et de l'" essayer " et en relation à une autre image, caractérisée par l'" ouverture " et l'" accueil ".

4. L'adoption d'une catégorie alternative

Une fois prises les distances de la catégorie " squat " entendue dans son sens négatif, il s'agit de trouver des alternatives pour décrire l'espace dans lequel D se trouve. Plusieurs procédés permettent de marquer un terme initial, de le disqualifier comme étant inadéquat et de proposer un terme de rechange. Il s'agit ici de comprendre comment l'interlocuteur effectue ces différentes opérations discursives.

Le remplacement d'une dénomination par une autre se fait notamment dans un véritable récit de fondation.

Extrait 4 (EX2/G3/170101/l. 189-197)

```
1  D [...] et alors tous les trois on avait ouvert le lieu\ on avait
2    trouvé le lieu:/ on était rentré de:dans/ on l'avait ouvert\ et
3    ensuite on a appelé tous nos amis/ pour occuper le lieu\
4  H c'était votre but justement de chercher un lieu pour pouvoir
5    l'occuper ou euh=
6  D =[oui\
8  J  [oui comme- comment vous avez trouvé [le le lieu
9  D                                       [ouais=ouais
```

Dans ce récit de l'ouverture du squat, D n'utilise qu'une dénomination " le lieu " (l. 1, 2, 4), répétée et reprise anaphoriquement plusieurs fois. Cet usage n'est pas limité à D, mais est adopté par les enquêtrices aussi, H (l. 5) et J (l. 8), qui, en reprenant la catégorie, ratifient ainsi son emploi.

D arrive donc non seulement à mettre à distance la catégorie de " squat " d'abord introduite par les enquêtrices, mais à la redéfinir et puis à lui substituer la catégorie plus neutre de " lieu ". Il réoriente ainsi aussi la relation avec les enquêtrices : alors que par leur question initiale elles imposaient non seulement le thème mais aussi le registre descriptif à utiliser dans l'entretien, dans ces réponses successives il parvient à leur imposer ses propres catégories ; l'expression de sa conception de la vie et de l'ordre (cf. infra) du squat prennent un tour argumentatif visant à persuader son auditoire – qui tout en étant réceptif ne manquera pas d'exprimer des vues alternatives (cf. extr. 9).

5. La construction d'un réseau catégoriel

5.1. Le réseau des " squats artistiques "

Une fois opérées ces distinctions, une fois prises ses distances vis-à-vis des connotations stigmatisées du " squat " et après avoir introduit le terme plus neutre de " lieu ", D peut reprendre la catégorie initiale " squat " afin de la réutiliser en rapport avec les " squats artistiques ".

Extrait 5 (EX2/G3/170101/l. 756-761)

```
1  D [...] chaque fois qu'on a pu: essay(é;er) de: d'échanger et cetera
2    hier soir par exemple on a invité un autre collectif qui va
3    venir exposer chez nous pendant deux semaines\ de manière à
4    d'avoir un échange avec un squat\ et on l'a fait déjà à trois
5    reprises . avec d'autres squats notamment avec un squat de [...]
6    Toulouse aussi [...]
```

L'extrait développe le thème de la mise en réseau entre squats artistiques. Alors que l'énonciateur se distanciait des squatteurs dealers et drogués en raison de leur mauvaise réputation, il valorise les échanges avec des squats comparables au sien. Le fait de parler d'" autres collectifs ", " d'autres squats " (l. 2, 5) intègre le squat de D dans une nouvelle classe, définie par la co-appartenance à des entités comparables.

5.2. Le réseau des " lieux "

Un effet similaire est obtenu grâce à l'association du " lieu " avec d'autres membres désignés et reconnus de cette classe :

Extrait 6 (EX2/G3/170101/l. 2077-2094)

```
1  D [...] ce qui fait qu'on est devenu le troisième lieu de
2    diffusion de l'art contemporain à Paris
3  J c'est ce que je voulais dire
4  D ouais derrière Beaubourg et le Jeu de Paume on est devant les
5    autres
6  L et derrière Beaubourg et euh
7  D et le Jeu de Paume le Jeu de Paume on est devant les autres
8    qui reçoivent des dizaines de millions de francs de subventions
9    par an et nous avec zéro franc on a été devant tout le monde et
10   euh donc on a essayé d'appuyer le ministère de la culture et
11   dire euh mais essayez de: (faire) quelque chose pour nous parce qu'on
12   est en train de faire quelque chose de euh de euh de rendre
13   accessible l'art contemporain etc y a beaucoup de gens
14   qui se plaignent c'est de l'art hermétique que c'est pour une
15   élite et nous on est en train de changer ça etcetera et euh
16   ils ont pas réussi et résultat au bout d'un an on est le
17   troisième lieu à Paris on est le sixième lieu en France
```

En se référant au squat comme " le troisième lieu de diffusion de l'art contemporain à Paris " (l. 1-2), D l'insère dans la liste des lieux " de diffusion de l'art " (l. 2). Cette liste permet de situer le " squat artistique " sur le même plan que " Beaubourg " et " le Jeu de Paume ". Le " lieu " n'est ainsi plus un espace quelconque, mais devient un lieu doté de prestige dans le monde artistique, comparable à des institutions renommées.

6. Développements et glissements thématiques : reconstruire l'image du squat

Les différentes catégories entre lesquelles Gérard Durand établit à la fois des liens et des distinctions sont le point de départ d'une série de développements thématiques qui permettront de préciser l'image du lieu.

6.1. Squat et logement : l'articulation entre espaces différents

Le squat a été défini comme un espace composite, " atelier-logement-galerie " (cf. supra). Le problème se pose alors de savoir comment décrire l'ordre de cet espace composite et comment y introduire des différenciations fonctionnelles. Le thème des " portes " qui occupe une place symbolique importante dans l'entretien (développé pendant au moins 30 lignes) permet d'opérer la délimitation d'espaces distincts :

Extrait 7 (EX2/170101/l. 52-58)

```
1  D [...] quand on est rentré il y avait des portes partout
2  H ouais
3  D et on a enlevé partout toutes les portes qu'il y avait que euh
4    on voulait faire des ateliers de manière à ce que les gens se
5    disent tiens il y a pas de porte j'y vais pour faciliter euh
6    le dési- xxx à partir du moment où il y a une de porte c'est
7    qu'il y a derrière soit une chambre soit une salle de bain
8    soit une toilette voilà\
```

Dans cet extrait, le fait d'enlever les portes permet d'une part de reconfigurer l'espace et d'autre part, de redonner un sens aux portes et à ce qu'elles signifient. Elles permettent de réintroduire et de marquer la frontière entre public et privé, entre atelier et logement. Cette frontière est pensée non pas en soi, mais en relation avec les " gens " et les visiteurs du squat.

6.2. Le squat comme organisation collective : un espace où règne un certain ordre

Le squat se présente durant tout l'entretien comme un lieu qui à la fois se distancie des règles imposées par la loi et instaure de nouvelles règles, responsables d'un ordre différent.

En soulignant sa différence et en même temps son succès (extr. 8, l. 1 : " ça a marché ", extr. 9, l. 8, 10 : " ça marche bien "), D parle de cet ordre comme d'une façon spécifique de vivre, comme d'une petite société dans laquelle un ordre est établi qu'ils doivent respecter :

Extrait 8 (EX2/G3/170101/l. 1069-1081)

```
1  P [...] ça a marché/ . ça a marché parce que nous: comment on a
2    fait dans ces cas là . euh: on a dit si vous voulez un espace
3    il y a deux conditions . euh il faut être très présent .. [...]
4    donc on a demandé si les gens allaient être présents\ . s'ils
5    ont dit qu'ils allaient présents dans ce cas là il y a une
```

```
6    autre condition\ c'est que quoi que que vous fassiez/ euh
7    vous ne mettiez pas en danger (dans) la vie du collectif en:
8    faisant je sais pas moi euh: fêtes techno la nuit à cinq heures
9    du matin\ là ça pose un problème puisqu'on va avoir des plaintes
10   on va avoir des (billes) ou euh: de que:: de à casser les
11   vitrines enfin de faire des trucs/ . tout à coup nous mettant
12   en danger\
```

Dans cet extrait, la notion d'ordre est traduite en terme de " conditions ", une façon de verbaliser des règles. En effet, ce terme semble plus approprié par rapport à la conception de " collectif " que l'interviewé donne à son espace à la ligne 5. Ainsi, d'un discours descriptif on passe à un discours stratégique qui a pour but de convaincre son public – en l'occurrence ici les enquêtrices.

Les connecteurs utilisés ici, tels que " donc " ou " parce que ", sont des marqueurs d'argumentation introduisant un discours de la persuasion qui trouve sa justification dans l'utilisation d'un exemple d'une condition exigée pour la survie de l'espace du squat aux lignes 5 à 8. De plus, il est intéressant de remarquer l'utilisation du nom " danger " dans ces mêmes lignes, dans la mesure où la première mention est rapportée au collectif et la deuxième au " nous " qui est une identification de l'autorité au collectif. De même, le dialogue avec les partenaires internes du collectif est mis en scène d'abord à la troisième personne, pour ensuite passer à une actualisation à la deuxième personne (" vous ", l. 6, dès l'énoncé de la deuxième condition). D continue à développer un discours normatif (avec l'utilisation du verbe " falloir ", l. 4, 10, 12), en se posant en énonciateur des conditions adressées à nouveau à un " vous " mis en scène dans un discours direct avec et en opposition avec " nous " (introduit après avoir commencé sur un autre registre énonciatif, opposant " on " et la troisième personne, l. 1-2) :

Extrait 9 (EX2/G3/170101/l. 556-579)

```
1  D et ça c'est vachement bien . parce que: comme ça on et s'il
2    y en a trois ou quatre qui le font pas on leur dit attendez les
3    gars . si vous vous le faites pas\ . nous on va être obligés
4    de le faire et euh: s'il y en a plus qui le font pas après c'est
5    comme si euh:: vous . veniez juste comme ça pour faire ce que
6    vous avez envie de faire\ et quand même temps vous étiez
7    pas responsable du lieu\ . il faut qu'on soit tous ensemble\ .
8    et s'il y en a qui commencent à pas le faire on est: on on·
9    pourra pas tenir/ . on pourra pas tenir le coup/ . nous on
10   veut c'est: euh l'esprit d'un collectif c'est qu'on se
11   donne tous la main . ensemble\ et que tous/ on participe à
12   l'élaboration . l'édifice
13 H jus[tement il y avait&
14 B     [ça marche bien /
15 H &une question sur cet esprit un peu: d'é:quipe
16   euh: tout ça
17 D mmm . alors ça marche bien ça marche (si)/ dans l'ensemble
18   ça marche pas mal\  il y a toujours il faut toujours un petit
19   peu parfois\ il y a quelques éléments qui essayent d'échapper
20   à ça: . on leur dit si vous nous lâchez comme ça nous on pourra
21   pas\ . et qu'euh=
22 H =ouais il faut qu'il y ait un minimum d'ordre et [de règles
```

```
23 D                                                    [de solidarité
24 H de solidarité
25 D de sens euh: de sens de la solidarité et de la responsabilité
26   individuelle par rapport au lieu
```

Cet extrait est caractérisé par différentes conceptions de l'organisation de la vie collective : deux conceptions divergentes s'opposent à la fin de la séquence, où H conclut (l. 22) en recourant aux termes d'" ordre " et de " règles ", relevant du registre de l'autorité et de la norme contre laquelle se bat le squat, alors que D, en chevauchement, enchaîne en termes de " solidarité " (l. 23), repris ensuite par H (l. 24). L'enquêtrice et l'informateur manifestent ainsi différentes conceptions de l'organisation sociale au sein d'un groupe vivant dans un espace complexe, susceptible de plusieurs descriptions et de plusieurs interprétations. Le terme de " solidarité " est pourtant utilisé par D au sein d'un dispositif catégoriel et thématique cohérent.

Ainsi , la " solidarité " va de pair avec la " responsabilité " (l. 7, 25), l'" esprit d'un collectif " (l. 10) (repris par H comme " esprit d'é:quipe " l. 15), ainsi qu'avec " tous ensemble " (l. 7, cf. l. 11). De ce point de vue la dynamique des positionnements énonciatifs et des dénominations des différents groupes est intéressante : le discours de la solidarité est pris en charge par le " nous " (l. 3) et le " on " (l. 8, 9 " nous on ") qui s'oppose à un " vous " dans le discours direct ; celui-ci n'est pas qualifié mais est nommé par une quantification (" s'il y en a trois ou quatre ", l. 1-2, " il y a quelques éléments ", l. 19) ou par un partitif (" s'il y en a plus qui ", l. 4, " s'il y en a qui ", l. 8) la plupart du temps précédés d'un conditionnel. La formulation du groupe de ceux qui " échappent " ou " lâchent " (l. 19, 20) reste ainsi abstraite.

6.3. Le squat comme attaque et respect des valeurs établies

Le rapport du squat à l'ordre et ses façons de le (ré)interpréter de façon spécifique est symboliquement exprimé par la description de la façade de l'immeuble occupé – dimension importante dans sa communication avec l'extérieur, pour la présentation et pour l'identité du squat.

Extrait 10 (EX2/G3/170101/l. 1513-1523)

```
1  D [...] on a tissé la toile d'araignée .. voilà et la toile
2    d'araignée elle a été tissée pour deux raisons à la fois pour
3    faire quelque chose de spectaculaire sur la façade\ et en même
4    temps pour protéger la façade\ contre les tags\ ou les trucs
5    comme ça parce qu'on avait eu des problèmes dans les zones
6    précédentes où on toutes les façades avaient été taguées\
```

La toile d'araignée reproduit la double relation (les " deux raisons ", l. 2) du squat à l'ordre établi : d'une part, il exprime la spécificité et l'excentricité du lieu, d'autre part, il exprime la défense d'un certain ordre contre des manifestations dont D se distancie nettement : " les tags\ ou les trucs comme ça " (l. 4-5) fonctionnent de ce point de vue de façon analogue aux " fêtes techno " et aux " trucs " (l. 8, 11) de

l'extrait 8 qui, comme ici, étaient synonymes de " problème " et de " danger " (l. 9, 11-12). La dialectique des " pour " et des " contre " est donc ici significative.

7. Conclusion

Ce travail a permis de mettre en évidence comment durant l'entretien s'opère un changement des relations entre les interlocuteurs ainsi qu'un changement concernant le terme central de "squat". L'informateur arrive au moins partiellement à faire adopter aux enquêtrices son point de vue au cours de l'échange, alors que celle-ci ont abordé l'interaction avec des idées arrêtées sur l'objet du discours qu'elles désiraient voir abordé. L'informateur décrit son espace en le définissant, en le dénommant, en le recatégorisant par la négation et l'affirmation de la catégorie " squat ", mise en relation avec des catégories alternatives telles que " squat artistique ", " atelier-logement-galerie " ou encore " lieu ", mise en discours dans différents registres argumentatifs , allant du dictionnaire au discours juridique, du discours de la solidarité à la dénonciation des dérives liées à la drogue et au deal. A travers ces déplacements, des glissements s'opèrent qui reconstruisent progressivement une référence alternative au squat définie par un nouvel ordre.

Nova – un magazine à la recherche d'un style urbain

Florian Meier (Paris 3 / Kiel)
Alessandra Paone (Bâle)
Loris Vernarelli (Bâle)

1. Introduction

Cet article porte sur la façon dont des acteurs professionnels, des journalistes, proposent une certaine description de la ville, en contribuant ainsi non seulement à construire son image mais aussi à développer ce que nous appellerons un " style urbain ". L'enquête sur laquelle nous nous fondons s'est penchée sur un magazine urbain parisien, *Nova*, qu'elle a appréhendé de différentes manières : d'une part nous avons mené une interview le 10 janvier 2001 avec deux de ses journalistes ; d'autre part nous avons pris en considération les différents " produits " *Nova*, comme la radio du même nom, un peu plus ancienne que le magazine, dont les émissions renforcent le rayon d'action, ainsi que des guides, des sélections musicales vendues sous forme de CD, etc. En outre, *Nova* est le relais d'autres discours que le sien, notamment à travers la publicité qui se manifeste de diverses manières : au moyen de tracts, de cartes, de présentation de clubs, de bars et de magasins, qui respectent le caractère propre à chacun (voir notamment la rubrique " Bons plans " du magazine, où ces publicités sont classées par chaque quartier), ainsi que de publicités originales relatives à des produits à la mode ou offrant des bons de réduction. Les discours propres à la rédaction de *Nova* comme ceux de ses partenaires ont la particularité de s'intéresser de façon générale aux façons de vivre, de fréquenter, de consommer la ville. Ils sont donc un bon lieu d'observation pour réfléchir à la façon dont la ville peut prendre un sens à travers ses descriptions.

Sur la base de ces matériaux, nous nous sommes ainsi intéressés aux procédures, aux intentions et à la ligne éditoriale du magazine, avec une attention particulière à la façon dont ils traitaient des espaces urbains, en tenant également compte des déclarations des journalistes dans l'interview et de l'organisation graphique et linguistique du journal.

La philosophie de *Nova* réside dans une recherche de terrains anti-conventionnels, à travers la présentation de milieux sociaux et ethniques variés ainsi que de lieux qui sont donnés comme étant encore à découvrir. Le mensuel se distingue des autres city-magazines par la manière dont il recueille ses informations : " L'avantage des gens qui travaillent à *Nova* c'est qu'ils vont sur le terrain et qu'ils savent finalement de quoi ils parlent. [...] On parle d'un événement dont personne ne parle " (J1). Les lecteurs sont ainsi mis au courant de faits et d'événements insoupçonnés de leur quartier : " même parfois ils sont surpris qu'on puisse nous intéresser à tel quartier, à tel bar, à tel rade, à tel vieux club privé " (J2). A l'aide de ces informations, *Nova* souhaite donner au lecteur la possibilité de découvrir de nouveaux aspects de son quartier, de façon à lui permettre de se rapprocher de son environnement social et à réduire les barrières qui se dressent entre les différents groupes d'habitants : " (...) mais ce qu'on pense nous, c'est que justement l'information si ça sert à quelque chose ça sert à faire exploser les barrières ... " (J1). L'expérience souhaitée et proposée consiste à vivre son environnement à la fois spatial et social à travers les variations qu'il subit selon les rythmes temporels et les horaires. Pour créer du changement, pour donner naissance à du nouveau, les individus doivent se rencontrer ; *Nova* se propose donc de mettre à leur disposition des lieux de rencontre. C'est sur ce principe qu'est conçu son travail journalistique :

> " ... c'est pas galvauder un événement que d'en parler, c'est donner la possibilité à des gens qui ne font pas partie du réseau. Parce qu'on s'est aperçu aussi que le monde vivait en réseaux, c'est que les choses travaillent en cercle fermé. [...] Ce qu'on dit c'est bougeons, bougeons dans la ville, bougeons dans les communautés, dans les réseaux, dans les musiques " (J1).

C'est dans ce contexte qu'apparaissent les catégories " mouvement ", " nouveauté " et " mixité " que nous avons considérées comme particulièrement importantes et que nous avons développées plus en détail dans une analyse des descriptions de Barbès et de Château Rouge.

Au cours de notre travail, nous nous sommes rapidement rendu compte que l'interview ainsi que les pages du magazine devaient d'abord être rapportés à une action médiane en contexte (Neumann-Braun/ Müller-Doohm 2000). Pour cela nous nous sommes d'abord inspirés de " la réalité des mass-médias " telle que décrite par Luhmann (1996) en relation avec la fonction, l'utilisation et l'incidence de ces mass-médias. Dans un deuxième temps, nous nous sommes appuyés sur les théories de Benjamin (1982) et de Debord (1967) sur le comportement médiatique de la société

post-industrielle, analysant l'adaptation du consommateur à la rapidité du mouvement publicitaire et des modes de vie qui en découlent. Ces considérations introduisent la partie principale de notre travail, constituée de l'analyse de deux exemples illustrant ces processus.

Nous avons essayé de tenir compte de la dimension à la fois informative et commerciale de *Nova* : car si son travail est à but commercial, il ne se limite pas à cet aspect, en tenant à offrir la liberté d'expression aux amateurs, aux minorités des secteurs culturel, ethnique, musical et sexuel.

2. Une certaine conception de la réalité

2.1. La réalité en tant que valeur propre

Selon Luhmann, les mass-médias sont tout d'abord les informateurs de notre société et ne peuvent dire qu'une portion de la réalité en raison des automatismes dus à leur mode de production. Cette réalité acquiert une valeur propre qui se stabilise lorsque son mode de fonctionnement est compris (cf. Luhmann 1996, 10). C'est ainsi que *Nova* va considérer la " découverte des cercles fermés ", par exemple, comme faisant partie de son travail journalistique et comme exprimée à travers des formes personnalisées. Car ces découvertes sont fortement sélectives et relèvent de choix et de hasards. Finalement, les extraits de la réalité qu'elles produisent sont proposés à l'expérience personnelle de chacun, permettant ainsi à chacun d'étendre, d'élargir ou de rejeter ses propres modèles d'identification.

Malgré cette prise en considération des choix personnels de ses journalistes et de son public de la part de *Nova*, la confrontation directe entre l'émetteur et le destinataire est généralement impossible, puisque la communication établie à travers le produit et par le biais de la technique exclut tout contact.

> " Les abonnés se font sentir au besoin quantitativement : par le chiffre des ventes, par les taux d'audience, lesquels sont loin d'être contrariants. " (Luhmann 1996, 34)

Pour J1 " c'est une espèce de réponse qu'il y a et de confiance finalement entre le lectorat et les journalistes ".

Luhmann subdivise les priorités des médias en trois rubriques à savoir les informations, les loisirs et la publicité. Les nouvelles diffusent des informations qui sitôt connues entrent dans le cadre du désuet. Une information diffusée une seconde fois conserve certainement son sens, mais perd sa valeur informative et nécessite un nouveau " punch ". Les annonces publicitaires au contraire peuvent être répétées plusieurs fois, de façon que les informations sur la valeur du produit puissent être bien retenues (cf. Luhmann 1996, 43). Elles ne disparaissent des programmes qu'au moment où leur nouveauté préconisée est devenue une valeur constante. Les médias

sont donc constamment confrontés au problème du dosage de la nouveauté, ainsi qu'à celui de la définition de ce qui est traité et reçu comme nouveau.

Cette question joue un rôle particulièrement important dans le dessein éditorial de *Nova* : J1, dans un renversement provocateur, désigne tout ce qui est " In " comme " Out ", et considère tout ce qui est " Out " comme plus intéressant, donc " In ". On pourrait dire que pour *Nova* l'image de la mode au sein du public large est " Out ". Parce qu'elle est connue et reconnue, elle n'entre plus dans la catégorie du nouveau, et par conséquent ne peut plus livrer aucune information. Cette réflexion informe les choix de *Nova*, qui tente de se différencier des revues habituelles. Plutôt que de parler de la mode elle préfère s'intéresser à " ses micro-quartiers " et à ce que l'on peut trouver au hasard des dérives dans la capitale. Le public ainsi ciblé comprend les adolescents comme les adultes, mais surtout le monde jeune, les anti-conformistes, les instables.

L'information se confond avec un style étudié produisant une série d'images renvoyant aux loisirs, propulsant vers une extériorité. Un cadre extérieur est créé pour permettre la mise sur pied d'un univers où rejoindre un mouvement autre, d'autres modes de vie. *Nova* utilise comme une ressource des règles et des conventions autres, comme par exemple le jeûne durant le ramadan, pour construire des espaces extérieurs, où les lecteurs peuvent trouver une redéfinition du local à vivre à la fois comme proche et lointain, réunissant les qualités du produit et de la tradition. Dans un espace-temps limité, le lecteur est appelé se fondre momentanément dans une réalité qui n'est pas la sienne et qui est la promesse d'une éventuelle rencontre. Ainsi que le dit J1, " on donne les adresses des shorbas gratuites ; ça veut pas dire que deux mille personnes vont se déplacer pour aller bouffer de la shorba gratuite, par contre les trois mecs ou les deux nanas qui vont y aller, c'est parce qu'ils auront envie de rencontrer des gens qui font le ramadan, de savoir ce qui se passe [...] beaucoup de ce qui est – dedans c'est aussi le fait de faire passer une information, c'est de savoir que ces choses-là existent ". L'information donnée par *Nova* n'a donc pasuniquement valeur d'une adresse où se rendre obligatoirement, elle intervient aussi dans la construction d'une ville imaginée, rêvée, et d'une façon d'en parler. Ainsi que le dit Luhmann à propos des médias comme mémoire et comme médiation entre le public et une réalité dont il lui suffit de connaître l'existence sans en faire l'expérience :

> " Dans le système de la société, la mémoire réside dans le fait que l'on peut à chaque message considérer la perception de la réalité, même particulière, comme connue, sans avoir à s'immiscer personnellement dans la communication et sans devoir pour autant se justifier " (Luhmann 1996, 121).

Puisque les médias ont produit une réalité d'arrière-plan, dont la fiction permet la relativité, on peut s'en éloigner et avoir des avis personnels ou se créer des préférences sans risques aucuns.

2.2. La société du spectacle

Inspiré par le " nouveau matérialisme " des années Vingt, au cours desquelles est né un nouveau style de reportage visant l'objectivité, Walter Benjamin a écrit son *Passagen – Werk*. Il a essayé, en constituant une collection de signes des innovations à l'ère industrielle, de trouver un indice du pré-modernisme en général. Parmi ces signes, Benjamin s'intéresse tout particulièrement au collage et à la vision moderne qui s'y manifeste. Il est intéressant de retrouver la forme du collage dans un article de *Nova* sur Barbès, au moyen de laquelle *Nova* reconstruit, à l'aide de fragments de textes et d'images et de leurs contenus symboliques, la richesse des facettes de l'urbanisme. Chaque fragment est à la fois la partie d'un tout et une pièce unique dans ses multiples possibilités d'interprétations individuelles. C'est ainsi que *Nova* reconnaît la simultanéité de moments particuliers et parallèles, le tissu des réseaux des relations et des superpositions entre les lieux qui produisent le mouvement et sont produits par lui.

Avec l'industrialisation, de nouvelles formes de visualisation ont émergé à côté du tableau, du daguerréotype au système panoptique. Leurs effets d'objectivité et d'acuité ont été d'autant plus convaincants grâce à leur diffusion dans les masses au moyen de nouvelles techniques de reproduction. Ces techniques n'ont pas seulement permis une omniprésence de l'information, mais aussi son enrichissement par des images, par exemple sous la forme du reportage. On retrouve encore aujourd'hui l'ambiance qui fascina Benjamin en se promenant à travers les rues parisiennes, les passages dans des bâtiments historiques, le tout baignant dans les réclames lumineuses. Dans cette ambiance, il suffisait de laisser promener le regard pour plonger dans un autre monde. C'est ainsi qu'est né le flâneur, celui qui semblait cheminer sans but et qui simultanément personnifiait la nouvelle bourgeoisie et son rapport à la marchandise. L'illustration est primordiale dans cette nouvelle vision urbaine : dans sa rêverie, le flâneur compose son propre texte urbain où agencer ses images (Benjamin 1982, 528).

En nous inspirant de Benjamin et de ce moment d'émergence d'une nouvelle imagerie de la ville, nous nous sommes efforcés de présenter un point de vue médiatique particulier ainsi que la manière dont il est construit. Nous avons constaté, comme le montre " le spectateur productif " de Rainer Winter, que la consommation de médias peut aussi entraîner une dimension productive et créative et ne se limite pas uniquement à une consommation passive et manipulée relevant du culte de l'objet que les théories critiques lui prêtent traditionnellement. Dans le processus de la lecture, ce sont les spectateurs d'abord qui créent les textes. C'est pourquoi la signification d'un texte reste toujours indéterminée (Winter 1995, 108). On trouve chez Eco aussi un modèle de ce " décodage divergent ", dont le thème est nourri par le face à face entre la société industrielle avancée et les produits de l'industrie culturelle (Eco 1972).

D'après Benjamin, le journalisme est la base de la flânerie dans la société. Le journaliste participe à cette flânerie en consacrant ses heures perdues à déambuler sur les boulevards, et ainsi les multiplie en accroissant de la sorte la valeur de son travail

(Benjamin 1982, 560). Debord prolonge sa réflexion en considérant le spectaculaire comme le composant principal de la société.

> " Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. " (Debord, 1967, §1).

Le principe du spectaculaire produit à la fois par la passivité et par le mouvement est congruent avec l'image du flâneur. L'attention du spectateur est sans relâche, car le fantastique est partout. Certains traits caractéristiques du flâneur semblent aussi se manifester dans les articles de *Nova* que nous avons sélectionnés. Cela nous porte à nous interroger sur la façon dont le parcours, le déplacement, la dérive orchestrée par *Nova* s'organise par des moyens linguistiques, visuels et graphiques. Est-ce que ces moyens composent une promenade sans buts ou est-ce qu'un autre modèle est à l'oeuvre, basé sur le dialogue et la rencontre ? D'après les déclarations que nous avons recueillies, *Nova* veut ouvrir les " cercles fermés " à tout un chacun qui voudrait y pénétrer, c'est-à-dire qu'elle veut transmettre un savoir d'*insider* à ses lecteurs. Chacun doit pouvoir expérimenter ce qui se passe dans les micro-quartiers, participant ainsi au processus de rapprochement initié par le travail journalistique. On peut se poser des questions sur l'impact de *Nova* dans le public – par exemple en entendant J1 affirmer que " ... les gens ils disent ... – écoute il y a 70 % des spectateurs qui sont venus et quand on leur a demandé pourquoi, c'est parce qu' ils avaient lu *Nova* et ça c'est une espèce de réponse qu'il y a de la confiance finalement entre le lectorat et le journaliste. " : ces chiffres, qui contrastent avec la minimisation du nombre des fréquentateurs des shorba gratuites, posent la question de la façon dont *Nova* façonne la ville à son image, à travers les pratiques de fréquentation qu'elle inspire à ses lecteurs. Cette image est-elle celle de la découverte, de la rencontre ou de la consommation spectaculaire ? Notre analyse ne pourra pas répondre directement à ces questions, mais elle permettra d'esquisser une description des moyens par lesquels *Nova* met en scène l'urbain tout en créant son image spécifique – son style urbain.

3. La mise en scène des quartiers

La vie des quartiers est au centre de l'intérêt du *city-magazine Nova*. A partir de l'interview et de l'examen d'un corpus de numéros de *Nova*, nous avons été frappés par la récurrence de certains éléments susceptibles de constituer le " concept " du magazine. Nous nous sommes demandé quelles façons de faire, quelles façons d'écrire, quels procédés de mise en scène correspondent ou plutôt donnent corps à ce " concept ".

Deux représentations ont frappé d'une manière particulière notre attention : il s'agit de la composition et de la mise en page des articles concernant les quartiers de *Barbès* et de *Château Rouge*. Ce qui les rend captivants est surtout la façon dont ils sont conçus. L'un est un collage tandis que l'autre se présente comme une " histoire en images ".

Mais avant de nous plonger dans le vif du sujet, il serait opportun de préciser le procédé de notre recherche. En parcourant divers numéros de *Nova*, trois dimensions se sont manifestées qui ont progressivement structuré notre regard sur les articles. Ces points d'analyse centraux sont la " mixité ", le " mouvement " et la " nouveauté " . Ce sont trois " principes d'écriture ", bien saisissables à travers deux textes particulièrement significatifs, concernant Barbès et Château Rouge. L'analyse de ces deux textes nous permettra de réfléchir à la manière dont *Nova* définit à sa façon la notion d'urbanité.

3.1. La technique du collage : à propos de Barbès

3.1.1. Mixité

Pour mettre en scène Barbès (*Nova magazine,* novembre 1996, pp. 10-11) (figure 1), une double page se présente comme un collage. Il s'agit à la fois d'une carte (comme le montre la disposition spatiale des emblèmes, les indications des rues et donc le quadrillage sous-jacent de l'espace) et d'un collage (qui en soi n'obéit pas nécessairement à une logique cartographique), c'est-à-dire un assemblage de fragments. Le collage privilégie les noms des établissements mais aussi les silhouettes et les emblèmes visuels les plus reconnaissables.

Cette mise en page reprend l'idée de Walter Benjamin qui parlait de l'importance des publicités lumineuses en relation avec les monuments historiques parisiens, ainsi que de la superposition de la multiplicité des fragments d'images urbaines. Les noms des établissements (magasins, restaurants, etc.) sont visibles même si dessinés. Le but du collage est d'illustrer la diversité, voire le chaos du quartier. A travers cette exposition figurée qui vise à mettre en évidence certains détails de Barbès, on renforce et confirme la réputation préétablie de ce quartier et de sa vie.

(8b) Barbès

Foule bigarrée, klaxons, rouleaux de tissus, bijoux, joueurs de bonneteau et T-A-T-I, quatre lettres de néon bleu : Barbès, une descente au bord de la Méditerranée.

(10 Va) Derrière les enseignes commerciales, il y a la Goutte d'or. Barbès, c'est la marque commerciale, l'appellation que les visiteurs utilisent. Les habitants, eux, vivent "à la Goutte d'or", celle des arrière-salles de café et des immeubles miteux. Goutte d'or, une butte sur laquelle poussait un vin fameux au Moyen-Age. Goutte d'or, le premier cabaret du quartier installé à l'angle de la rue des Poissonniers et de la rue de la Goutte d'or.

1850. Le chemin de fer se construit. De petits immeubles d'une ou deux pièces et les fameux "garnis", ancêtres des hôtels meublés, apparaissent pour loger les ouvriers. La Goutte d'or est rattachée à Paris et devient un quartier populaire. Côté Montmartre, des logements plus cossus apparaissent après le percement du boulevard Barbès. Après la seconde guerre mondiale, la reconstruction attire des vagues de provinciaux, d'Italiens et de Portugais à la recherche d'un asile pas cher.
1950-1960. Trans-Méditerranée, l'Algérie se vide de son sang et la Goutte d'or se remplit. La rue de Chartres et la rue Charbonnière se métissent, des villages entiers des Aurès logés dans le même "garni". Des commerçants s'installent, comme "kotbi", le premier boucher de viande halâl du quartier. Les hôtels de passe fleurissent jusqu'au boulevard de la Chapelle. Ils seront fermés en 1979.
1970-1980. La fripe de Barbès s'organise et essaime boulevard de Rochechouart, rues d'Orsel, Belhomme et Steinkerque. La dynastie Ouakguette la fermeture de L'assommoir — le bistrot mythique de Zola — à l'angle Barbès-Rochechouart, pour installer Tati, ultime pièce du puzzle annexant Rochechouart.
1996. Tati fête ses 50 ans et la Goutte d'or se partage en trois. 1°) Barbès et sa débauche de néons fripiers. 2°) Le sud historique, rue de la Goutte d'or, majoritairement algérien avec ses hazars pas chers. 3°) Le nord, autour de Château rouge et de la rue des Poissonniers, territoire des Sénégalais, Ivoiriens ou Antillais. Restaurants, épiceries, coiffeurs, esthétiques, tissus, tenus pour la plupart par des Chinois et quelques Pakistanais.
Aujourd'hui, l'heure est à la réhabilitation — voir les vaisseaux de béton récemment construits rue de la Goutte d'or — et toutes les populations sont en mouvement, sans que l'on puisse prévoir la nouvelle carte ethnographique de la Goutte d'or.

Sophie Barbor-Sollier

TOURISTES

Japonais avec leur drapeau de reconnaissance et Polonais pressés qui montent directement le rue du métro Anvers au Sacré-Cœur. Rue de Clignancourt : boutiques afro-capillaires, épiceries exotiques, boulangerie franco-arabe (spécialité de brioche torsadée) et *Photoline*, une échoppe de produits de beauté aux doubles d'un studio ed photo. 250 F les six pots de gel Goldy's.

GUERRISOL

Le fripier bon marché : 20 F le Chemisier à imprimé Gucci, 40 F la salopette bleu de travail... Dans le magasin du boulevard de la Chapelle, les vrais fauchés et les mamas arabes savent reconnaître les nouveautés. Si quelques petits malins lookés et les stylistes tendance Duschienn ne les ont pas devancés.

BAR DU MARCHE DEJEAN, RUE DES POISSONNIERS

Les bouchers du coin y boivent leur café. Blouses blanche et rouge sang, bottes plastique et sourire. A une table, trois Africains font leur PMU de l'après-midi, en grignotant du maïs bouilli. Le patronne gauloise les houspille gentiment : "Mettez pas vos épluchures par terre, donnez-les moi ! Vous faites pas ça chez vous, non ?"

KATA

Soldeur de chaussures installé dans un ancien théâtre on l'état. Rideau rouge, scène, escalier à double corbeille, moulures, tout est resté, sauf les sièges, remplacés par les bacs à chaussures.
Baskets montantes
No Name à 60 F.

RUE DES POISSONNIERS

Colonne vertébrale de Barbès, versant oriental. Les Africains y tiennent restaurants, épiceries, boutiques de tissus. Les Maghrébins se réservent boucheries (têtes de mouton rôties, 20 F) et bistrots enfumés (café à 5 F), les Tati à 10 Francs (800 F le kit complet d'antenne parabolique) et les librairies-disques-vidéos-thés-gadgets (K7 d'Oum Kalsoum à partir de 35 F).

DEGRIFF'CORNER

Sympa, rue d'Orsel, le paris des dégriffés, très courus des habituées, maître du costu'griffes à la mode.
Bonnes Nuit-Nuit à 99 F ou Lycra **Walt à 5,90 F. *Bata*, boulevard de Rochechouart, le supermarché de la chaussure :** bottines à gros talons *Cortes* à 299 F **(copie des Freelance).** ***Mercerie à l'ancienne*, rue Saveuse : 10 boutons pour 2,50 F.** ***Débadlage du marché St-Pierre :*** **le mètre de popeline à 12,95 F.** ***Vanoprix*, à l'angle des boulevards Barbès et de la Chapelle : le vrai bazar à plus de 10 F. Attention aux mamies-rugby qui jouent des coudes pour fouiller dans les bacs.**

MYSTIC ROAD

C'est toute la rue Polonceau.
Au 53, *l'Institut du Coran-Mouqid El Fath* **(lecture, prières, réunions). Au 48, *Chez Aïda*, une voyante africaine où l'on lâche son assiette. Au 38, *Le temple bouddhiste japonais*, une improbable maisonnette suisse, où l'on s'attend à voir Heidi ouvrir les volets jaunes. Au 33, *Kenaya-La Santé* (en langage bambara), une taverne vaudoue sombre à souhait, où l'hôte Lalamaya fait la visite parmi potions magiques, tresses de ultronnelle et de thé vert, calilloux d'amidon, cornes d'antilopes que les blancs achètent pour faire des manches de couteaux et que les Africains répent pour se soigner. Au 19, *La Goutte Rouge*, un bistrot à musique, c'est close et on colle des tableaux, on refait le monde et on boit de toutes les couleurs.**

LE SON DE BARBES

Pleins feux sur l'Orchestre National de Barbès. *Cocktail rai + musique gnawa Marrakech + étoiements funky, sur fond de dechouks, boudir, parcure... A la barre : Youssef, bassiste de Cheb Mami. Un son électrique et énergique, qui embrase le tout-Paris.*

ISLAM

Al Bustane, la librairie musulmane sérieuse du quartier. Rollés, anciens, scientifiques, contes et surtout religieux, les trois-quarts des ouvrages sont en arabes. On savoure néanmoins quelques livres en français. *La sexualité en islam* d'A. Boudhiba (éd. Quadrige, PUF) ou *Le livre des pénétrations métaphysiques* d'Henry Corbin (éd. Verdier).

TEMPLE DU RAÏ

***Maison Saviat*, boulevard de la Chapelle, "au service du raï depuis 1906" ! Une dame savegnate qui s'est prise d'amour pour la musique des chebs et qui a ouvert le premier magasin de 78 tours arabes en France. Aujourd'hui, ses deux petits-noveux continuent le business :** CD et K7 à partir de 25 F + vidéos de musique arabe et afro. On y trouve aussi des jaux : c'est le fournisseur officiel des bonneteaux du boulevard.

SILENCE, ON DORT !

Bucolique : villa des Poissonniers. Entrée par in rue Richomme. 150 mètres d'allée pavée, entourée de maisons à deux étages avec frise en façade d'époque. La nuit : rien... Rentrez chez vous ! Passé minuit, Barbès ferme. Merci aux rondes de police qui ont anesthésié le quartier.

BISTROTS ET RESTOS

***Le Cyrano*, bistrot rescapé des attrape-touristes de la rue de Steinkerque** (15 F le demi). ***No Problemo*, un resto-bar cosy où l'on apprend à boire du vrai mezcal et à reconnaître la meilleure tequila** (20 sortes, 40 F). ***Nizmera*, rue des Poissonniers, taverne sénégalaise** où le maffé et yaffa, déco orientale version verres à thé et nappes à carreaux, et serveuses caryatides.

ADRESSES

Al Boutane-Le jardin 25, r. de Chartres, 75018 (01 53 26 12 19). **Xanadu** 8, r. André Del Sarte, 75018 (01 42 23 98 14). **Bata** 56, bd Rochechouart, 75018 (01 42 52 79 30). **Chez Aida** 66, r. Polonceau, 75018 (01 42 58 26 20). **Le Cyrano** 20, r. d'Orsel, 75018 (01 46 06 46 32). **Aux Deux Harmonies** 86, bd Rochechouart, 75018 (01 42 55 53 09). **Drapeau-Débadlage du Marché Saint-Pierre** 2, r. Charles Nodier et 14, r. d'Orsel, 75018 (01 42 64 22 06). **Guerrisol** 9 et 21, bd Barbès et 45 bd de La Chapelle, 75018 (01 42 52 19 73). **Kata** 9, r. des Poissonniers, 75018. **Kenaya-La Santé** 33, r. Polonceau, 75018 (01 42 54 32 03). **Marocaine** bd de Rochechouart, 75018. **Maison Saviat** 124, bd de la Chapelle, 75018 (01 46 06 31 84). **Magid El Fath/La Maison de Corse** 53, r. Polonceau, 75018 (01 42 58 64 17). **Mazuchs** 3, r. André Del Sarte, 75018 (01 42 23 36 45). **Marocaine** 13, r. Saveuse, 75018. **Nizmera** 7, r. des Poissonniers, 75018 (01 42 51 24 94). **No Problème** 14, r. Charles Nodier, 75018 (01 42 54 39 38). **Photoline** 8 bis, r. de Clignancourt, 75018 (01 42 52 26 25). **Le Rideau de Fer** 14, r. André Del Sarte, 75018 (01 42 52 11 73). **Sympa** 68, bd Rochechouart, 75018 (01 42 54 26 97). **Tati** 4-42, bd Rochechouart, 75018 (01 42 55 13 09). **Tati** 9r 11, r. Belhomme, 75019. **Temple bouddhiste japonais** 38, r. Polonceau, 75018. **Vanoprix**, 124, bd de la Chapelle, 75018 (01 42 55 53 44). **Vieux kasano-marchouta** Angle de la rue des Islettes et de la rue de la Goutte d'Or, 75018. **Pour en savoir plus** sur l'historique et pour participer à des visites historiques de la Goutte d'or : salle St-Bruno, l'Observatoire (01 42 62 11 13). Merci à Pierre-Marie Lasblein.

LA PANOPLIE DE L'EASY LISTENER AFRO

***Maracaïbo*, boulevard de Rochechouart, pour s'habiller pas cher en crooner, chemise rouge à grand col et notes de musiques brodées, veste croisée noire sans col.** ***Rue André del Sarto : no 3, Mazurka*, le resto polac du quartier où il fait bon chanter. Au 5, *Ascalani*, une trattoria italienne avec rizotto, lasagne et sourire. Au 14, *Le Rideau de Fer*, une officine courageuse pour comics et vinyles rock.**

L'EMPIRE TATI

Les codes-barre ont remplacé les fiches à liseré vert, les vendeuses en blouse rose charcutorie sont devenues figurantes. Succès et notoriété, jusque dans les pays de l'Est. Ultime reconnaissance : l'ouverture d'un Tati Or avec des bijoux 18 carats *garantis* par l'Etat, au prix du toc : pendentif en perles de culture à 24,90 F.
Attention, les prix montent : la culotte qui gaine les fesses à 29,90 F (comme au Printemps) et le sèche-cheveux Philips à 119,90 F (comme chez Carrefour).

LOUXOR

Temple égyptien du grand écran en ruine, servant d'abri aux "plastifieurs" de cartes d'identité et aux marrons grillés.

Illustrations : Virginie Brunard

Les quinze blocs textuels qui sont situés autour du collage portent tous des titres en caractères gras et en majuscules dont quatre gardent les noms de lieux originaux (" Rue des Poissonniers " ou " Kata ") et onze sont des créations *ad hoc* (comme " Mystic Road " ou " Temple du Raï "). Ces derniers opèrent comme des mots-clé décrivant et expliquant les endroits indiqués tandis que les autres reprennent des noms reconnaissables en conférant aussi une dimension authentique à cette représentation. Les textes ressemblent à une " didascalie " car ils fournissent au lecteur des indications concernant le fonctionnement de la représentation. Leur construction ne coïncide ni par sa forme ni par son contenu avec les explications qu'on peut trouver dans des guides touristiques, mais fournit des informations relatives aux prix des marchandises qu'on peut acheter dans les différents établissements, mis en relief par une écriture distincte (en rouge). Par exemple dans le paragraphe intitulé " Degriff'corner " on lit : " Bomber Naf-Naf à 99 F ". L'hétérogénéité du texte, qui mêle information et publicité, ainsi que différentes ethnies (africains, maghrébins, japonais, etc.) et religions (islam, bouddhisme) est évidente ici et se veut à l'image de l'hétérogénéité du quartier. Le collage est un moyen particulièrement adéquat pour dire cette mise en scène de la diversité.

3.1.2. Nouveauté

Ces textes ne disent pas les curiosités monumentales de l'endroit mais insistent plutôt sur les lieux en partie typiques et en partie moins connus du quartier. Le collage accentue fortement la volonté de surprendre par des associations inhabituelles. Un des objectifs de la combinaison entre le collage et les textes est de frapper le lectorat, de construire une image à la fois inattendue et colorée d'un quartier ethnique, qui confirme et qui déplace à la fois ce qu'on sait y trouver. Cela correspond bien à la définition par *Nova* du nouveau comme insolite, comme ce à quoi l'on ne pense pas nécessairement et qu'on n'imagine même pas.

3.1.3. Mouvement

Une autre grande visée, sinon la plus importante, de cette illustration est celle d'attirer les gens, de les faire bouger, de les inviter à aller flâner dans le quartier. Cette intention est mise en évidence par une liste d'adresses à l'extérieur du collage, concernant les établissements cités dans les textes. La partie intitulée " Temple du raï " par exemple, mentionne la " Maison Sauviat " et donne l'indication exacte du lieu (" 124, bd de la Chapelle, 75018 ") avec le numéro de téléphone.

Que ce soit pour composer une image de mixité insolite et de mouvement, cette page est organisée de façon fortement spatialisée. La structure globale est centripète, car les commentaires aux marges convergent vers le centre de la représentation : le collage. Les flèches qui lient les explications à l'image centrale, annoncent le mouvement en présentant aux lecteurs des restaurants, des bars et des magasins, qu'ils peuvent " expérimenter ". La distribution des textes à l'extérieur ainsi que des dessins

à l'intérieur du collage compose la mixité et la nouveauté en suggérant soit le chaos soit l'originalité du quartier.

3.2. Le récit en images : à propos de Château-Rouge

Attiré par le titre " Quartier chaud " et la manchette " Jours tranquilles à Château Rouge ", captivé d'emblée par ces dénominations antithétiques, le lecteur est catapulté à l'intérieur de l'article (*Nova magazine*, juillet/ août 2000, p. 54-57). Une présentation brève mais riche en détails, servant en quelque manière de sommaire, annonce la thématique. Ces premières constatations donnent lieu de croire que l'enquêtrice a surtout voulu s'appuyer sur la force des nombreuses images qui constituent son reportage. Surprendre les distraits (surtout ceux qui seraient enclins à feuilleter la revue) par un intitulé inopiné et un avant-propos intrigant : voilà la technique adoptée pour accrocher les lecteurs.

En parcourant l'article, on découvre de nombreuses photos, chacune accompagnée d'un texte explicatif qui, de son côté, se distingue avant tout par la composition du titre. En effet celui-ci, censé fournir une légende aux photos qui composent la page, est conçu comme une série de rendez-vous avec lieu et heure. Ainsi, comme si on consultait un agenda, on part à " 14 h, sur les trottoirs de Château Rouge " pour arriver à " 22h30, l'anniversaire de Papa Wemba ". La journaliste nous guide littéralement à travers le quartier, nous donnant rendez-vous à des heures précises afin de visiter des rues ou des endroits caractéristiques. Et tel un cicérone invisible, elle raconte ou commente ce qui se passe. D'ailleurs, on pourrait associer cet agencement de différentes cases contenant illustrations et textes à celui d'un album ou d'un journal de voyage illustré. Dans les deux cas, le but est de rendre compte d'une série d'événements (privilégiés par rapport à celles qui pourraient être des propriétés descriptives immuables du lieu) à l'aide du binôme image - texte.

La temporalité régit tout l'article : non seulement les marques temporelles, mais aussi la disposition des photos confirment cette observation. Au-dessus du court texte appelé " Embrouille numéro 1 ", par exemple, sont placées quatre petites images rectangulaires qui se suivent dans un ordre chronologique. Spontanément, cette succession d'images, voire de photogrammes, fait penser à une séquence cinématographique. Le texte construit ainsi un " court-métrage " portant sur le vol d'une chaîne en or.

3.2.1. Les images et leurs perspectives

Si d'une part nous avons fait ressortir l'importance de la disposition des illustrations à l'intérieur du reportage, de l'autre il paraît essentiel maintenant de s'intéresser à la perspective choisie par le photographe. En fait, on a remarqué que les images documentent leur contenu de différentes manières : il y a des photos qu'on pourrait dire " autosuffisantes " parce qu'elles peuvent se passer d'un texte explicatif, et il y en a qui sans commentaire demeurent énigmatiques.

L'extrait sélectionné (fig. 2) propose une série d'images particulièrement diversifiées. A première vue, c'est la grande photo au beau milieu de la page 56 (à gauche) qui attire l'attention. Elle montre, au premier plan, une main serrant une montre en or. Ce qui étonne est la hauteur insolite à laquelle a été prise l'image, à la hauteur des torses, qui provoque une absence de visages, ainsi que sa netteté insuffisante. De façon instinctive, la photo suscite le soupçon. Sans savoir de quoi il s'agit réellement, le lecteur se représente une scène criminelle où la montre, peut-être volée, est le corps du délit. La contextualisation de cette photo est accomplie au moyen de l'image en bas à gauche, attachée au texte à côté. Contrairement à la première photo qui est prise du bas et de façon rapprochée, l'image contextualisante est prise du haut et à distance. Elle montre un attroupement de personnes, associé par le titre, " marché aux voleurs ", à des activités illicites. L'association entre les deux photos et le titre permet de réinterpréter la première comme renvoyant à la manipulation d'objets volés.

Les renvois entre les photos et les textes, le choix des angles de la prise de vue ainsi que de la taille de l'image produisent et confortent l'image d'un quartier aux activités illégales. Ceci se transmet aux autres images, par exemple aux deux photos en haut de la page. A gauche, un homme gesticulant est pris de bas en haut, mais il est méconnaissable, sans visage. A droite, on photographie frontalement un couple de marchands et un policier. La tête d'un passant qui s'interpose entre le téléobjectif et le groupe de personnes fait penser que le photographe est un peu caché, peut-être qu'il ne veut pas trop s'exposer. Donc, d'une part un témoignage anonyme, de l'autre une image presque dérobée et outre cela, dans les deux situations, des photos aux contours estompés. Encore une fois, le texte restitue du sens en ébauchant un récit et en renvoyant à l'illégalité.

3.2.2. Mixité et nouveauté

En parcourant l'article, on constate immédiatement que la mixité est omniprésente. Tout au long des quatre pages, par exemple, le lecteur rencontre différents types d'habitants du quartier, c'est-à-dire des marchands ambulants, des vendeurs de vêtements, des habitués de bars, des trafiquants et des gens communs. Ce mélange hétérogène d'individus trouve un curieux pendant à la page 57 :

Parole de marchand

"Tu comptes jusqu'à dix et t'as un toxico."

Embrouille numéro 2

Pas vu, pas pris, un tiscar vient de braquer la caisse d'un marchand de fruits & légumes. (Eternelle) question : mais que fait la police ?

18 h, marché aux voleurs

Il est tout juste 18 heures, rue de Panama, baptisée en patois local "le marché aux voleurs". A gauche : une oreille s'éveille. Dans la rue : des sujets volant non identifiés. "Gare aux portables", "*Katle ou sac*", les avertissements tombent aussi souvent, dit-on ici, que les emmerdements. C'est qu'on y fait les 400 coups dans cette rue où la dope circule, où tout ce qui brille est sous surveillance. Braqueurs, amateurs, règlements de compte... au commencement de quartier, les plaintes, en vain, s'accumulent. Dans les boutiques, on commence à sortir le soir rouge et d'un tous mauvais qui le démission de la police. "C'est comme si on avait décidé de laisser pourrir le quartier" conclut un "Arabe du coin" qui n'a toujours pas compris pourquoi le marché Dejean allait être déplacé. Il est 19 heures sur le marché aux voleurs. Sapes de luxe, bijoux de valeur, caméras pirates... Du bon matos s'écoule, à peine volé, déjà revendu.

19 h au Tout Kin

A signaler : la présence d'un touchon aux portes du Tout Kin. Normal, ce "carrefour" local ne se refuse rien. Un bon vieux capitaine fume aux côtés de palmes en boîte au rayon des fruits & légumes, on trouve de tout et ainsi des cuisses-grenouilles (sautées) à consommer essentiellement en boulettes et dont le prix est fonction de l'espèce. Vingt francs pièce le mammifère gros comme un pouce. Recherche crocodile désespérément ? Pas la peine de rêver, le reptile ne court pas les rues, le faute aux connaisseurs qui ont engagé, depuis quelques années, une guerre contre les trafiquants d'espèces rares (perroquets, varan, boa, rhinocéros, singe). Vendues sous le manteau, ces marchandises ne sont pas données : il faut compter 200 francs pour quelques morceaux choisis.

22 h 30, l'anniversaire de Papa Wemba

Quartier Château Rouge-marouille, la fièvre est africaine ce soir. Ce soir, c'est à la Villa Babylone que le tout kin kiffe. Motif du rassemblement : le double anniversaire de Papa Wemba (le grand Elombe totalise 53 ans dont trente-trois ans de carrière), et le remaniement ministériel chez les Voutéristes. Kessia ? Un faux gouvernement dirigé par Papa Wemba et composé de vrais saveurs déguisés en ministres. Amours, gloire et beauté. Ainsi s'achève la vidéo. Seule dans la foule et la rencontre de Château Rouge, je cherche en vain des visages connus. Tiens, mais c'est Kader ?

Cette fois-ci, il est question d'alimentation typique. Les photos sont disposées par trois sur trois rangées. Elles représentent des aliments hétérogènes - sauf la dernière qui contextualise les précédentes et qui permet de les voir comme des étalages, des vitrines, des rayons de produits offerts au consommateur. Le lecteur est ainsi transformé en un flâneur à qui s'offrent toutes sortes de marchandises exotiques, des asticots repoussants aux boissons orientales, et illicites (le texte parle de crocodile, de porc-épic, de boa, de rhinocéros, etc.). Jamais comme ici, les images s'épousent si bien le texte. En effet, l'enquêtrice signale que dans ce supermarché nommé Tout Kin, c'est-à-dire " Tout Kinshasa ", on " trouve de tout " : ce jeu de mots avec l'adjectif " tout " combiné aux images prétend mettre en évidence la variété de produits qu'offre ce Kinshasa en miniature.

Jusqu'à présent, nous avons focalisé notre attention sur les images et n'avons mentionné qu'en passant le rôle des textes explicatifs. Ce choix est dû surtout au fait qu'une analyse systématique de leur contenu constituerait un travail à part. Néanmoins, il y a un aspect à l'intérieur de ces " didascalies " digne d'être approfondi et qui contribue à créer un effet de nouveauté et de mixité à savoir les mots africains. Présentés comme courants à Château Rouge, mais incompréhensibles pour les *outsiders* que sont les lecteurs de *Nova*, ils permettent à la fois de donner une couleur locale au texte et de coller au plus près des objets décrits. Les expressions trouvées dans les quatre pages de l'article touchent les domaines de la vie du quartier : lieux de rencontre, personnes, habits et nourriture. On mentionne les *n'gandas* (" ces bars d'ambiance, nés clandos, et qui restent invisibles à qui ne les pratique pas ") mais aussi le *kitendi* (" version en lingala du mot fringue ") et les *n'sombe* (" asticots "). Ces termes ne sont d'abord pas utilisés comme tels mais sont marqués par l'italique et accompagnés d'explications (ou de simples traductions) entre parenthèses. Dorénavant ils peuvent être utilisés sans plus aucun commentaire (ex. *n'sombe*). Ainsi la première mention introduit un nouveau savoir qui est ensuite traité comme acquis. On notera que les explications sont de longueur différente selon l'importance que la journaliste, ainsi que les circonstances donnent à ces termes africains. Les *n'gandas*, par exemple, jouissent d'un commentaire plus long par l'importance qu'on leur donne dans le quartier (en effet, la case " 16 h 30, descente dans les *n'gandas* " est entièrement consacrée à ces établissements). Par ces façons de mettre en scène des bribes de parlers africains, l'exotisme est à la fois présenté comme tel et rendu familier et accessible au le lecteur.

4. Style et urbanité

En guise de conclusion, nous aimerions approfondir la réflexion sur la notion d'" urbanité ", ou mieux, ce que nous pouvons dire à ce propos en nous inspirant de *Nova*. Pour nous ce terme renvoie aux qualités de ce qui est propre à la ville. Dans ce

contexte, il nous intéresse particulièrement de voir comment le magazine perçoit Paris ainsi que sa vie et de quelle manière il reproduit les impressions recueillies.

Pendant l'analyse de notre corpus, on a remarqué que les auteurs utilisent différentes méthodes de mise en page, de représentation et d'écriture. Ils partent d'impressions personnelles et générales qui regardent les quartiers de ville en question. Ces " clichés " favorisent la création d'une représentation typique du quartier, reconnaissable aux yeux du lectorat - tout en étant transmise par des images inédites, construites par les journalistes, collage ou photo-roman.

La volonté majeure du *city-magazine* est de rendre compte de façon palpable de la vie à l'intérieur d'un microcosme. *Nova* ne fait pas que donner des informations sur la ville et sur des lieux plus ou moins connus. Les articles analysés montrent à l'œuvre une mise en scène de la ville grâce à des modes de représentation composites, mixés. De façon réflexive, *Nova* associe sa *vision de la ville* – des quartiers qu'il convient de présenter, des objets, des tendances – et son *écriture de la ville*. La mise en page privilégie un découpage du texte en unités souvent assez restreintes, combinées et distribuées spatialement pour créer des formes inédites.

La mixité, la nouveauté et le mouvement ne sont ainsi pas uniquement des thèmes ou des caractéristiques des objets dont parle *Nova*, mais aussi des caractéristiques de sa façon de parler, de son écriture à la fois verbale et visuelle. On peut ainsi parler d'un style que *Nova* cherche à développer et qui correspond à sa conceptualisation de l'urbain.

Cette démarche exige la brisure de ce cercle fermé dont il est question dans les déclarations des journalistes que nous avons citées dans la première partie de cette étude. Les journalistes pénètrent à l'intérieur des micro-quartiers pour accéder à des informations qu'ils vont à leur tour dévoiler aux lecteurs. Le repérage des informations a lieu en deux phases : d'abord, comme le flâneur de Benjamin, l'enquêteur recueille ses impressions en se baladant dans les quartiers ; dans un deuxième temps il transforme les observations encore abstraite en des données concrètes, documentées, donc compréhensibles pour le lectorat. C'est ainsi que *Nova* et ses lecteurs " communiquent ".

A la fin de notre parcours, une question en particulier se présente à nos esprits : est-ce que *Nova* est bien un magazine différent des autres comme il prétend l'être ? Nous ne pouvons pas l'affirmer avec certitude, mais après avoir approfondi nos analyses, nous nous sentons en mesure de le présumer. Assurément, le *style* et la méthode de travail de toute l'équipe *Nova* sont essentiels pour définir une position et une identité spécifiques parmi les divers *city-magazines*.

TROISEME CONSIDERATION INTERMEDIAIRE:

regards de sociolinguistes

Questions à la sociolinguistique d'aujourd'hui

Josiane Boutet (Paris 7 / IUFM de Paris)
Christine Deprez (Paris 5)
Françoise Gadet (Paris 10)

Opération Paris-Bâle : Quel vous semble être le domaine/l'objet/le champ le plus prometteur, innovant et stimulant de la sociolinguistique actuelle ?

JB : Pour moi, l'objet de la sociolinguistique c'est toujours de décrire et de comprendre l'activité de langage, les pratiques langagières, en tant qu'elles sont socialement construites quels que soient les domaines d'étude ou les champs particuliers. Par ailleurs, la SL est pour moi une discipline dont les questionnements sont dépendants des interrogations issues du champ du social ou du politique (au même titre que l'analyse de discours). Aussi les champs prometteurs me semblent être ceux qui apportent des éléments de compréhension des faits sociaux actuels majeurs que sont la mondialisation, l'urbanisation des populations, la tertiarisation du travail. Ces champs peuvent se décliner comme la sociolinguistique urbaine, la sociolinguistique du travail. D'un point de vue méthodologique, je ne suis pas sûre que les technologies informatiques de traitement de grands corpus seront, à l'avenir, les méthodes les plus pertinentes dans la construction de la SL. Les travaux d'orientation clinique ou basés sur des observations de longue durée répondront dans doute mieux aux questions que nous nous posons.

CD : Je pense quant à moi surtout à l'avenir et à l'évolution des langues en contact, notamment du fait des migrations internationales. Pourquoi ?

Les migrations sont l'un des faits sociaux majeurs de ce siècle : elles mettent en contact des locuteurs, des langues et des cultures dans un brassage sans précédent et ce phénomène va s'accélérant. Nous assistons donc à la fois à l'émergence d'un

plurilinguisme urbain où la diversité des langues est extrême mais où le travail d'érosion et d'assimilation est aussi manifeste. Nous sommes donc dans des situations observables particulièrement dynamiques, tendues par des contradictions fortes entre les enjeux personnels et ceux des groupes en présence.

L'étude des pratiques linguistique (observables) donne des résultats éparpillés et instables. Les fragmentations que l'on observe sont moins reliables à des marques formelles analysables de façon, disons labovienne, qu'à des discours de type réflexifs.

Et c'est dans les discours, tout particulièrement, qu'apparaissent des systèmes de catégorisations concernant les individus, les groupes et leur(s) langue(s) – sur lesquels s'appuient les constructions identitaires. Les catégorisations discursives qui vont des stéréotypes partagés aux prises de positions personnelles sont porteuses de sens et d'explications sur les comportement linguistiques et langagiers.

FG : Je ne pense pas que des réponses en termes de domaine, d'objet ou de champ apporteraient grand chose. Le véritable enjeu résiderait plutôt dans les terrains, les méthodes et la réflexion théorique, et le rapport entre les trois. Il y a des objets plus ou moins valorisés et recherchés selon les époques, généralement pas pour des causes internes à la discipline (demande sociale externe, ou rapports de force dans la discipline " Sciences du langage ", lesquels ne sont jamais déterminés par les disciplines de terrain). Mais le " prometteur " et le " stimulant " ne viennent certainement pas de l'objet même, ils viennent du pouvoir explicatif (réel, pas imaginaire comme dans les corrélations par exemple), grâce à quoi le sociolinguistique pourrait s'imposer comme ressource et comme pouvoir d'expertise propre. Quant à " l'innovant ", pourquoi faudrait-il donc être innovant, alors qu'il me semble qu'on n'a même pas encore posé des bases saines à la discipline ?

OPB : Quelle vous semble être la tare, le bourbier, la difficulté majeure dans laquelle est prise la sociolinguistique actuelle ?

FG : Il est certain que les difficultés sont fortes, sinon la discipline se serait déjà imposée mieux qu'elle ne l'a fait, en tous cas pour l'Europe francophone. Le pire danger qui guette, je crois, c'est la fascination pour l'objet ou pour les porteurs de cet objet, travailler trop près de ses propres problèmes et croire ainsi s'y confronter, et finir d'une façon ou d'une autre par " going native ". On a de longtemps critiqué la sociolinguistique française (dans la foulée des sciences humaines françaises) pour sa médiocrité d'attache dans le terrain, mais je me demande s'il n'y a pas, en ce moment, tout autant lieu de s'inquiéter de la tare inverse : penser qu'il suffit de se poser sur un terrain avec le moins possible d'idées préconçues, se faire petit en adhérant au " paradoxe de l'observateur ", et attendre que tout finisse par " remonter du terrain " - expression que j'ai entendue, et pas qu'une fois.

CD : On assiste d'une part à un manque de prises actuellement sur certains des concepts-clefs de la sociolinguistique qui se manifeste soit par une " fossilisation " : ainsi en est-il de termes comme : *diglossie, communautés linguistiques*, soit à des " à peu près " métaphoriques comme *insécurité linguistique* ou *métissage linguistique, écologie linguistique*, et, si je pense au domaine qui m'intéresse, la *dynamique des contacts de langues*. Ainsi, par exemple, on est obligé de postuler qu'il y a une " communauté linguistique ", parce que sans elle on n'a pas de bornage des frontières des groupes sur lesquels on travaille, tout en sachant que cette " communauté " est illusoire et qu'elle est parcourue de divisions internes significatives pour notre propos. En outre, il y a trop d'études en ce moment, en France, sur les déclarations (les fameuses représentations), pas assez d'études des formes (manque de descriptions systématiques dans mon domaine sur les variations des langues dans l'immigration).

D'autre part, la sociolinguistique est encore trop franco-française, adjectif dans lequel j'inclus les études sur la francophonie.

JB : Je ne sais pas si je pourrai répondre à cette question en faisant abstraction du fait que je travaille en France et que ma pratique professionnelle de sociolinguiste s'y déroule. Aussi le problème de la sociolinguistique, du moins française, c'est l'incapacité à élaborer des programmes conjoints de travail, la difficulté de sortir des " chapelles " théoriques ou simplement personnelles, des pesanteurs historiques de tel ou tel lieu. C'est l'éparpillement des travaux en de minuscules groupes qui s'inventent leur vocabulaire, leur terminologie pour se construire une légitimité.

OPB : Sur quoi et comment travaillerait la sociolinguistique de vos rêves ?

JB : La question de l'objet de la SL me semble ici second au regard du " comment " : de nombreux objets pourraient coexister si les conditions de leur exploration étaient bonnes. Je pense que la sociolinguistique, envisagée globalement comme l'étude de l'activité de langage socialement située, a une place citoyenne à prendre ou à conforter. Ce que nous avons à dire des usages de cette activité symbolique dans le monde, ce que nous pouvons en dire avec nos différentes méthodes et théories a une pertinence sociale. A côté de l'ingégnérie du langage que les linguistiques formelles ont construit, il y a place pour un autre domaine d'application qu'une sociolinguistique devrait construire, à la fois institutionnellement et théoriquement. Mais je ne pense pas que la seule addition d'excellents travaux et d'excellents chercheurs y suffise. Il faut une volonté collective de construire un domaine, des moyens à la fois financiers et institutionnels. Je rêverai donc d'une sociolinguistique qui saurait construire des programmes de recherche à long terme, ferait travailler ensemble des étudiants et collègues de différentes équipes, universités et bords théoriques ; je voudrais des lieux de confrontation scientifique où les enjeux de

pouvoir, nécessairement présents certes, ne gouverneraient pas l'intégralité des débats et des prises de position. A terme, il me semble que nous devons avant tout construire un espace de recherche européen.

FG : Plutôt que de mes rêves, parlons d'une sociolinguistique enfin convaincante. Elle aurait des objectifs explicatifs (pourquoi est-ce que ceci se présente ainsi et non pas autrement ? pourquoi est-ce que tel locuteur ou tel groupe a telle conduite ou pratique plutôt que telle autre ? y a-t-il des généralisations possibles ? de quel ordre ?). Elle se poserait la question de son autonomie (par rapport à la linguistique) ou de sa non-autonomie (par rapport à d'autres sciences humaines). Prenant le locuteur au sérieux et non comme simple vecteur de forces sociales, cherchant à établir LE sociolinguistique, elle ne serait pas dominée par des problématiques linguistiques (faisant de la sociolinguistique une application d'une linguistique formelle en quête de légitimité empirique), et elle verrait ainsi s'ouvrir la perspective d'intéresser les autres sciences humaines et les politiques, ce qui est encore loin d'être le cas pour le moment.

CD : SL de rêve ? avoir du temps pour en faire.

OPB : Quelle place convient-il de reconnaître aux pratiques de terrain (fieldwork) en sociolinguistique ?

CD : Il est pour moi indispensable pour observer les pratiques au sens large. Cependant les étudiants ne font pas assez l'expérience de la curiosité et de la naïveté que donne le terrain étrange/étranger, tout comme celle des langues " exotiques ". La plupart des jeunes chercheurs travaillent sur leur ville, dans/sur leur " communauté ", sur leurs langues. Ils sont à la fois informateurs et chercheurs dans la terminologie des années 70. Le fait d'appartenir à la communauté que l'on étudie comporte d'évidents avantages pratiques, mais n'est pas un gage du sérieux des résultats (l'inverse non plus d'ailleurs). Une autre vertu du terrain, mieux appréciée en Suisse qu'en France, c'est celle de la comparaison : car elle permet le questionnement. Inutile d'avoir tout lu sur les Portugais en France si on accepte d'ignorer les études qui portent sur les Italiens.

FG : Il est entendu qu'un sociolinguiste sans terrain serait peu crédible. Mais qu'en fait-il, qu'en tire-t-il, comment en prépare-t-il l'approche ? Pourquoi (surtout en France) pas davantage d'exigences et d'innovations méthodologiques ? Je suis étonnée des passions et des enjeux soulevés par la question du terrain, comme le slogan de Mao " qui n'a pas fait d'enquête n'a pas droit à la parole ", ou la phrase que Chambers met en exergue de son ouvrage " data without generalization is just

gossip ". Quant à moi, j'en reviens toujours à la question exprimée par Auroux, que je reformule en : Qu'est-ce que le (socio)linguiste va chercher sur un terrain qu'il n'aurait pas pu rencontrer sans ce passage ? Il me semble qu'une telle question devrait être toujours présente, et déterminer toute option, conceptionnelle, méthodologique ou interprétative.

JB : J'aurais du mal à répondre à cette question qui est, pour moi, mal posée. La sociolinguistique est pour moi une linguistique de terrain, au même titre par exemple, que l'ethnolinguistique. Dans la conception que je me suis forgée et que j'enseigne, l'activité de langage ne peut être recueillie que dans la situation même de son énonciation, c'est-à-dire que cela exclut à la fois les données issues de l'introspection et les données obtenues par des protocoles expérimentaux. Par ailleurs, et comme tout linguiste de terrain, je sais combien la pratique du terrain, la présence dans des lieux et des situations au départ inconnues et souvent incompréhensibles va modifier, déplacer, déconstruire nos hypothèses de départ, va en générer d'autres ; combien au contact avec le terrain, nos construits théoriques vont devoir être retravaillés voire abandonnés. C'est de ces déplacements, de ces confrontations que naît l'innovation, la trouvaille. Sans travail de terrain la sociolinguistique ne peut pas avancer, progresser, bouger, évoluer. Nous sommes d'abord une discipline de terrain.

propos recueillis en octobre 2001

L'AILLEURS ICI

Des étrangers disent l'étranger : la variation du positionnement social dans l'interaction entre enquêteur et enquêté

Maud Bagaria (Paris 3)
Markus Gisin (Bâle)
Emmanuelle Graf (Bâle)
Emeline Petit (Paris 3)
Markus Sturm (Bâle)

1. Introduction

Cet article analyse la variation du positionnement social dans un corpus d'interaction verbale. La notion de positionnement social est fortement liée aux réflexions sur la présentation de soi. Chaque personne recourt à différentes ressources expressives par lesquelles elle construit, présente et confirme son identité : coiffure, vêtements, gestuelle, accessoires et naturellement langue. Nous nous intéressons ici aux traces de cette construction dans le discours tel que nous l'avons enregistré. Notre approche s'inspire de la tradition qui, depuis G. H. Mead, considéré comme le véritable père fondateur de l'interactionnisme symbolique (De Queiroz/ Ziolkowski 1997, 18), retient l'hypothèse que l'identité d'un individu se construit et se manifeste par l'interaction, ce qui signifie que la constitution de l'identité est un processus interactif continu.

Il s'agit donc d'analyser les traces linguistiques des démarches et des stratégies qu'utilise l'interlocuteur dans l'activité discursive pour se positionner dans son environnement social pendant l'interaction. Nous intéressent donc les activités langagières interactionnelles au cours desquelles les acteurs sociaux introduisent et s'attribuent mutuellement certaines catégories qui leur ouvrent des possibilités d'action dans une conversation :

" Soziale Positionierung bilden einen Komplex von rhetorischen Verfahren, den Gesprächsteilnehmer bei ihren Durchsetzungsbemühungen einsetzen " (Wolf 1999, 70).

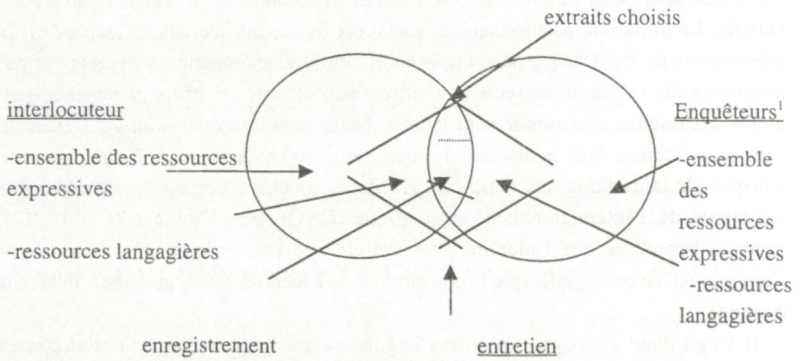
La situation d'enquête n'échappe pas à ces stratégies de positionnement social, ni à leur variation : c'est l'objet du présent article.

Après une présentation théorique de notre démarche, nous développerons notre analyse sur la base de données empiriques issues d'un corpus d'entretiens ethnographiques. Nous soulignerons ici le double ancrage des témoins dans leur espace social (lieux de travail, lieux de fréquentation) et dans l'espace de l'enquête. Cette enquête nous a menés dans trois espaces urbains (Belleville, Pantin et le 20ème arrondissement de Paris) où nous avons rencontré successivement quatre témoins francophones d'origine étrangère. Les entretiens ont pris forme dans différentes activités (parcours guidé par un habitant, entretien au hasard d'une rencontre). C'est de la transcription et de l'analyse de ces interactions qu'est né le projet d'analyser les traces linguistiques des diverses stratégies adoptées par nos quatre interlocuteurs pour se positionner socialement au cours de l'enquête.

2. Le positionnement discursif dans l'environnement social

2.1. Les phénomènes pris en charge par l'analyse

Le schéma ci-dessous montre la relation entre l'ensemble des ressources expressives et la sélection effectuée par l'entretien.



[1] Le groupe des enquêteurs n'est évidemment pas homogène, mais est ici représenté comme tel, afin de rendre le schéma le plus simple et compréhensible possible.

Les ressources langagières ne représentent qu'une partie des ressources expressives dont l'interlocuteur dispose. Dans l'entretien, il n'active qu'une partie de ses ressources langagières et l'enquêteur n'en enregistre qu'une partie. Dans cet enregistrement, le sociolinguiste, aux fins de son analyse, fait un choix d'extraits qui ne représente donc qu'une mince partie des ressources langagières de l'interlocuteur. Pourtant, les traces linguistiques qui y figurent sont révélatrices. L'analyse linguistique de ces traces met en évidence quelques stratégies de positionnement social de l'interlocuteur. Les conclusions linguistiques tirées de ces données ne prétendent pas donner une image complète de l'identité de l'interlocuteur mais sont significatives du travail incessant de sa production.

2.2. La démarche

À la suite des entretiens effectués sur le terrain par notre groupe, nous avons transcrit les enregistrements. Ensuite, nous avons choisi des extraits qui permettent d'observer les processus du positionnement à l'œuvre. " Il ne s'agit pas d'associer une prise de position à un type de locuteur, mais d'observer la façon dont le locuteur constitue par son dire une intelligibilité et une cohérence de ce qu'il dit " (Mondada 1993, 89), façons grâce auxquelles l'interlocuteur se positionne dans son environnement social. Ce positionnement n'est pas établi définitivement : il peut varier selon la situation et même au cours d'une même interaction. Nous analyserons cette variation sous trois angles : le réseau catégoriel, la séquentialité et le rapport enquêteur-enquêté.

2.2.1. Le réseau catégoriel

Un réseau catégoriel est constitué par la mise en relation de différentes collections, avec leurs catégories (Sacks 1972b). Parmi ces collections, on trouve celles de l'ethnie, de la religion, de la profession et des classes sociales. " La question pratique qui se pose dès lors est de savoir comment les interactants sélectionnent les catégories d'appartenance pertinentes dans le cours de leurs activités " (Mondada 2000c, 107). Dans sa sélection, l'interlocuteur peut se référer à une seule collection, comme il peut mêler des catégories appartenant à des collections différentes. Les relations entre les collections, ainsi que les relations entre les catégories à l'intérieur d'une collection, forment le réseau catégoriel de l'interlocuteur propre à une interaction particulière, ici la situation d'enquête.

2.2.2. La séquentialité

L'interaction se déroule séquentiellement : la séquentialité n'est pas qu'une succession linéaire, elle est composée d'une succession de moments qui, se suivant dans le temps ou d'un tour de parole à l'autre, peuvent être composés de différentes unités, linguistiques ou autres. Le locuteur oriente cette succession vers ses propres fins tout en s'ajustant à l'interaction au point où il la prend en charge. Le locuteur élabore donc son positionnement en organisant des enchaînements séquentiels adéquats, moment par moment, dans le cours de l'interaction. Son positionnement

peut donc varier selon l'ajustement aux tours de parole de son interlocuteur, et se manifester linguistiquement, entre autres, par des marqueurs tels que les hésitations, les reformulations et les négations.

2.2.3. Le rapport enquêteur-enquêté

Le rapport entre enquêteur et enquêté a été traité en linguistique, notamment, sous l'expression d'" observer's paradox " (Labov 1972) qui rend compte de l'impossibilité pour le chercheur d'observer un phénomène sans le modifier par le seul fait de sa présence. Le fait que la situation d'enquête fasse partie de l'environnement social de l'interlocuteur au moment de l'entretien peut influencer sa manière de se positionner et laisser des traces dans son comportement langagier. Cette adaptation au contexte peut s'exprimer, par exemple, par l'affirmation, le refus, l'évitement. Au lieu de considérer cette influence comme un biais de l'enquête, nous la traiterons comme étant centrale dans l'entretien et nous en ferons un objet d'analyse.

Les trois aspects que nous venons de présenter apparaîtront en forte interrelation dans notre analyse. S'ils ne sont, à eux trois, ni exclusifs, ni exhaustifs pour l'analyse de la variation du positionnement social, ils nous ont paru suffisamment révélateurs et structurants pour que nous choisissions d'organiser autour d'eux notre analyse. Dans ce qui suit, nous allons donc analyser le corpus de nos quatre témoins comme un espace de variation où nos témoins organisent l'intelligibilité et la cohérence des positionnements qu'ils produisent en répondant à nos questions sur leur propre environnement.

Les quatre terrains que nous avons traversés nous permettent de réfléchir à différents types de positionnement : par rapport au quartier et par rapport à l'origine de l'interlocuteur (3.), par rapport à un environnement socio-politique (4.), par rapport à des catégories ethnico-religieuses (5.) et par rapport à des catégories géographiques et à la profession de l'interlocuteur (6.). Nous présenterons pour chacun d'eux la situation d'enquête avant d'analyser les extraits d'enregistrements.

3. Positionnement par rapport au quartier et par rapport à l'origine

3.1. Les extraits proviennent de l'enregistrement d'une rencontre à Belleville-Couronnes. Le témoin, M. Jaidi, un Tunisien musulman rencontré sur le boulevard principal du quartier, au hasard d'un premier parcours de repérage, a accepté un entretien avec nous. Il a eu lieu à l'entrée d'une baraque de jeux, sur le boulevard de Belleville. Du fait que la plupart des questions posées, élaborées auparavant par le groupe d'enquêteurs, ont été posées au fil des occasions qui se présentaient dans l'échange et non pas selon un ordre préconçu, on peut considérer qu'il s'agit d'une interview semi-directive. Cet entretien thématise d'abord l'ancrage social de l'interlocuteur par rapport à son quartier et par rapport à son origine. Il s'agit donc

d'analyser les moyens discursifs par lesquels il se positionne par rapport à Belleville et à la Tunisie, en particulier comment et à quels moments il choisit l'une ou l'autre catégorie en relation avec les circonstances de l'enquête.

3.2. Dans ce premier extrait, pris au tout début de l'entretien, il est question de l'origine du témoin dans son rapport à son lieu de vie : Belleville.

Extrait 1 (EX2/G4/160101/l. 17-31)

```
1  EL  d'où vous êtes venu/
2  J   ah Tunisie\
3  EL  Tunisie/
4  EP  Tunisie\
5  EA  et pourquoi Belleville/
6  J   ben parce que c'est: qui dise Belleville dit la . dit la
7      Tunisie typiquement hein/
8  EA  c'est une deuxième euh/
9  J   c'est la deuxième euh: . deuxième patrie oui&
10 EA  mhm
11 J   &tout à fait tous les Tunisiens sont: . que ce soit juifs
12     ou arabes hein . ils . ils rappliquent à Belleville (2s)
13     on n'a pas à choisir quoi\
14 EA  mhm
15 J   enfin . si hein on a choisi/ mais on a choisi Belleville/
```

Le premier extrait permet de voir la mise en place progressive d'un réseau catégoriel par le témoin, M. Jaidi. Cette mise en place est orientée par la question de l'enquêteur EL sur un lien éventuel entre son origine et le choix qu'il aurait fait de Belleville (" et pourquoi Belleville/ ", l. 5). M. Jaidi s'empare de l'offre d'association de son quartier, Belleville, et de son pays, la Tunisie. Sa réponse fait apparaître l'association comme évidente et incontestable, tout d'abord par la formulation d'une relation d'implication (si p, alors q) : " qui dise Belleville dit . dit la Tunisie ", renvoyée par l'adverbe " typiquement " au discours stéréotypé sur le lieu, et conjointement actualisé par l'enquêteur et par M. Jaidi coopérant dans la formulation de l'expression " EA : une deuxième euh/ J : (...) deuxième patrie oui " (l. 8-9). Cependant la collection " pays " dans sa mise en relation avec le lieu glisse dans le discours du témoin vers la collection " peuple " avec " les Tunisiens " (l. 11). Ce choix d'un nouveau dispositif lui permet de préciser qui sont les membres de cette catégorie. En effet, le groupe nominal " les Tunisiens " est complété par l'adjectif " tous ", explicité dans l'incise " que ce soit juifs ou arabes ". Il parcourt ainsi le dispositif catégoriel " Tunisiens " en utilisant ces nouvelles catégories produites en une alternative ou une dichotomie épuisant la totalité de la population : " tous les tunisiens sont: . que ce soit juifs ou arabes . ils . " (l. 11-12). Et l'anaphorique " ils " est immédiatement repris par la vraie personne " on " à valeur de *nous* qui permet à M. Jaidi de se positionner immédiatement comme membre de " tous les tunisiens ", prévenant ainsi d'éventuelles questions des enquêteurs sur les relations entre les deux catégories de la dichotomie " juifs " et " arabes ". La catégorie " tunisiens " lui permet de se positionner non pas en tant qu'individu isolé mais en tant qu'appartenant à un

groupe, celui des Tunisiens. Le discours de M. Jaidi à la fin de cet extrait fait écho à celui du début puisqu'il réaffirme à nouveau le lien entre Belleville et le peuple tunisien. Tout d'abord, par " on n'a pas à choisir quoi " (l. 12–13) puis avec une auto-reformulation (" enfin si on a choisi/ mais on a choisi Belleville ", l. 15) faisant apparaître le choix de Belleville comme délibéré, assumé, revendiqué.

3.3. Alors que dans le premier extrait l'enquêteur initiait le thème, dans le deuxième, les questions qu'il pose, une fois encore, mais aussi l'appartenance catégorielle de EA vont orienter plus encore le positionnement d'un témoin qui décidément ne manque pas une occasion de s'emparer des ressources que lui offre l'enquêteur pour les lui retourner dans un discours de ratification ou d'amplification.

Extrait 2 (EX2/G4/160101/l. 65-84)

```
1  EA  vous faites quoi à Belleville/
2  J   euh: touriste non .. touriste non ((rires))
3  EL  vous vivez ici/
4  J   non pas du tout [non non non]
5  EA                  [vous travaillez ici/]
6  J   je ne travaille pas ici/ mais: je m'occupe beaucoup ici\
7  EA  mhm
8  J   ça veut dire que . dès que j'ai: j'ai un moment de libre\
9      y a  que Belleville qui puisse me: me ressourcer\
10 EA  vous travaillez où\
11 J   ben moi je travaille un peu partout et nulle part/ mais: euh:
12     c'est à dire que je suis sur les chantiers: sur les: voilà\
13     comme en ce moment il fait froid  (1s) j'ai moins
14     d'activité quoi\ . mais j'ai beaucoup plus de temps à
15     consacrer à Belleville
16 EA  [mhm
17 EM  [mhm
18 EL  [mhm
19 J   voilà\
```

Les questions posées par l'enquêteur mettent en difficulté le témoin car elles font appel à une catégorie par rapport à laquelle M. Jaidi semble ne pas pouvoir se positionner, celle de la profession. Mais arrêtons-nous d'abord sur le type de questions posées par l'enquêteur. En effet, les quatre questions de EA : " vous faites quoi à Belleville " (l. 1), " vous vivez ici/ " (l. 3), " vous travaillez ici " (l. 5), " vous travaillez où " (l. 10) peuvent être assimilées à un interrogatoire policier et être ainsi une des raisons de la stratégie d'évitement qu'adopte le témoin qui ne répond pas aux questions. Ses réponses sont à la fois brèves (" non pas du tout [non non non] ", l. 4) et vagues (" moi je travaille un peu partout et nulle part ", l. 11). Dès sa première réponse à la question de EA (" euh :touriste non . . touriste non ((rires)) ", l. 2) M. Jaidi fait appel à une nouvelle catégorie, celle de touriste à laquelle il affirme sa non-appartenance. Il s'agit non seulement d'une catégorie présente à Paris mais aussi d'une catégorie qui peut éventuellement être attribuée à son interlocuteur (cf. les rires du témoin : je fais comme vous, je me promène). De cette façon il ne répond pas à la question de EA. Par ailleurs, il a besoin de justifier sa présence à Belleville puisqu'il nie y travailler (" je ne travaille pas ici ", l. 6).Ainsi, il reformule immédiatement son

discours (" mais ", l. 6 en est un indice) en prétendant s'occuper à Belleville, puis dans le tour de parole suivant avec autre reformulation " ça veut dire que " (l. 8). Il trouve donc la réponse et la justification de sa présence à Belleville par la relation entre Belleville et la Tunisie qu'il avait mise en place dès le début de l'entretien. En effet, ce quartier étant le seul endroit qui puisse remplacer son pays, il est nécessaire pour lui d'y être. Un déplacement s'opère de la dimension du travail amenée par les questions de EA vers celle du loisir introduite par le témoin dans ses réponses (" je m'occupe beaucoup ici ", l. 6, ou encore " dès que j'ai : j'ai un moment de libre\ ", l. 8). Mais ce rapport du témoin à Belleville en tant que lieu de ses loisirs va au-delà de cela puisque Belleville est non seulement une localisation (les " ici " étant répétés à plusieurs reprises dans son discours) mais surtout devient un sujet. Ainsi Belleville apparaît comme une personne, phénomène mis en évidence par l'emploi dans le discours de M. Jaidi de la locution " consacrer du temps " (l. 14-15), Belleville étant une compagnie à laquelle consacrer le temps. Enfin, la difficulté du témoin à se positionner par rapport à la catégorie de la profession se manifeste à nouveau par les nombreuses hésitations (" euh: ", l. 11) et reformulations (" c'est à dire ", l. 12) dans sa réponse à la question : " vous travaillez où \ " (l. 10). Cette difficulté à se positionner quant à la catégorie de la profession se vérifie dans le début de l'entretien où le témoin se positionne par négation, en disant ce qu'il n'est pas (" je vole pas/ je vends pas de drogues alors ça va ").

3.4. L'analyse du troisième extrait est intéressante. Elle met en évidence le rôle important joué par les ratifications-reformulations de l'enquêteur et le travail d'ajustement des savoirs impliqués, chez chacun, par les catégories utilisées :

Extrait 3A (EX2/G4/160101/l. 201-220)

1 EP vous aimeriez rentrer un jour/
2 J ah de toute façon j'y compte hein je fais tout pour hein
3 EP et pourquoi vous rentrez pas c'est:
4 J hum/
5 EP c'est compliqué ou ça je ne comprends pas ce conflit
6 pourquoi vous ne rentrez pas en Tunisie c'est:=
7 J =si j'y vais j'y vais en Tunisie
8 EP ah oui/
9 J ah non non non mais j'y vais en Tunisie mais c'est quand
10 les moyens le permettent\ c'est surtout ça\
11 EL c'est pas le bon moment maintenant alors\
12 J non/ le moment c'est à tout le monde euh . en Tunisie on a
13 pas . bon . pour ainsi dire (1s) c'est un état fliqué ..
14 c'est un état fliqué/ mais: .. que voulez-vous hein/ autant
15 que: .. tant qu'on a de la famille on peut pas tout xxx
16 mais la Tunisie c'est devenu vraiment un état .
17 hyperfliqué\
18 EA donc c'est plutôt ces: raisons politiques/
19 J ah non . non non ça va quand même on est on est stable
20 c'est un pays stable quoi\ .. stable pourvu que ça dure xxx
21 pourvu que ça dure d'ailleurs\ ..

La question de EP au début de l'extrait (" vous aimeriez rentrer un jour/ ", l. 1) va donner lieu à deux interprétations de la part du témoin : rentrer définitivement (" ah de toute façon j'y compte hein je fais tout pour hein ", l. 2) et y aller (" =si j'y vais j'y vais en Tunisie ", l. 7). L'enquêteur, EP, en reste au thème qu'il a initié par sa question, celui du retour au pays et de ses conditions : " et pourquoi vous rentrez pas c'est: ", l. 3). Toute la suite de l'interaction n'est qu'une désynchronisation de la gestion du topic. La marque de cette désynchronisation nous semble être dans les reformulations de l'enquêteur EP et les réparations décalées de M. Jaidi qui s'efforce de réparer une interaction devenue chaotique entre EP qui demande au témoin de parler de son cas et le témoin qui tente un discours de généralisation sur *la* Tunisie.

EP par exemple reprend le thème des " moyens " (l. 9-10) dont dépendent le retour en le formulant en termes de 'bon moment' pour M. Jaidi : " c'est pas le bon moment maintenant alors\ " (l. 11). M. Jaidi rejette cet ancrage temporel du 'bon moment': il est toujours bon pour tout le monde : " non/ le moment c'est à tout le monde euh . en Tunisie on a pas . " (l. 12). La proposition de EP est donc rejetée au profit d'une version de la Tunisie bonne pour chacun et pour tout le monde. Le " bon . " (l. 13) qui marque un point d'arrêt en même temps qu'une restriction sur la version qu'il suspend opère un glissement vers ce que l'on pourrait appeler 'désagrément' o u 'imperfections' de la Tunisie, le thème du " fliquage " : " pour ainsi dire (1s) c'est un état fliqué " (l. 13). EP, soucieux de reprendre le fil et de 'comprendre'(l. 5) saisit l'occasion d'une ratification pour reformuler le tour assez long de son témoin en le catégorisant, sur le mode interrogatif, comme discours " politique " : " donc c'est plutôt ces: raisons politiques/ " (l. 17), reformulation qui entraîne un nouveau rejet de J : " ah non . non non ça va quand même on est on est stable " (l. 19).

On voit donc là M. Jaidi ne pas se contenter d'abonder dans le sens de l'enquêteur. Le thème du retour au pays et le positionnement par rapport aux diverses versions qui peuvent être produites du pays représentent des enjeux trop importants pour être laissés au hasard d'une rencontre sur un trottoir. M. Jaidi rejette tout positionnement politique et réoriente le discours vers une version touristique de la Tunisie :

Extrait 3B (EX2/G4/160101/l. 236-248)

```
22 J   la Tunisie après tout\ .. c'est un très beau pays c'est un:
23     (1s) c'est des gens qui . travailleurs .. <mise à part
24     cette petite euh: ((un portable sonne))> (1s) imperfection
25     qu'est le euh l'état fliqué donc c'est c-c- très beau\
26 EA  [ouais]
27 J   [bon ben]
28 EA  c'est ça qui vous empêche/
29 J   ah non\ [ça m'empêche pas]&
30 EA          [ça vous retient]
31 J   &quand même pourquoi euh:=
32 EA  = ça vous retient de rentrer xxxxxxxxxx politiquement/
33 J   mais je rentre .. je rentre . pourquoi/ si je m'occupe pas
34     de politique moi (1s) ça c'est une constatation personnelle
```

EA qui a pris le relais de EP, n'interprète pas mieux que lui le positionnement de M. Jaidi et continue à catégoriser comme politiques les raisons que peut avoir J de ne

pas rentrer en Tunisie. Il ne reste plus à M. Jaidi qu'à nier et tenter de faire comprendre qu'une " constatation personnelle " (l. 34) n'est pas compatible avec un positionnement politique.

3.5. L'analyse des trois extraits met bien en évidence l'importance de l'enquêteur qui peut outre orienter l'interaction tenter de forcer le positionnement social de l'enquêté. Les questions élaborées par notre groupe d'enquête reflètent leur statut comme co-acteur de l'enquête et manifestent à la fois leurs attentes catégorielles. Ces attentes qui ouvrent au témoin un certain positionnement ne sont pas toutes acceptables par J qui essaie – tout en collaborant avec les enquêteurs – de proposer des catégories qui lui conviennent mieux pour se positionner. Dans l'extrait 2 par exemple, le groupe d'enquêteurs propose le travail comme mode de positionnement. M. Jaidi répond par une stratégie d'évitement. L'interaction entre enquêteur et enquêté apparaît donc comme moteur de positionnement assez contraignant pour le témoin s'il n'y prend pas garde.

4. Positionnement par rapport à un environnement socio-politique

4.1. Nous avions rendez-vous avec Mme Camara impliquée dans de la médiation interculturelle et du conseil social à Pantin. Elle devait nous présenter son quartier et le travail qu'elle y effectue. Nous avons réalisé un entretien semi-directif avec elle au cours d'un parcours à travers ses lieux d'action et de travail.

4.2. Notre analyse se concentrera sur le positionnement socio-politique et socio-professionnel de Mme Camara. L'emploi des pronoms dans son discours est un trait marquant de la construction discursive de son positionnement qui se livre bien à une analyse séquentielle. La posture de Mme Camara émerge dans les ajustements constants de formulation au cours de l'interaction avec les enquêteurs. Dans le discours de Mme Camara nous allons assister à une oscillation de la référence entre le sujet énonciateur et son monde et à une distanciation progressive de la prise en charge de l'énonciation avec des retours momentanés de prise en charge complète.

Extrait 4 (EX2/G4/170101/l. 94-101)

```
1  EP  mais votre centre est surtout ouvert pour euh: les
2      Africains/ mais euh aussi pour
3  C   ah [non moi ]c'est ouvert à tout le monde =
4  EP     [xxxxxxxx]                          = à tout le monde/
5  C   c- c'est c'est l'auto sélection hein moi je ne refuse
6      absolum[ent personne]\
7  EM         [voilà c'est ça]
8  C   mais cependant bon c'e:st que: on a eu e.. c'est vrai on:
9      .. ça vient aussi du fonctionnement\ parce que: là . ah
10     voilà le Français je vais vous le présenter\ .. il
```

Cet extrait commence par une question directe (l. 1-2) de l'enquêteur Paul (EP) à Mme Camara (C). Un nouveau thème est donc introduit dans la discussion auquel C va tenter de répondre. A cette question directe (" votre centre ", l. 1) C répond immédiatement alors que l'énoncé de EP n'est pas fini (" ah non ", l. 3) et manifeste ainsi une négation vive. La réponse est élaborée ensuite, " moi " (l. 3) répond à " votre centre ". Mme Camara se place comme agent et indique par le pronom tonique l'éventuelle prise en charge de ce qui va suivre. Cependant, il y a un glissement de référence de " votre centre " (l. 1) à " c'est ouvert " (l. 3) par lequel Mme Camara tente de répondre à la question d'une deuxième façon, d'une façon impersonnelle. Nous allons constater une alternance entre ces deux formulations au cours de tout l'extrait analysé. La distanciation du " moi ", version personnelle et active, au " c'est ", formulation neutralisant l'énonciateur, permet à Mme Camara d'affirmer " c'est ouvert à tout le monde " (l. 3). La demande de ratification en écho (" à tout le monde ", l. 4, EP) provoque à nouveau un changement de référent, annoncé par un bégayement et une répétition " c- c'est c'est " (l. 5). " C'est " ne fait plus référence à " centre ", le " c'est " introduit le prédicat " l'auto sélection " dont le caractère nominal n'exige aucune mention d'un agent. La position de sujet énonciateur de Mme Camara s'efface derrière cette troisième reformulation, mais réapparaît dans la reformulation suivante où l'énonciatrice reprend la prise en charge de son énoncé " moi je ne refuse absolum[ent personne " (l. 5-6). Cette formulation absolue est relativisée, après que l'enquêtrice Marie (EM) a approuvé (l. 7), par les connecteurs " mais cependant bon " (l. 8) suivis d'une hésitation et d'une nouvelle reformulation (" c'e:st que: on a eu e ... ", l. 8). Dans cette formulation, marquée par des hésitations, on passe du " on ", dans une bribe qui n'est pas complétée syntaxiquement, à " ça vient aussi du fonctionnement " (l. 9), donc du pronom personnel à une formulation impersonnelle dont l'actant est un terme abstrait (" le fonctionnement "). Mme Camara amorce une explication avec " parce que: " (l. 9) mais s'interrompt à nouveau afin de nous présenter à quelqu'un qu'elle a reconnu, en revenant à un agent actif (" je vais vous le présenter ", l. 10). L'entretien continuera sans que nous ayons reçu une réponse.

Cet extrait a montré que chaque élément utilisé dans le discours laisse des traces et influence les marqueurs suivants (Mondada à paraître b, 17). Dans l'intention d'établir une formulation adéquate, C alterne entre une expression personnelle et une expression impersonnelle. Le positionnement personnel dans lequel elle est une fois visible une fois absente se crée de la façon suivante : " moi "/ " c'est " ; " c- c'est c'est "/ " moi je " ; " on a eu "/ " ça vient aussi du fonctionnement ". Les deux fils suivis afin de répondre à la question, personnel et impersonnel, sont tous deux abandonnés au profit d'une ressource offerte par le parcours.

4.3 Dans le prochain extrait, Mme Camara essaie de se positionner par rapport à d'autres acteurs, à l'école et aux autres associations. Elle élabore ainsi le rapport entre " moi " et les " autres ".

Extrait 5 (EX2/G4/170101/l. 150-162)

```
1  C   bon euh: pour l'instant je m'en je m'o- on s'occupe de
2      seize\
3  EM  ouais
4  C   de seize, de dix-sept . . . sept enfants
5      mhm
6  EP  hors de l'école\
7  C   oui\.. moi je je xxxx pas si j'entre à l'école c'est pour
8      rencontrer le: personn/el de [de l'éduc]ation nationale=
9  E?                               [ouais]
10 C   =pour mettre un apport [pour] que je fais avec eux / mai:s &
11 E?                        [ouais]
12 C   & euh: j'estime que: ça a disons ils font leur
13     [travail dans leur sec]teur &
14 EM  [travail ouais voilà]
15 C   &et moi je fais mes affaires .. en dehors\ et mais on
16     travaille ensemble\.. alors la présidente elle habite
```

Dans ce passage, il est intéressant de souligner l'opposition que Mme Camara fait entre elle et d'autres acteurs institutionnels. A la ligne 1, elle s'interrompt, répète puis reformule son énoncé en redéfinissant le pronom personnel avant de conclure par un pronom neutre : " je m'en je m'o- on s'occupe " (l. 1). Puis EP introduit le thème de la localisation (l. 6) qui déclenche une suite d'oppositions dans le positionnement de Mme Camara. Elle commence par se positionner elle-même " moi je je xxx pas si j'entre à l'école " (l. 7) face au " personn/el de [de l'éduc]ation nationale " (l. 8). La même structure surgit aux lignes suivantes : " je fais avec eux/ mai:s euh: j'estime que: " (l. 10 à 12) s'oppose à " eux " (l. 10) et à " ça a disons ils font leur travail dans leur secteur " (l. 12, 13) à la suite de quoi Mme Camara se repositionne à nouveau " moi je fais mes affaires en dehors " (l. 15). Il est intéressant de souligner le parallélisme des deux structures syntaxiques :

ils font - leur travail - dans leur secteur
moi je fais - mes affaires - en dehors

Elle catégorise bien la place de chacun, afin d'être sûre que tout le monde sache qui travaille où et avec qui. Elle conclut son opposition par le pronom " on " précédé d'un connecteur adversatif (" et mais on travaille ensemble ", l. 15, 16). Le " on " réunit et efface les deux côtés si clairement opposés précédemment. A la fin de la ligne 16 Mme Camara utilise le même mécanisme que dans le premier extrait pour passer à un autre sujet en utilisant une ressource offerte par le parcours. A la fin de chacun des deux extraits, elle pointe en effet vers une ressource surgie du parcours, sans rapport avec le thème la discussion mais imposant une présence inévitable.

5. Le positionnement par rapport à des catégories ethnico-religieuses

5.1. Notre rencontre avec M. Diémoz visait à découvrir avec lui les aspects préférés de son quartier. Il nous a donc guidées dans une partie du 20^{me} arrondissement, dans un parcours durant lequel nous avons aussi bien discuté du quartier que d'autres lieux

que notre témoin a souhaité évoquer, d'écrire, développer au gré des occasions conversationnelles.

5.2. Le discours de M. Diémoz est intéressant en ce qu'il prend ses distances vis-à-vis des catégories ethnico-religieuses que lui propose notre groupe d'enquête pour parler de son quartier. Nous allons étudier comment il les traite et les met à distance et comment il recourt à des descripteurs alternatifs.

Extrait 6 (EX5/G4/200101/l. 13-27)

```
1  D   quel âge il a votre grand-père/
2  EE  soixante-dix-huit
3  D   ah ouais il est déjà plus vieux que moi encore\ ouais donc
4      il a connu ben moi j'ai connu aussi les la fin des:/ . du
5      Belleville populaire quoi\ . enfin c'est toujours populaire
6      mais c'est plus la même euh : . y a beaucoup d'Arabes et de
7      Chinois maintenant\
8  EP  ouais . et avant c'était quoi/ .
9  D   y a eu  y a longtemps qu'y avait : une immigration du
10     Maghreb hein mais : c'était le petit populo français quoi
11 EP  ah/
12 D   Belleville Ménilmontant xxx
13 EL  donc les Maghrébins sont allés plus tôt que les Chinois/
14 D   ah ouais ouais les Chinois c'est la dernière vague à
15     Belleville: . mais ça fait déjà dix quinze ans hein qu'ils
16     sont là euh:
17 EE  ah quand même
```

Ici, il est question d'une catégorie " populaire " qui sera définie tout au long de l'interaction. L'élément déclencheur du discours de M. Diémoz sur cette catégorie est la référence à l'âge du grand-père d'un des enquêteurs (l. 1-2). A partir de là, le témoin va pouvoir établir un discours lui permettant de se positionner entre cet homme, plus vieux que lui (l. 3), et les enquêteurs, plus jeunes, ainsi que de se positionner dans le temps et dans l'histoire de la ville.

Parler du " Belleville populaire " qu'il a connu et qui n'est plus, lui permet d'introduire la catégorie " populaire " qu'il va tenter de définir tout au long de cet extrait en précisant qui en fait partie (*insider*) et qui en est exclu (*outsider*).

Lorsque M. Diémoz dit : " enfin c'est toujours populaire mais c'est plus la même euh: . y a beaucoup d'Arabes et de Chinois maintenant\ " (l. 5-7), il pratique une auto-réparation dont " enfin " est le marqueur permettant de passer de " la fin " (l. 4-5 : " ben moi j'ai connu aussi les la fin des :/ . du Belleville populaire ") au " c'est toujours populaire ". Immédiatement, avec l'emploi de " mais ", il va marquer une opposition, suivie d'une auto-interruption (" euh: ") couplée à un changement de construction syntaxique. M. Diémoz qui utilise la catégorie " populaire " sans viser à la définir en soi, présente alors aux enquêteurs une nouvelle catégorie, cette fois-ci ethnique, regroupant " les Arabes " et " les Chinois " (l. 6-7). On pourrait faire l'hypothèse que la catégorie " populaire " pourrait se combiner avec les catégories ethniques (à donner une formulation faisant référence à un quartier " arabe populaire " par exemple). Or, le témoin hésite entre la fin et la continuité du quartier populaire en

relation aux ethnies arabe et chinoise, alors qu'il adopte sans hésiter la combinaison " petit populo français "(l. 10).

Nous avons donc une catégorie " populaire " qui entretient une relation d'exclusion avec les catégories ethniques à l'exception de " français ". De cette façon les groupes immigrés sont difficilement conçus par lui selon la description " populaire ". Ceci a des effets sur l'organisation du temps, puisque au niveau des marqueurs temporels on a une évolution du présent (" maintenant ", l. 7) au passé (" avant ", l. 8), qui sera suivie d'un changement du temps des verbes ; évolution permettant au témoin une mise à distance des catégories.

5.3. L'extrait qui suit illustre également une mise à distance d'une catégorie par le témoin et ce qu'elle peut entraîner.

Extrait 7 (EX5/G4/200101/l. 135-151)

```
1  D   ouais ouais et ici un peu plus loin en suivant la rue là-
2      bas à la porte de Montreuil: y a eu un crime même hein
3      euh:
4  EM  ouais
5  D   et des jeunes des bandes hein/
6  EM  ouais ouais
7  EE  et là nous c'est pareil c'est pareil xxx dans le
8      quatorzième on s'est pas rendu compte mais: pour aller à
9      porte de Vanves c'est pareil et:
10 D   ouais ouais y a des coins comme ça
11 EE  je sais pas . enfin . c'est des des bandes nous c'est
12     plutôt les Gitans contre les Arabes mais euh:[xxx
13 D                                                [oui oui ça
14     aussi
15 EE  xxx c'est plutôt les Arabes les Noirs/
16 D   je pense ça doit être des bandes: entre eux de dealers
17     quoi des des des y a des: des cités quoi &
18 EM  ouais voilà
19 D   & ça veut dire xxx et puis y a des bandes puis des chefs de
20     bande hein
21 EM  ouais
```

M. Diémoz est ici confronté à la préoccupation des enquêteurs qui est de définir la catégorie " bandes ". Et c'est ce que l'un d'entre eux va dire (l. 7-9, 11-12) qui le contraint à une explicitation. En effet, pour lui, " bandes " est la meilleure catégorie pour identifier les auteurs de l'acte en question (" y a eu un crime même ", l. 2). En plus, " bandes " apparaît comme une catégorie auto-explicative, n'ayant pas besoin d'être définie (renforcement par le " quoi " (l. 17) qui est une particule énonciative renvoyant à l'évidence de ce qui vient d'être dit et à une demande de ratification à l'interlocuteur).

Il est également intéressant de remarquer que " des jeunes " et " des bandes " (l. 5) se suivent, sans prédicat. Ce qui semble signifier que pour le témoin ces termes sont sur le même plan. Et là aussi, on renvoie (par l'emploi de " hein ", l. 5) à l'interlocuteur et à son savoir (commun, stéréotypé) sur ce genre de choses.

C'est l'enquêteur qui va introduire une catégorie, ethnique (" c'est des des bandes nous c'est plutôt les Gitans contre les Arabes ", l. 11-12) pour identifier la catégorie " bandes ". Comme le témoin semble adhérer à cette catégorisation (l. 13-14), l'enquêteur continue en ajoutant un nouveau groupe ethnique (" les Noirs ", l. 15). Or, M. Diémoz, dans le tour de parole suivant, va infirmer les propos de l'enquêteur en donnant sa propre composition de la catégorie : " je pense ça doit être des bandes : entre eux de dealers quoi " (l. 16-17). Puis il va étoffer son propos en ajoutant une hiérarchisation sociale de ces groupes : " y a des bandes puis des chefs de bande hein " (l. 19-20).

Nous avons ici un cas de divergence catégorielle : pour l'enquêteur les catégories ethniques sont pertinentes pour parler des crimes et des actes déviants, alors que pour le témoin la catégorie pertinente est " bandes ", associée à des catégories d'âge (" jeunes "), d'activité économique (" dealers "), et doté d'une structuration sociale (" chefs ") (et les signes de ratification donnés par celui-ci (l. 10 et 13-14) semblent en fait jouer le rôle de régulateurs, afin que le locuteur poursuive son discours).

Cette divergence se manifeste aussi dans l'usage de " y a " (l. 2, 10, 17, 19) par le témoin par rapport à l'usage de " c'est " (l. 11) par l'enquêteur : " y a " sert à l'introduction d'un élément, d'un constat, d'une énumération et manifeste ainsi une tendance au constat, alors que " c'est ", autre mode de prédication, introduit une définition, une qualification et manifeste alors une tendance à la généralisation. De même, en observant l'emploi des articles définis et indéfinis, il y a toujours divergence. En effet, l'enquêteur n'emploie que " les " (l. 12, 15) pour souligner son idée de catégorie ethnique, alors que l'enquêté n'emploie que " des " dans le même but, mais indirectement il marque une distanciation.

5.4. Les extraits suivants vont être une autre illustration de la divergence catégorielle pouvant exister entre enquêté et enquêteurs.

Extrait 8 (EX5/G4/200101/l. 152-155, l. 159-160)

```
1  EP  mais à Belleville y a aussi des problèmes entre les
       différents groupes euh:/
3  D   ça je sais pas vraiment hein . je sais qu'y avait les Juifs
4      arabes et les Juifs euh: et les les Musulmans il paraît
5      que ça allait à peu près . mais quand y avait des trucs
6      euh: là bas au moyen orient euh:
7  D   mais à l'époque j'habitais pas Belleville\ non il paraît
8      que c- ça se ressent mais enfin ils cohabitent
```

Extrait 9 (EX5/G4/200101/l. 162-167)

```
1  D   Belleville Ménilmontant ça toujours été des quartiers à la
2      euh: populaires où y avait quand même euh: toujours un
3      [peu]
4  EP  [et avec] l'arrivée des Chinois/ .
5  D   les Chinois j'en sais rien moi j'ai vécu dans le
6      treizième c'est tout près les Chinois on les connaît pas
7  ?   ouais
```

Ici, M. Diémoz tente d'éviter tout positionnement par rapport à la catégorie ethnique abordée, en ayant recours à une stratégie d'évitement.

Ainsi, dans l'extrait 8, il va essayer d'éviter la question d'un des enquêteurs (l. 1-2) avec " ça je sais pas vraiment hein. " (l. 3). Mais comme il doit répondre, il parlera de cette catégorie ethnico-religieuse (l. 3-4 : " les juifs arabes " et " les musulmans ") en ponctuant son discours de termes d'évitement (" il paraît que ", l. 4-5, 7-8 ; " des trucs ", l. 5) et d'hésitations (" euh: ").

Il en est de même dans l'extrait 9 où le témoin, contraint de répondre, recourt à " j'en sais rien moi " (l. 5) afin d'éviter de devoir se positionner.

Cette stratégie d'évitement renforce donc la divergence catégorielle existante : M. Diémoz refuse de se positionner par rapport à cette catégorie ethnique qui n'a pas de pertinence pour lui, et cela malgré l'insistance des enquêteurs.

5.5. M. Diémoz, tout au long de ces extraits, va ainsi tenter d'éviter les catégories ethnico-religieuses données par les enquêteurs, d'où une divergence catégorielle manifeste. Il préfèrera leur substituer, par exemple, une catégorie se suffisant à elle-même telle " bandes ", ou bien recourir à une stratégie d'évitement. Et c'est aussi parce que ces catégories n'ont pas de pertinence pour lui, dans sa vision du quartier, que le témoin évite de se positionner.

6. Positionnement par rapport à des catégories géographiques et à la profession

6.1. En nous promenant dans une ruelle à Belleville, à une centaine de mètres du grand boulevard, l'affiche " Soldes à l'intérieur " dans une vitrine nous a amusées. Les soldes ne sont-elles pas évidemment à l'intérieur ? Vite fait, le commerçant M. Moumié était sorti de son magasin, avec un assortiment de cosmétiques, d'outils, de verres et de vêtements africains, nous demandant pourquoi on rigolait et nous invitant à entrer. Après quelques explications, il n'a pas hésité à nous consentir un court entretien et son enregistrement. Détendu, affalé derrière son comptoir, cet homme de la quarantaine nous a parlé pendant environ vingt minutes, interrompu seulement par un bref échange de salutations avec deux clients.

6.2. Dans ce qui suit, nous allons voir comment notre interlocuteur se positionne par rapport à des catégories géographiques.

Extrait 10 (EX1/G4/160101/l. 135-156)

1 EM et vous aimez bien Paris/ c'est où vous [ou bien xxx]/
2 M [oui]
3 ou:[ais\..] ouais\ (1s) ouais ouais j'adore Paris\
4 EM [ouais/] ouais
5 M en France c'est deux villes que j'aime Paris/ et
6 Strasbourg\

```
7  EM  a:h
8      (2s)
9  EL  pour quelles raisons/
10 M   (h) ah Strasbourg c'est l'a:rt c'e:st/ e:hm\ <j'sais pas
11     l'ambiance ça me plaît beaucoup ((rapide))>..l'architecture
12     de Strasbourg je sais pas si vous connaissez c'est c'est
13     magnifique\
14 EM  ouais c'est joli xxx=
15 M   j'aime j'aime beaucoup\ (1s) mais les êtres humains non
16     (1s)
17 EP  les/
18 M   les hommes les [êtres humains\]
19 X                  [est-ce que    ]
20 EL  oui
21 M   à Strasbourg/ non\..
22 EL  ce so:nt ce sont plutôt les choses donc\ les bâtime:nts
23     les=
24 M   =ouais\ bâtiments\ c'est c'est magnifique\
25 EL  et ici c'est les gens/
26 M   (h) .. (h) eu:h ici c'e:st (imaginez ; imaginaire) c'est un
27     peu: c'est eu:h\ pff ... c'e:st un peu l'Afrique aussi ici .
28     à Belleville
```

Cet extrait contient deux types de description et de positionnement par rapport à une autre ville, Strasbourg, introduite par le témoin et par rapport à l'ici. Ces séquences sont provoquées par nos questions et se manifestent dans les traces linguistiques de l'élaboration par le témoin de la description de son environnement.

La première question des enquêteurs porte sur Paris et demande une appréciation sur la ville. C'est M. Moumié qui ajoute, après avoir énoncé plusieurs " ouais " enthousiasmés (l. 3) et utilisé un intensif du verbe de la question (" adorer " reformulant " aimer "), comme dans un début de liste, une autre ville, Strasbourg, rapportée à l'ensemble national. Cette expansion affiche pour les interlocuteurs une connaissance du territoire national qui ne se limite pas à Paris ; en même temps elle pourrait aussi servir à s'éloigner de l'ici et de l'actualité. Cette mention est ratifiée avec une certaine surprise par les enquêteurs (" a:h " et puis 2 secondes de pause, l. 7).

La question suivante (l. 9) déclenche une explication des raisons : dans leurs formulations il y a à la fois une qualification impersonnelle (" Strasbourg c'est l'a:rt ", " l'ambiance ", " l'architecture ", l. 10-11) et un engagement personnel (" me plaît beaucoup ", l. 11 ; " j'aime j'aime beaucoup ", l. 15)[2]. De plus, la formulation commence par une partie positive suivie d'une partie négative (l. 15). Celle-ci est d'abord énoncée autour d'une catégorie unique (" les êtres humains ", l. 15), qui s'oppose à la liste d'attributs de la partie positive, et par une construction sans verbe. Ainsi, le " non " (l. 15) contraste maximalement avec le précédent. Cette manière d'énoncé binaire de thème, " les gens ", et de rhème, son commentaire laconique et négatif, se répète plus tard de manière contractée (l. 18).

[2] On pourrait interpréter la répétition de " j'aime ", l'utilisation du verbe " aimer ", la combinaison avec l'adverbe " beaucoup " et la pause, comme la préparation et l'accentuation du contraste avec " les êtres humains ", coordonné par le marqueur d'opposition " mais ". De plus, J ne s'arrête pas ici, il souligne encore son mépris par l'ellipse accentuée " non ".

Au cours de l'entretien, EL formule l'opposition entre choses (l. 22) et gens (l. 25). Dans sa dernière question, il revient au localisateur " ici " et implicitement demande une confrontation entre Paris et Strasbourg. Mais M. Moumié l'évite. Sa réponse hésite, il introduit et répète des " c'est ", exprimant distanciation et neutralisation, avant de qualifier l'ici par une mise en équivalence de deux espaces, Afrique et Belleville[3] - ramenant le distant au proche et amenant le proche au distant. De cette façon, il évite de parler des gens " ici ", alors que c'est lui qui les a introduits négativement à propos de Strasbourg.

Comme nous l'avons vu, M. Moumié décrit l'endroit éloigné, Strasbourg, par des qualifications impersonnelles ainsi que par des engagements personnels tandis qu'il se limite à une seule qualification impersonnelle, et assez imprécise, quant à l'ici. Le commerçant se positionne donc par rapport à Strasbourg comme connaisseur de culture. Par rapport à Belleville et Paris par contre, il s'efface derrière sa modalisation d'expressions stéréotypées – il évite le positionnement.

6.3. Dans l'extrait suivant, ce qui nous intéresse est surtout l'interrelation entre la profession de notre témoin et son positionnement social tel qu'élaboré dans son discours.

Extrait 11 (EX1/G4/160101/l. 208-238)

```
1  EP  vous dites comment l'atmosphère à Belleville\ . entre
2      justement les Chinois^et les Arabes\ il y a ... eu:hm il y
3      a des tensio:ns/ ou bien impression c'est quand même un
4      une harmonie:/
5  M   (h)  [ba-
6  EA       [Belle]ville parce que vous êtes ça fait pas longtemps
7      vous êtes ici mai:s=
8  M   =hm\ la tension/ non\ par contre les Chinois/ j'y crois
9      qu'ils sont un peu sectai:res\
10 EA  mh=
11 M   =mais je sais pas ailleurs/
12 EA  que dans les.. [magasins] chinois/=
13 M                 [ouais\  ]
14     =par contre les Juifs/ le:s .. les Juifs ou les Bl- eu:h
15     les Noirs/ tout ça\ . le:s les gens d'autochtones
16     européennes/
17 EA  ils se mélangent/
18 M   ils achètent partout\ [je   ] les reçois ici\.. mais par
19     contre les&
20 EA                       [ouais]
21     &Chinoi:s/ eu:h\ du moins\ . les Asiatiques/ parce que c'est
22     pas des Chinois\ .. <forcément ((à voix basse))>
23 EM  mhmh
24 EA  mh
25 M   très sectaires\
```

[3] Parce qu'il est peu clair sur ce que c'est : " c'e:st un peu l'Afrique ici aussi " (l. 27), il est clair qu'il lui attribue des qualités positives comme c'est le continent de sa patrie, le Cameroun. Donc, face au fait que, nous, les enquêteurs, sommes des Européens blancs et lui est un Africain noir, il compte sur notre compréhension et sur notre acceptation de sa pseudo-réponse.

```
26 EP  ouais\
27 EM  ils restent plutôt dans leur commun[auté/ xxx mhmh]
28 M                                      [dans leur -té ouais\]
29     ils achètent seulement chez eux\ ouais\ (2s) tou-
```

Notre interlocuteur répond très brièvement à la question au début. De nouveau, il utilise un énoncé bipartite thème/ rhème (" =hm\ la tension/ non\ ", l. 7) et continue sa réponse par le connecteur " par contre ", centrée sur une catégorie, les " Chinois " (l. 8), à laquelle il attribue une qualité négative (" j'y crois qu'ils sont un peu sectai:res ", l. 8-9).

Le même connecteur (" par contre ", l. 14) introduit la suite de sa réponse. Elle contient des hésitations et une liste de ses catégories ethnico-religieuses pertinentes dans ce contexte (" =par contre les Juifs/ le:s .. les Juifs ou les Bl- eu:h les Noirs/ tout ça\ . le:s les gens d'autochtones européennes/ ", l. 14-16). Dans ce tour de parole, M. Moumié voulait clairement dire " Blancs " mais, se rendant compte que nous les enquêteurs sommes tous blancs, il s'autocorrige et le tronque en " Bl- ". Il continue avec " les Noirs " - la catégorie à laquelle il appartient - et ajoute le synonyme " politically correct " pour " Blancs " à la fin (" les gens d'autochtones européennes ", l. 15-16). D'ailleurs, il est frappant qu'il ne mentionne jamais la catégorie des Arabes introduite par la question de EP (l. 2).

À la ligne 17, EA complète le tour de parole du commerçant en proposant un prédicat (" ils se mélangent ") mais ce dernier le corrige (" ils achètent partout\ je les reçois ici\ ", l. 18). Dans la continuation auto-initiée de ce tour, il se sert de nouveau du connecteur " par contre " afin de réintroduire les Chinois (l. 18-19, 21) pour les opposer aux catégories nommées (il répète " sectaire ", intensifié par " très ", l. 25). Dans cette même séquence, M. Moumié auto-corrige sa collection des Chinois en Asiatiques (l. 21). Donc, au lieu de la spécifier par sous-catégorisation, il introduit une collection supplémentaire.

À la fin de cet extrait, l'enquêteur EM cherche à paraphraser la signification de " sectaire " par un autre prédicat (" ils restent plutôt dans leur communauté ", l. 27) mais de nouveau, notre interlocuteur le précise (" ils achètent seulement chez eux\ ouais\ ", l. 29).

Pour conclure, il faut souligner qu'ici le critère qui fait la bipartition entre les communautés n'est pas ethnique (d'après les catégories mentionnées) mais strictement commercial - une démarche peu étonnante pour un commerçant. Ainsi, le couple implicite " client " et " non-client " est produit par la référence aux activités des ethnies. De cette manière, celle-là est plus importante que celle-ci. Les gens peuvent choisir leurs activités et donc déterminer où M. Moumié va les catégoriser : il s'agit d'une partition momentanée et ouverte.

7. Conclusion

Dans cette contribution, nous avons dégagé une série de procédés utilisés par les enquêtés lors de leurs positionnements dans l'espace social et dans l'espace de l'enquête. Le positionnement social s'est révélé être une construction identitaire dynamique, donc variable, qui a évolué au cours de nos entretiens respectifs. Les facteurs qui influencent cette variation du positionnement et donc cette dynamique du discours sont liés à l'organisation de l'interaction. En effet, soit l'enquêteur par sa question, son intervention, provoque une nouvelle catégorie ou alors l'enquêté choisit à son tour d'introduire une nouvelle catégorie. Ce passage d'une catégorie à l'autre crée le réseau catégoriel et opère la variation du positionnement du locuteur. Lors de ces changements de catégories, ce sont les marqueurs linguistiques apparaissant dans le discours qui sont révélateurs de ces négociations de prise de position.

Aussi, il semble important de souligner à nouveau la forte interrelation des trois marqueurs choisis, les analyses faisant apparaître le réseau catégoriel, la situation d'enquête et la variation séquentielle comme dimensions déterminantes dans le discours d'un énonciateur pour se positionner.

Un dernier aspect doit être évoqué ici, la stratégie d'évitement, phénomène présent chez chacun de nos interlocuteurs et qui souligne une fois de plus le rôle de l'enquêteur dans les stratégies discursives pour lesquelles optent les témoins. Tout d'abord M. Jaidi qui adopte cette stratégie pour ne pas être enfermé dans les catégories normatives qui apparaissaient lors de l'entretien sur son quartier et son pays d'origine (mais aussi à propos de la catégorie de la profession). Mme Camara, quant à elle, par les reformulations constantes, surtout marquées par la variation des pronoms, ne se laisse pas enfermer dans une seule position. Pour M. Diémoz, elle est le moyen de se positionner en tant qu'observateur de son environnement social, plus qu'en tant qu'acteur ou membre d'une catégorie ethnique ou religieuse. Enfin pour M. Moumié, elle permet d'ordonner son espace en fonction de son activité commerciale, plus qu'en relation avec une affirmation identitaire ethnique.

Le résultat de nos analyses confirme la théorie interactionniste de l'identité. L'identité ne peut pas être une construction fixe, stable et définitive ; elle est fortement liée à un positionnement social qui ne peut que varier au cours d'un entretien sociolinguistique comme au cours de toute interaction sociale.

Les catégories péjoratives dans quelques descriptions du " Kleinbasel "

Nadia Fumanti (Bâle)

1. Introduction

1.1. L'habitant, le voyageur, le commerçant, le journaliste, l'urbaniste, le sociologue, tous produisent un discours sur la ville. Chacun de nous, dans des occasions différentes, parle de la ville, soit pour louer soit pour critiquer ses monuments, ses curiosités, ses habitants ou leur mode de vie. Ces images hétérogènes de la ville constituent les savoirs urbains vernaculaires ou experts. Ainsi, cette entité complexe qu'est la ville se développe dans l'interaction en une multiplicité de versions possibles.

1.2. Lors de notre recherche sur le terrain du " Kleinbasel ", nous avons mené dix-sept entretiens, enregistrés en audio, avec des gens qui habitent ou qui travaillent à cet endroit. Une première grande catégorie d'informateurs et d'informatrices regroupe des immigrés italiens et de jeunes gens de la deuxième génération[1] qui habitent ou travaillent dans l'espace concerné par l'enquête (7 entretiens). Une autre catégorie de personnes interviewées est constituée par des Turcs ou des Kurdes (4 entretiens). Le nombre des entretiens menés avec ces immigrés, plus de la moitié, est représentatif de la présence de ces groupes ethniques dans le " Kleinbasel ". En effet, une autre recherche sur le quartier de " Matthäus " a relevé que depuis plusieurs années les Italiens et les Turcs sont les plus nombreux parmi les étrangers (Imhof 1998, 63). Par ailleurs, deux entretiens ont été effectués avec des responsables de l'éducation

[1] Nous avons mené les entretiens; nous étions reconnaissable comme une étudiante universitaire, fille d'immigrés italiens, résidant dans le quartier depuis son enfance.

publique, trois autres entretiens avec des femmes suisses et, enfin, un entretien avec une jeune étudiante tamoule.

1.3. La constitution hétérogène et variée de ce corpus a permis de recueillir des versions divergentes sur le " Kleinbasel " afin de pouvoir analyser l'objet central de l'enquête – les modes de catégorisation et d'articulation de la ville.

À ce propos, les pages qui suivent visent à présenter quelques réflexions méthodologiques et analytiques issues de cette recherche. Nous allons donc nous intéresser à l'entretien comme une occasion interactionnelle et comme un objet d'analyse (2), à la problématique de la description urbaine (3) et, par conséquent, aux catégories descriptives des acteurs locaux et notamment à leur positionnement vis-à-vis de catégories péjoratives (4).

2. L'entretien comme interaction sur le savoir urbain et comme objet d'analyse

2.1. Chaque citadin porte un regard différent sur la rue, le quartier et la ville où il habite. À travers l'entretien, le chercheur recueille la parole du citadin *sur* la ville et constitue ainsi un corpus de réflexions urbaines, hétérogènes et multiples. La récolte de données audio implique aussi le choix de travailler sur la parole verbale[2].

L'entretien représente ainsi le moment où les interlocuteurs, à travers l'énonciation et l'interaction, forment, construisent et élaborent un savoir urbain. Le produit de cette interaction verbale – la description de l'espace urbain – fournit au chercheur les données pour son analyse. Ce matériel offre, à travers des versions et des voix multiples, un savoir urbain sur le " Kleinbasel ". Ce savoir varie et se module selon les modalités de l'entretien, car l'interaction entre l'enquêtrice et l'informateur peut se dérouler de façons différentes.

Dans notre cas, l'enquêtrice a pratiqué l'entretien non-directif avec ses informateurs (Trentini 1989, 18). Contrairement à l'entretien directif, fondé sur des questionnaires, l'entretien non-directif résulte d'un mélange de récits de vie et de conversations informelles (Mondada 2000a, 90). Ces conversations ne sont pas spontanées, vu que le contexte de l'interaction a été négocié à l'avance.

Durant l'entretien non-directif, le chercheur se focalise sur la parole de l'informateur et sur ses initiatives. C'est-à-dire qu'à partir des énoncés prononcés par l'informateur, l'enquêtrice relance, stimule et sollicite la suite du discours (Trentini 1989, 47-48). Ainsi, l'enquêtrice respecte la production qui émerge durant l'entretien et n'impose pas une structure préétablie à l'entretien. De même, cette façon de

[2] Dans le cadre d'une autre recherche, il serait pensable de faire des enregistrements audio-visuels en se promenant dans la ville avec les informateurs.

procéder, qui profite au maximum du contexte, permet au chercheur d'être très réceptif, et de commencer ainsi l'entretien avec quelques questions pour le clore avec beaucoup de nouveaux questionnements. Ce genre d'entretien offre la possibilité de travailler avec des interactions qui émergent dans et par l'entretien et qui ne sont donc pas toujours provoquées par les chercheurs. Par contre, une procédure de sélection et de planification des problèmes à traiter se servirait d'un questionnaire préparé à l'avance et ne favoriserait pas le discours en train de se faire à l'intérieur de l'interaction.

Néanmoins, les questions posées par l'enquêtrice dans l'ouverture de l'entretien sont fondamentales ; la formulation des questions et les négociations ultérieures de compréhension et d'explication peuvent influencer le contenu thématique de l'entretien. Il est donc important que ces questions soient " neutres ". C'est-à-dire que l'enquêtrice pose à ses interlocuteurs des questions ouvertes qui n'introduisent pas des catégories discursives qui pourraient influencer la version de l'informateur. Par exemple, l'enquêtrice n'introduit pas lors de l'ouverture de l'entretien la catégorie de " quartier ". Elle préfère attendre le moment où cette catégorie émerge dans le discours de l'informateur. Ainsi, les questions en ouverture se centrent sur les impressions spontanées des gens sur le " Kleinbasel " en général et sur la description de cette partie de la ville. D'autres questions souvent posées par l'enquêtrice étaient : *Est-ce que vous vous sentez bien ici ? Aimez-vous votre vie ici ? Que pouvez-vous me raconter par rapport à votre vie ici ?*

En somme, le " Kleinbasel " en général, cette partie de la ville et le déictique spatial " ici ", en position d'ouverture, offrent aux interlocuteurs des possibilités multiples de commencer leur échange, maintenant une certaine indétermination initiale en ce qui concerne les catégories spatiales pertinentes, qui pourront ainsi émerger progressivement de l'interaction elle-même.

2.2. Le produit de l'entretien peut fournir plus que de simples informations sur le monde. Il offre aussi un regard sur lui-même, à savoir sur le contexte, les circonstances, le déroulement interactionnel et les façons de construire un savoir. C'est ainsi que l'entretien lui-même, et non seulement le référent externe, peut devenir l'objet de l'analyse. Cela revient à dire que l'analyse n'est pas centrée sur les informations concernant la ville, mais sur la production discursive et interactionnelle de ces informations. L'enquêtrice ne focalise donc pas la description du rapport entre les mots et les choses, mais la construction intersubjective de la description.

Néanmoins, il ne faut pas sous-estimer l'importance du référent externe, en l'occurrence le " Kleinbasel ", qui, à partir de réflexions urbaines, rend possible cette interaction. Cette forme d'interaction permet d'ailleurs la configuration spatiale de la ville et la construction d'objets de discours la concernant.

L'entretien représente un type d'interaction particulier. Durant cet événement, l'enquêtrice et l'informateur/-trice construisent interactionnellement et réflexivement

une description du " Kleinbasel ". Cependant, cette description ne renvoie pas à un objet extérieur, mais au mode d'organisation et d'action dans lequel elle se réalise. L'informateur, confronté à la réalité sociale qui l'entoure, maintient, transforme et élabore cette réalité durant l'entretien (Mondada 1998b, 134). Pour l'analyse, il s'agit de caractériser la parole recueillie et de comprendre le processus de verbalisation du savoir. De cette manière, il est possible de constater comment l'informateur/-trice et l'enquêtrice gèrent ensemble la situation de l'entretien. Il s'agit de voir comment se distribuent les prises de parole, comment le savoir urbain est verbalisé et quel type de parole est utilisé par les informateurs.

Une telle vision du discours repose sur une conception interactionnelle et praxéologique des pratiques des locuteurs. Cela revient à dire que le discours est strictement lié à la situation où il est produit, bref, à des activités sociales. Il dépend de la construction intersubjective et des négociations qui ont eu lieu durant l'élaboration collective du savoir. Ainsi, rien n'est pré-défini. Tout se construit durant l'interaction, se livrant dans des activités descriptives orientées vers les finalités pratiques de l'action en cours. Nous parlons d'actions, car toutes choses dites constituent des actions. Ainsi, la langue, conçue en termes d'activités linguistiques, émerge comme un objet dans et par l'interaction discursive. Elle ne préexiste pas non plus à l'action, car elle se transforme tout le temps dans l'action[3].

3. Problématique : le " Kleinbasel " comme objet de discours

À travers le regard que les gens portent sur une ville et les réflexions que les citadins font sur l'urbanité, il est possible de recueillir une série de discours qui configurent l'espace urbain. Toutes ces voix multiples et hétérogènes contribuent à construire des images différentes de la ville.

S'entretenir sur une ville ou sur une partie de la ville, comme c'est le cas dans cette recherche, signifie construire un discours sur l'espace générateur de savoir urbain. Or, l'espace peut être soit le contexte de pratiques discursives, soit un objet de discours. Dans le premier cas, une analyse du discours sur l'urbanité porte sur les paroles *dans* la ville, tandis que dans le deuxième cas, elle focalise les paroles *sur* la ville (Mondada 2000d). Dans le cadre de ce travail, nous étions sensible à la configuration discursive d'un espace précis, le " Kleinbasel ". En d'autres termes, nous nous sommes orientée vers une recherche dont l'objet de discours est l'espace d'un quartier particulier de la ville de Bâle.

L'espace n'est pas un référent quelconque auquel un locuteur peut appliquer divers modèles disponibles de la référence : évidemment la langue et le discours contribuent à verbaliser ce référent, mais celui-ci contribue aussi à l'organisation socio-cognitive

[3] L'approche théorique de l'entretien est inspirée du chap. I, in Mondada (2000, 87-100).

du discours. Ce rapport complexe entre espace d'un côté et langage et discours de l'autre est un rapport de structuration mutuelle : c'est-à-dire que, parallèlement, la langue et le discours structurent l'espace et cet espace est structurant pour eux (Mondada 2000a). Dans ce sens, la langue est aussi un objet qui émerge dans l'interaction et ne préexiste pas à l'action en cours, puisqu'elle se transforme tout le temps. C'est-à-dire que chaque locuteur se sert de la langue pour configurer l'intelligibilité descriptive de son énoncé. Toute ressource linguistique est introduite dans le discours pour être exploitée et retravaillée par la suite. Ce qui est important pour l'analyse, c'est moins la langue que les activités linguistiques : nous parlons d'activités, puisque les dires sont traités comme des actions.

Le fait de se concentrer sur les activités linguistiques dans les différents processus discursifs nous porte à voir le discours sur la ville comme un objet à analyser[4]. Cet objet est d'ailleurs aussi le produit de plusieurs activités organisées par des locuteurs qui interagissent entre eux dans un contexte précis. Ces activités pratiques sont au centre de notre attention ; elles relèvent d'une action qui se structure par elle-même. À travers cette structure observable et descriptible, il est possible d'identifier quelles sont les pratiques discursives des locuteurs pour organiser ces activités. Cette vision des choses repose sur une conception praxéologique et interactionnelle du discours (Mondada 2000d).

La verbalisation de l'espace crée une multiplicité de descriptions possibles. Toutes ces descriptions ne renvoient pas à une réalité externe, mais à la façon dont le locuteur transforme et s'approprie cette réalité pour qu'elle soit descriptible (Mondada 1998a). En d'autres termes, il n'y existe pas une correspondance entre le monde et les mots, car entre ces deux entités une série de transformations opère sur les objets. Ces objets émergent au fil du discours et sont constamment retravaillés et reformulés dans et par l'interaction. Ainsi, la description n'est pas référentielle, mais interprétative et performative. De même, elle est à la fois un reflet et une élaboration des circonstances qu'elle décrit (Mondada 2000a).

Pour analyser la parole des citadins sur la ville, il faut se poser la question de savoir comment l'espace urbain est travaillé par le discours dans une situation particulière. Autrement dit, pour cette étude sur l'urbanité, il faut se concentrer sur deux aspects : d'un côté sur la façon dont un savoir urbain est formulé pour décrire la ville et de l'autre côté sur les conditions et les contextes d'énonciation de ces objets de discours dans une interaction particulière entre enquêteur et informateur. Caractériser la parole recueillie signifie repérer les différents choix et usages terminologiques qui construisent une intelligibilité spécifique en s'ajustant au contexte de l'entretien.

[4] Sacks (1963) propose ceci dans son nouveau programme de recherche portant sur la description du sociologue : au lieu de décrire simplement les phénomènes de la vie sociale à partir du discours des acteurs, il est mieux de s'intéresser à la façon dont ces descriptions produisent et élaborent une société à travers des activités pratiques. Au lieu d'utiliser le discours des acteurs pour nourrir son discours savant, l'analyste ferait mieux de se pencher sur eux comme des objets d'analyse.

Cependant, il faut aussi tenir compte du fait que cette parole se produit durant un entretien entre enquêtrice et informateur et, donc, que les participants construisent et élaborent ensemble des descriptions de l'espace.

Notre intérêt premier se porte sur ces descriptions de la ville qui résultent des entretiens pour analyser les modalités interactionnelles et linguistiques d'une élaboration orale du savoir urbain. La description constitue donc l'objet de cette analyse. Le but est de savoir comment les interlocuteurs représentent un espace, quelles pratiques ils utilisent, dans quels contextes et comment ils produisent une description (Antaki 1994). Autrement dit, l'analyse porte sur les descriptions, en se focalisant sur les activités descriptives des acteurs sociaux.

4. Les catégories péjoratives

Durant les entretiens menés dans le " Kleinbasel ", certains informateurs et informatrices ont utilisé des descripteurs spatiaux très contestés pour parler de leur espace quotidien. Des dénominations péjoratives, telles que " ghetto " et " Kleinistanbul " pour certains lieux ou bien " Orientexpress " pour la ligne du tram qui traverse le " Kleinbasel ", ont suscité des débats intéressants entre les interlocuteurs. Puisque la catégorisation des lieux implique des positionnements et des arguments très complexes, cette activité s'accentue lorsqu'il s'agit de discuter de catégories péjoratives. Or, cette situation d'interaction qu'est l'entretien permet d'élaborer ces positionnements et ces relations sociales. Ce qui en résulte ce sont des usages sociaux différents de la langue qui reflètent des perspectives d'acteurs hétérogènes parlant de la ville.

Par ailleurs, une dénomination péjorative présente un lieu sous une certaine description, c'est-à-dire qu'elle peut avoir des influences négatives sur l'espace. Le but de cette analyse est de montrer des séquences discursives où certaines catégorisations péjoratives ont émergé au fil du discours et ont été traitées comme telles par les interlocuteurs. Nous serons sensible à la façon dont ces catégories sont élaborées par les interlocuteurs dans la situation interactionnelle de l'entretien. À travers les extraits choisis, nous montrerons comment un espace social crée une certaine morphologie de l'espace (4.1) et comment une interaction sur la ville permet de thématiser, contester ou rejeter le descripteur " ghetto " (4.2).

4.1. Il se peut donc que des activités descriptives produisent une image négative d'un quartier ou d'une ville. Dans ce cas, la description est le produit d'une catégorisation péjorative des objets discursifs, que ce soient des bâtiments ou des habitants. C'est le cas de cet extrait où l'espace social porte l'acteur à recourir à des catégories péjoratives.

Extrait 1 (RACN250101/A047-055/l. 1-34)

```
1  C   [xx
2  R   [ouais/ . c'est la petite Bâle hem::: (h)
3  C   la pet- petit Bâle ou::: . au grand Bâle il en a aussi des
4      étrangers\ certainement/
5      [xx petit Bâle\ mais là il y en a vraiment/ (h) c'est vrai=c-&
6  R   [oui ma he
7  C   & tout doucement ils:: avancent là j'ai remarqué\ . par rapport
8      tu sais à à à Voltaplatz là xxx il en a pas mal là\ tout doucement
9      ils viennent là\ [les turcs et comme ça\
10 E                    [(h) Vo- Voltaplatz/ c'est:: la grand Bâle\ . .
11     [ou s- ou tu=tu penses . [Kaserne/
12 C   [enfin Voltaplatz ehm::
13 R                            [non non là . [hem
14 C                                          [ouais mais dans c'quartier
15     il y en pas mal [xxx
16 R                   [Dreirose\ . . er meint\=
17 E   =ah:: Drei[rose\
18 C               [j'ai l'impression qu'ils commencent à:: . tout doucement
19     à venir là . . . [parce que il y les magasins:: de plu- de plus en&
20 R                    [il y en a de trop\
21 C   & plus/ à chaque fois qu'en a un qui ferme en suisse/ xxxx . . ehm
22     ou un italien ou un=un suisse allemand [je sais pas . hop c'est &
23 E                                          [ouais
24 C   & un turc qui le prend\ . . xxx=
25 R   = les turcs/ . c'est aussi [des:::
26 C                             [<on peut ouvrir un ou deux des magasins
27     ((plus fort))> mais il faut si- sinon on va être I:stanbul/ là (2s)
28     bon enfin bref maintenant ça ça suffit parce sinon ehm [xx xx &
29 E                                                          [non&
30     &mais non mais c'est vrai parce que:
31 C   & mais: là il faut qu'il f- . . il faut qu'ils fassent attention/
32     parce que j^te dis:: les gens xxxx
```

Cet extrait se situe à peu près au milieu d'un *tandem interview* (Trentini 1998, 18) entre l'enquêtrice et deux informateurs, mari (C) et femme (R), qui habitent dans le " Kleinbasel ". Le mari, un alsacien, habite depuis quelques années à Bâle et travaille en France, tandis que sa femme réside à Bâle depuis trente ans environ. Dans cet extrait, la description spatiale est surtout produite par l'informateur C. C'est-à-dire que sa prise de parole domine celle de sa femme et que toutes les deux, l'enquêtrice comme sa femme, s'orientent envers lui. Dans cet extrait, une fois seulement, R produit un énoncé destiné à l'enquêtrice (" Dreirose\ . . er meint\ ", l. 16).

À la première ligne de l'extrait, l'énoncé de C résulte incompréhensible. Cependant, le contexte énonciatif nous laisse supposer que C a mentionné une catégorie sociale, les étrangers. D'ailleurs, le chevauchement de R, introduit par une marque d'acquiescement (" ouais/ ", l. 2), produit un énoncé qui synthétise l'énoncé incompréhensible par une description définitoire et qualifiante " c'est la petite Bâle ehm::: (h) " (l. 2). Dans ce cas, cette description est le produit d'une opération socio-spatiale qui détermine l'espace à partir de ses habitants. Dans cette affirmation, R réintroduit aussi le thème de l'entretien, le " Kleinbasel ", qui sera reformulé par C dans une catégorisation traduite " la pet- petit Bâle ou::: au grand Bâle " (l. 3). De

même, la confrontation de ces deux espaces repose sur une opération socio-spatiale : la catégorie sociale " étrangers " (l. 4) est utilisée de façon subsidiaire (" aussi ", l. 3) pour décrire le grand Bâle et, par opposition, de façon centrale (" vraiment ", l. 5) pour représenter le petit Bâle. Ainsi, l'énoncé de R (l. 2) qui semblait être contesté dans la première partie est modifié dans la deuxième partie, après le connecteur " mais " (l. 5).

Après une aspiration (l. 5) et l'affirmation de vérité " c'est vrai " (l. 5), C continue sa description du " Kleinbasel ". Dans les lignes qui suivent, il va construire une délimitation de l'espace dans et par l'entretien. Les contours de cette délimitation semblent tracer une frontière entre son quartier habituel et l'espace qui l'entoure. Cet espace intérieur et extérieur se différencient par la présence d'une catégorie ethnique, " les turcs " (l. 9), et une catégorie de bâtiments, " les magasins " (l. 20). À travers les verbes de mouvement " avancer " et " venir ", qui se réfèrent à cet espace extérieur et intérieur, C exprime sa délimitation en créant un mouvement de rapprochement entre ces deux espaces. En outre, la délimitation de C, basée sur la présence d'un groupe ethnique, est contextualisée à travers notamment sa propre perception et opinion (" j'ai remarqué ", l. 7 et " j'ai l'impression ", l. 18).

En ce qui concerne la catégorisation des habitants dans cette séquence, il faut souligner que C ne mentionne qu'une seule catégorie de la collection des étrangers[5], la catégorie ethnique des Turcs. Ils sont les représentants par excellence de tous les étrangers (" les turcs et comme ça\ ", l. 9). Entre l'introduction de la catégorie des habitants (" des étrangers ", l. 4) et celle de la catégorie ethnique, C se réfère à eux en utilisant le pronom personnel " ils " (" tout doucement ils:: avancent là ", l. 7 et " tout doucement ils viennent là ", l. 8-9). Dans le premier cas, ce pronom personnel est anaphorique par rapport aux " étrangers ", tandis que dans le deuxième cas, il est cataphorique par rapport aux " turcs ".

Par ailleurs, nous assistons à une correction et à une reprise de la délimitation du quartier de C par les interventions réparatrices de R et de E portant sur le localisateur " Voltaplatz " (l. 8). Celui-ci est mentionné par C pour délimiter la frontière externe du quartier. Ce localisateur est interrogé et remis en question par E (l. 10-11) et ensuite corrigé par R (l. 16). À la ligne 15, cette correction est ratifiée par E. Une fois seulement, C intervient dans cette production interactionnelle de cette correction entre E et R (l. 10-17) ; à la ligne 14, après le connecteur " mais " C définit le localisateur interne (" dans c'quartier ").

Après cette délimitation corrigée et ratifiée, C reprend le tour de parole. Aux lignes 22-23, il mentionne d'autres catégories ethniques, " un suisse ", " un italien ", " un suisse allemand ". Dans ce contexte, ces trois catégories ethniques forment un groupe en opposition à la catégorie ethnique des " turcs ". Par conséquent, cette catégorie ethnique représente ici une catégorie stigmatisée. À travers une tentative de

[5] Les termes de *collection* et *catégorie* ont été introduits par Sacks pour l'analyse de l'activité descriptive.

désaccord, R enchaîne sur l'énoncé de son mari en essayant d'enrichir le groupe avec d'autres éléments que la catégorie initiale des " turcs ", mais sans succès (l. 26). À haute voix, C interrompt l'activité discursive de sa femme pour reprendre son énoncé précédent (l. 27) et réintroduire la catégorie des bâtiments commerciaux (" magasins ", l. 28). La finalité pratique des deux types de catégories utilisés dans cette description aboutit à une confrontation entre deux espaces ; le quartier quotidien de C et Istanbul. Il résulte ainsi que, dans ce contexte interactionnel, la dénomination " Istanbul " a une connotation négative.

Les processus descriptifs se fondent ici sur une analyse socio-spatiale qui distribue et oppose dans des lieux spécifiques (ou distincts) des catégories d'habitants. Néanmoins, cette opposition se fait à l'intérieur et à l'extérieur du quartier habituel de C : à l'intérieur, à travers un groupe de catégories ethniques qui habitent le quartier et à l'extérieur, en n'utilisant qu'une seule catégorie ethnique pour parler de tout un groupe social. Dans ces deux occurrences, le groupe ethnique des Turcs est catégorisé de manière péjorative. Des quantifications, notamment dans les chevauchements (l. 20-21), et des verbes modaux renvoient à un discours de la norme (" falloir " vs " pouvoir ", l. 27-30), en construisant un discours du seuil, de la comparaison, de l'évaluation chiffrée du grossissement de la communauté.

4.2. Dans l'extrait suivant que nous allons analyser, l'enquêtrice, E, pose une question sur le caractère plus ou moins approprié de la dénomination " ghetto " pour le " Kleinbasel ". Cependant, elle enchaîne sur un énoncé produit, dans les tours précédents, par son informateur, F[6].

Extrait 2 (CN230101/A434-509/l. 1-63)[7]

1 E (h) du hesch gseit s^Wort Ghetto/ wa- wie=wie meinsch hesch das
(h) tu viens de dire que le terme ghetto tu l'as
2 immer ghört/ für Kleinbasel\[
toujours entendu dire pour le Kleinbasel\[
3 F [mhm . ja\
[mhm . oui
4 E sit du do bisch\
depuis que tu es ici
5 F mhm
6 E und vo wo denn/ . also s^s^gläse/ oder [xx andere Lüt/ ...
et où . tu l'as lu ou [par d'autres personnes ...
7 F [mhm
[mhm
8 E [wo denn/
[où
9 F [von Leuten/ . die hier selbst wohnen/ .
[par des gens . qui vivent ici .
10 E anche/ s^Wort Ghetto [benützt

[6] Cet entretien a été mené en deux langues : le suisse-allemand et l'allemand. L'informateur est un allemand qui habite depuis une dizaine d'années à Bâle. Il comprend bien le suisse-allemand et donc l'enquêtrice lui pose les questions en suisse-allemand.

[7] Une traduction approximative permet de lire le contenu de l'extrait en français.

et ils ont utilisé aussi le terme ghetto
11 F [mhm . . .so (2s) mit einem . .liebevoll
[mhm avec un ton aimable
12 ironischem Unterton\ (3s) also nicht unbedingt abwertend/[. .
et ironique (3s) donc pas forcément péjoratif[. .
13 E [jä
[oui
14 F aber wenn man Ghetto sagt/ also . . . ein bisschen ist es
mais si on dit ghetto c'est quand-même un peu
15 ja schon abwertend
péjoratif
16 E [jä/ äh jo ich finds au/ . .
[oui c'est vrai . .
17 F aber es wurde immer mit so^nem ironischen Unterton gesagt/
mais on le prononçait toujours avec une pointe d'ironie
18 (3s) oh vielleicht Hassliebe\ oder wie man [so bezeichnen kann\&
(3s) peut-être d'amour ou de haine si on [peut le dire ainsi\&
19 E [jä
[oui
20 F &(3s) nein oder dass hier . . das Tram/ äh (h) Orientexpress heisst
&(3s) non ou bien le fait qu'ici .. le tram est nommé Orientexpress
21 (h) das war schon=hörte ich schon neunzehn
(h) c'était déjà=j'entendais ça déjà en mille
22 hundert neunzig einundneunzig\
neuf cent quatre-vingt-onze
23 E äh isch das scho . . wo du a- [do ane/ cho bisch\
ah c'était déjà quand tu [es arrivé ici
24 F [mhm ja=ja\ mhm/ (3s)
[mhm oui=oui mhm (3s)
25 E jä/
oui
26 E denn heschdu nüt/ an so=an so miterläbt\ so Änderige\ . .
donc tu n'as pas aperçu des changements . .
27 du hesch eifach irgendwie gseh . . wie söll i sage\
tu as simplement constaté . . comment je peux dire
28 s^het sich eifach immer verschlimmeret\ d^Situation/ (2s) aber wo
que la situation a empiré (2s) mais lorsque
29 du cho bisch/ hesch du irgend- hesch du scho gwüsst/ jo\ da isch^s
tu es arrivé ici tu savais déjà que c'était un peu le
30 Ghetto vo=vo Basel\ . oder/ . [. . oder XX
ghetto de Bâle . ou . bien . [. . ou xx
31 F [(h) also du sagst äh jetzt\ es
[(h) bon tu dis que la
32 Situation hat sich verschlimmert\ (h) äh das äh (hhh) ich würd/
situation a empiré euhm (h) euhn (hhh) je ne dirais
33 . . nicht unbedingt sagen\ es hat sich hier erschlimmert\ sondern
pas forcément que la situation a empiré mais plutôt
34 verändert/ . [(h) und ich=ich glaube wenn man:: die&
qu'elle a changé . [(h) et je crois que si on voit les&
35 E [jä
[oui
36 F &Prozesse die hier stattfinden\ immer nur unter dem Aspekt des
&processus qui ont lieu ici toujours sous l'aspect d'une
37 Verschlimmerns sieht\
aggravation
38 E mhm
39 F (h) dann ist das Wohnen hier nicht mehr angenehm\ und schön\ ..
(h) à ce moment-là vivre ici n'est plus agréable et beau ..
40 <ich hab heute noch/ . einen Lehrer vor Augen/ ((lauter))> (h)

<aujourd'hui encore je vois ce prof qui ((plus fort))> (h)
41 der stand kurz vor seiner Pension/ und war über sechzig/ (h) und
il attendait sa retraite et avait plus de soixante ans/ (h) et
42 hat seit x lebenlang/ . . am Dreirosenschulhaus\ . gearbeitet/
il avait depuis x toujours travaillé à l'école Dreirosen
43 (h) und den lernte ich noch so in seinen letzten ein zwei
(h) celui-là je l'ai connu durant ses deux dernières
44 Jahren kennen\ als ich grade neu kam als (h) junger frischer
années de travail lorsque j'étais le jeune et nouvel arrivé
45 ((lacht)) und . der jammerte immer (h) klagte/ ständig im
((rit)) et il se plaignait tout le temps (h) se lamentait dans
46 Lehrerzimmer/ xx was früher alles mit den Schülern hier möglich
la salle des profs xx de toutes les choses qui étaient possibles
47 gewesen sei\ (h) da hätte man noch eine Schülerzeitschrift
avant avec les élèves on publiait un journal de l'école
48 gemacht\ und (h) die hätten eine grosse Schülerzeitschrift hier
(h) les élèves publiaient un grand journal du Dreirosen
49 am Dreirosen gedruckt\ (h) und . . heute würde das ironisch
ici à l'école (h) et . . aujourd'hi on l'appellerait
50 Rheingymnasium genannt (h) weil . . keiner mehr schreiben kann/
ironiquement le lycée du Rhin (h) parce que personne
51 keiner kann mehr deutsch/ mch also von Zeitung (h) gar nicht
ne sait plus écrire ni parler l'allemand donc on ne parle même
52 mehr zu sprechen\ (h) und äh: ja und früher hätten sie noch
pas de journal (h) et euhm oui et avant les élèves jouaient
53 Schultheater\ aufgeführt/ (h) das wär jetzt gar nicht mehr
des pièces de théâtre (h) aujourd'hui ce n'est plus
54 möglich / weil keiner mehr sprechen kann oder jeder spricht nur
possible parce qu'il n'y a plus personne qui sait parler et
55 die Sprache die er kennt/ . [(h) also . der hat so: gejammert\ &
chacun parle la langue qu'il connaît . [(h) donc . &
56 E [mhm
57 F &und da drunter gelitten/ (h) und da merkte ich der war einfach
&il se lamentait tellement et il souffrait tant à cause de ça (h) et
58 stehen geblieben\ und hatte die Flexibilität nicht aufgebracht
j'avais remarqué qu'il s'était simplement arrêté et il n'a plus eu
59 (h) sich dieser Situation anzupassen/ und wenn man (h) äh diese
cette flexibilité afin de pouvoir s'adapter à la situation et si on
60 Flexibilität nicht aufbringen kann/ . dann sieht man's denk
n'est pas flexible . alors je crois qu'à ce monent-là vraiment
61 ich\ wirklich\ unterm [Verschlimmern\ (h) . und ich würd hier&
on voit des [aggravations (h) . et je ne &
62 E [jä\
63 F &ni:::e sagen dass sich die Situation (h) verschlimmert hat\ äh:
& dirais jamais qu'ici la situation a empiré euhm
64 aber . . was ich/ . das hatten wir glaube ich xx davon
mais . . ce que . . nous en avons je crois xx déjà
65 gesprochen\ äh verschlechtert hat/ . das ist so: meine ich das
parlé euhm ce qui s'est dégradé . c'est selon moi c'est la
66 Gefühl der Sicherheit
sensation de sécurité
67 E jä
oui
68 F . und äh: die Zunahme des offenen Drogenkonsums\ also
. et euhm l'augmentation de la consommation libre de drogue
69 vielleicht war ich früher blinder/ aber in den ersten sieben
peut-être qu'avant j'étais aveugle mais durant les premières sept
70 Jahren . . . hab ich nicht so viele Spritzen auf der Strasse
années ici . . . je n'ai pas vu autant de seringues dans la rue

71 gesehen wie jetzt\ (h) und äh das finde ich auch sehr schade\
comme maintenant (h) et je trouve que c'est très dommage
72 was ich zum Beispiel sehr schade finde\ ist/ (h) dass eben auch
ce que par exemple je trouve très dommage c'est aussi que (h)
73 im . in den Matthäuspark/ (h) gespritzt wird/ da auf dem
dans le parc du Matthäus on se fait des piqûres (h) là sur le
74 Kinderspielplatz/ (h) und die Kinderspielplätze die sind . (h)
terrain de jeux (h) et les terrains de jeux
75 so rar und selten hier\ und die Grünflächen/ (h) denke ich
sont rares ici et les espaces verts devraient être (h) je pense
76 sollten für andere (h) andere Dinge [genutzt werden\ . für&
[utilisés pour des choses plus créatives que pour&
77 E [jä das isch klar\
[oui c'est clair
78 F &Lebensaufbauenderes\ als für (h) Drogen\ Spritzen\ und
&la drogue les seringues et pour le
79 Handelsplatz\ . . ich find da: müsste unbedingt was getan
deal . . et je crois qu'ici on devrait absolument faire
80 werden\ dass (h) da wirklich die Eltern/ . hingehen könnten .
quelque chose de manière que les parents puissent vraiment y
81 und b^beruhigt mit ihren Kindern da spielen . [. und das finde&
aller avec leurs enfants et pour y jouer . [. et ceci c'est&
82 E [jä

L'enquêtrice ouvre cette longue séquence par une question ouverte dans laquelle elle applique le label " Ghetto " au " Kleinbasel " (l. 1). Ainsi, elle réintroduit le thème général de l'entretien pour négocier et interroger cette catégorisation concernant le " Kleinbasel " qu'elle attribue à d'autres énonciateurs. De même, cette question offre à F des critères possibles pour contextualiser sa description ; soit à travers la perception des verbes " ghört " (l. 2) et " gläse " (l. 6), soit à travers le localisateur temporel " sit du do bisch\ " (l. 4) ou soit à travers une catégorie d'habitants : " andere Lüt/ " (l. 6). Ce dernier sera utilisé par F pour ouvrir son énoncé, tandis que les deux autres seront intégrés dans la suite de son discours.

Aux lignes 9-19, F formule sa réponse par une réflexion métalinguistique concernant la catégorie " ghetto ". En effet, il décrit d'abord le contexte où cette catégorie a été utilisée pour en définir ensuite la connotation négative " abwertend " (l. 12, 15). Dans cette explication, F produit une affirmation générale (" man ", l. 14 et " es ", l. 17), mais il ne s'identifie pas à cette affirmation. Il arrive exactement la même chose avec son énoncé suivant (l. 20-22). Ici, F introduit un terme péjoratif " Orientexpress " (l. 20) pour nommer la ligne du tram qui traverse le " Kleinbasel ". Il utilise donc cette dénomination, mais sans la prendre en charge. En outre, il contextualise cette affirmation par deux objets discursifs formulés dans la question ouverte de E. Il s'agit notamment du verbe de perception " hörte " (l. 21) et du localisateur temporel " neunzehn hundert neunzig einundneunzig\ " (l. 21-22) qui correspond à son arrivée à Bâle.

Après une ratification du localisateur temporel et des marques d'acquiescement échangées par les deux locuteurs (l. 24-25), E formule une question dont l'objet de discours sera modifié et contesté par F. En effet, l'informateur ne répond pas à la

question de l'enquêtrice, " aber wo du cho bisch/ hesch du irgend- hesch du scho gwüsst/ jo\ das ischs Ghetto vo=vo Basel\ . oder/ . " (l. 28-30), mais il reprend et reformule la première partie de l'énoncé (l. 26-28). Ainsi, il construit son discours en opposant l'affirmation de E à celle qu'il va lui-même produire ; la distribution des pronoms personnels " du " (l. 31) et " ich " (l. 32), ainsi que la modification du verbe utilisé par E (" verschlimmert\sondern verändert "), montrent bien cette opposition. De même, dans cette interaction, F généralise son affirmation à travers le pronom impersonnel " man " (l. 34), mais sans s'identifier avec lui. Cependant, cette version selon le pronom " man " se distingue de la version mentionnée à la ligne 14. L'opposition des pronoms personnels " ich " / " du ", suivie d'une opposition " ich " / " man " (" ich glaube wenn man ", l. 34), et la reprise constante du verbe contesté " verschlimmern " (soit empirer, se dégrader), laissent supposer que cette version qui relève du " man " (l. 34) peut inclure aussi la version du " du " (l. 31) orientée vers l'enquêtrice.

À partir de la ligne 39, F élabore un récit qui fonctionne ici comme un exemple de sa modification et de son affirmation générale (l. 31-34). Ce long récit, raconté à la troisième personne " er ", se conclut à la ligne 60 où l'informateur change la perspective sur et dans le discours et formule de nouveau une affirmation générale (" und wenn man (h) äh diese Flexibilität nicht aufbringen kann/ . dann sieht man's . denk ich\ wirklich\ unterm Verschlimmern\ ", l. 59-61). Dans la suite, F continue son opération de désaccord concernant notamment l'affirmation de E " s^het sich eifach immer verschlimmeret\ d^Situation/ " (l. 27-28). Il reformule l'affirmation contestée (61-63) et la modifie par l'usage du verbe " verschlechtert " (l. 65) qui se réfère à la sécurité dans son quartier par rapport au problème de la drogue. Dans ce contexte interactionnel, cette activité de rature accomplit un refus du verbe " verschlimmern " (" empirer ", " s'aggraver ") qui pourrait bien être un synonyme du verbe " verschlechtern " (" se dégrader "). À travers cette activité linguistique différenciante, le verbe refusé est connoté de façon négative.

Pour la deuxième fois dans cette séquence, F propose un récit après une activité de modification. Il s'agit ici d'une description des changements liés à la consommation de drogue dans son quartier.

Nous venons d'analyser des occurrences possibles de la catégorie " ghetto " ; la thématisation du label par l'enquêtrice suscite une réflexion métalinguistique de l'informateur et, pour finir, une réintroduction thématique du label par E qui est d'ailleurs ignorée par F. Cet extrait montre aussi que dans le cas où un informateur thématise une catégorie péjorative, le contexte interactionnel se révèle adéquat pour introduire d'autres catégories ou dénominations péjoratives. C'est le cas ici de la dénomination du tram " Orientexpress " qui émerge au fil du discours. Ainsi, le statut de l'objet de discours " ghetto " varie selon les positions discursives et les rôles thématiques. Par conséquent, une analyse des catégories se doit de tenir compte de leur contexte d'énonciation et de leur élaboration interactionnelle.

5. Conclusion

Le discours sur la ville est loin d'être un discours homogène et uni(vo)que. Au contraire, il se caractérise par une multiplicité de descriptions qui émergent au fil du discours, grâce à des activités linguistiques et interactionnelles. À travers deux analyses empiriques, nous avons essayé de montrer l'organisation discursive de la description urbaine. Il en résulte que les catégories descriptives pour parler de la ville sont nombreuses et que leur pertinence ne préexiste pas au discours. En d'autres termes, elles sont discutées et élaborées dans le contexte de l'énonciation afin de contribuer à une intelligibilité discursive locale des objets de discours traités par les interlocuteurs. Par conséquent, chaque image de la ville se construit *in situ* et se situe dans un moment énonciatif et interactionnel particulier. C'est ce qui fait que les voix sur et dans la ville sont multiples et hétérogènes.

QUATRIEME CONSIDERATION INTERMEDIAIRE:

un regard institutionnel

Vers des compétences plurilingues et interculturelles pour étudiants de toutes les disciplines

Georges Lüdi (Bâle)

Nombre d'universités européennes sont en train de revoir leurs programmes. Entre autres, parce que les exigences du monde du travail à ceux qui sortent des universités ont beaucoup changé. Et cela ne concerne pas seulement les savoirs et savoir-faire disciplinaires. Des compétences générales (éthique, *gender studies,* compétences sociales, etc.) jouent un rôle de plus en plus important. Cela concerne aussi les langues. Il y quelques années encore, on partait du principe que des étudiants en sciences exactes étaient, pour ainsi dire par nature, peu doués pour les langues. Leurs maladresses étaient excusées, voire acceptées. Aujourd'hui, la Commission européenne postule des compétences en deux langues étrangères au moins pour l'ensemble des étudiants de toutes les disciplines. Un répertoire plurilingue constitue en effet un atout pour tout diplômé d'une université. Des physiciens ou chimistes francophones, italophones, germanophones, etc. qui ne sauraient pas au minimum l'anglais seraient automatiquement écartés des réseaux internationaux. De leur côté, de plus en plus de réseaux régionaux fonctionnent en plusieurs langues, et des compétences fonctionnelles (surtout passives) dans les langues européennes voisines facilitent grandement l'accès à ces réseaux. L'Université de Bâle, pour ne citer qu'un exemple, élabore actuellement le profil de ses futurs étudiants, ce que l'on pourrait appeler la " compétence pour étudier ". Inutile de dire que la connaissance de plusieurs langues (notamment allemand, anglais et français) y figure en bonne position. Et qu'il ne s'agit évidemment pas des seuls savoir-faire linguistiques, les compétences communicatives exigées comprenant aussi et nécessairement des composantes (inter-)culturelles et sociales. L'université ne doit plus simplement

produire des scientifiques, mais des citoyens aptes à construire et gérer des connaissances dans une société en même temps de plus en plus globale et de plus en plus hétérogène et métissée.

Dans ce contexte, l'aventure scientifique bilingue et interculturelle de l'échange entre deux groupes d'étudiants, bâlois et parisiens, et l'expérience du terrain en ville comme plurilingue par excellence prennent une signification particulière. Premièrement par l'expérience de l'altérité qu'elles ont permise, et ceci à deux niveaux. D'une part la confrontation avec des camarades socialisés dans des systèmes éducatifs et politiques suffisamment différents pour que la différence se note, suffisamment semblables pour qu'une dynamique de l'interaction puisse s'établir a constitué un défi en même temps qu'un champ d'expérimentation. D'autre part le travail sur des terrains plus ou moins inconnus dans des équipes mixtes a non seulement permis la prise de conscience de l'interculturalité dans l'objet de recherche, mais aussi de faire sous la forme de regards croisés. Deuxièmement parce que ce séminaire a permis aux participant(e)s de vivre l'exolinguisme dans plusieurs de ses facettes. Il manquait toutefois la dimension préoccupante et potentiellement menaçante grâce, précisément, à la composition binationale des équipes. Les biographies linguistiques très hétérogènes des participants ont sans doute encore renforcé le sentiment que les répertoires dans les villes, entre enquêteurs et enquêtés, sont un phénomène à géométrie variable. Pour les moins plurilingues parmi les étudiants s'y est ajouté l'expérience d'un dépaysement linguistique, pour les étudiants du français bâlois la chance d'une période d'immersion totale dans la langue cible.

Mais la dimension la plus importante de ce séminaire n'a pas encore été mentionnée. Bien entendu, des stages linguistiques (obligatoires dans le cursus des étudiants de français bâlois, bilingues par la force des choses) procurent aussi des expériences d'immersion et d'altérité. Le travail en équipe dans des réseaux de recherche internationaux devient de plus en plus normal et permet la confrontation entre des cultures académiques différentes. Et il n'est plus nécessaire de voyager de Bâle à Paris ou de Paris à Bâle pour vivre le plurilinguisme social dans ces diverses manifestations. Souvent, pourtant, la distance critique avec le vécu est réduite ou même absente, la réflexion manque. Pas ici. Car le sujet même du séminaire enjoignait les participants à cette réflexion, non seulement sur le plurilinguisme des autres, mais sur leur propre expérience. Recherche et vécu personnel, pratique du plurilinguisme et de l'interculturel et réflexion sur bon nombre de leur caractéristiques se sont engagés dans une symbiose. Les travaux des étudiants se ressentissent des synergies que cette " mixture " a engendrées.

Il est évident que cette expérience a bénéficié de conditions particulières. Elle a été rendue possible par la combinaison, dans l'équipe directrice, d'une cohésion à l'épreuve des difficultés du terrain, d'engagement et de sériosité scientifique hors pair ainsi que de dévouement inconditionnel à l'enseignement universitaire de haut niveau. On notera que les étudiants, eux aussi, n'ont pas mesuré leurs efforts pour construire des savoirs et des savoir-faire inédits, dont les textes recueillis dans ce volume sont la trace. A eux tous, au nom du Romanisches Seminar de l'Université de Bâle, un grand merci.

Mais il serait faux de considérer ce séminaire comme un cas unique. Nous voudrions, au contraire, en dégager les éléments d'un modèle pour l'avenir. Trop souvent, les étudiants sont enfermés (ou s'enferment) dans les prisons que constituent les systèmes universitaires nationaux et songent, tout au plus, à acquérir des " points de crédits " qui leur manquent dans l'université d'accueil. Les programmes de mobilité se limitent en général à aplanir les difficultés bureaucratiques et matérielles d'un changement de ville universitaire et ne facilitent pas les contacts et moins encore la réflexion sur ces contacts. Et il est rare que des collaborations de recherche permettent d'inclure réellement des étudiants (et non seulement celles et ceux qui ont déjà choisi la voie de la recherche) et d'imaginer un enseignement interuniversitaire dans le meilleur sens du terme. Que faut-il faire pour qu'un changement advienne ? Certes, des moyens financiers relativement importants doivent être alloués à ce propos. En plus, il s'agit de créer les conditions institutionnelles pour que de telles expériences ne dépendent plus de l'initiative de quelques-uns, mais deviennent la préoccupation de tous : partenariats entre universités, reconnaissance mutuelle des efforts des étudiants, prise en compte du travail administratif supplémentaire, etc. Mais c'est surtout au niveau des programmes d'études que des changements sont nécessaires : des expériences plurilingues et interculturelles devraient faire partie intégrante du curriculum des étudiants, les contacts et les échanges constituer une composante normale de tout programme. La voie a été ouverte par les participantes et participants à ce séminaire : à nous tous de nous y engager !

Bibliographie générale

Amit, V. (Ed.) (2000). *Constructing the Field*. London: Routledge.

Antaki, C. (1994). *Explaining and Arguing. The Social Organization of Accounts*. London: Sage.

Bachmann, C. & Basier, L. (1989). *Mise en images d'une banlieue ordinaire. Stigmatisations urbaines et stratégies de communication*. Paris: Syros, Alternatives sociales.

Barberis, J.-M. (1998). Représenter l'espace de la ville en contexte interculturel: l'"impasse" identitaire. *Cahiers de Praxématique, 31*, 39-68.

Bazerman, C. (1987). Literate acts and the emergent social structure of science: A critical synthesis. *Social Epistemology, 1(4)*, 295-310.

Bazerman, C. (1990). *Textual Dynamics of the Professions: Historical and Contemporary Studies of Writing in Professional Communities*. Madison: University of Wisconsin Press.

Beaud, S. & Weber, F. (1998). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris: La Découverte.

Benjamin, W. (1982). Das Passagen-Werk. *Gesammelte Schriften*. Band V/1. Frankfurt: Suhrkamp.

Berthoud, A.C & Mondada, L. (1991). Stratégie et marques d'introduction et de réintroducion d'un objet dans la conversation. *Bulletin CILA, 54*, 159-179.

Blanchet, A., Ghiglione, R., Massonnat, J. & Trognon, A. (1987). *Les techniques d'enquête en sciences sociales: Observer, interviewer, questionner*. Paris: Dunod.

Bourdieu, P. (1993). Avec des jeunes gens du nord de la France – entretien de Pierre Bourdieu. In P. Bourdieu (Ed.). *La misère du monde*. Paris: Seuil.

Bourhis, R. Y. (1994). Bilingualism and the language of work. *International Journal of the Sociology of Language, 105-106*, 217-266.

Briggs, C. L. (1983). Questions for the ethnographer: A critical examination of the role of the interview in fieldwork. *Semiotica, 46(2/4)*, 233-261.

Briggs, C. L. (1986). *Learning How to Ask. A Sociolinguistic Appraisal of the Role of the Interview in Social Science Research*. Cambridge: Cambridge University Press.

Clifford, J. (1990). Notes on (Field)notes. In R. Sanjek (Ed.). *Fieldnotes. The makings of Anthropology*. Ithaca: Cornell University Press.

Clifford, J. & Marcus, G. E. (Ed.) (1986). *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley: University of California Press.

Danet, B. (2001). *Cyberpl@y: Communicating Online*. Oxford: Berg Publishers.

Davis, F. (1959). The cabdriver and his fare: Facets of a fleeting relationship. *American Journal of Sociology, 65(2),* 158-165.

De Queiroz, J. M. & Ziolkowski, M. (1997). *L'interactionnisme symbolique*. Rennes: Presses Universitaires.

De Stefani, E., Miecznikowski, J. & Mondada, L. (2000). Les activités de traduction dans des réunions de travail plurilingues. *Revue Française de Linguistique Appliquée, V(1),* 25-42.

Debord, G. (1967). *La société du spectacle*. Paris: Buchet – Chastel.

Dulong, R. & Paperman, P. (1992). *La réputation des cités HLM: essai sur le langage de l'insécurité*. Paris: L'Harmattan.

Eco, U. (1972). Towards a semiotic inquirly into the TV message. *Working Papers in Culture Studies, 3/1972*, 103-126.

Ehret, R. (2001). *In-Differenz-Leben. Die geteilte Welt im St. Johann. Schlussbericht über die Teilstudie des Forschungsprojektes Integration – Segregation. Interkulturelle Beziehungen in Basel, Bern und Zürich*. Manuskript.

Engeström, Y. & Middleton, D. (1996). *Cognition and Communication at Work*. Cambridge: Cambridge University Press.

Eraly, A. (2000). La constitution sociale du moi. In A. Eraly (Ed.). *L'expression et la représentation. Une théorie sociale de la communication*. Paris: L'Harmattan.

Erickson, F. (1982). Classroom discourse as improvisation: Relationships between academic tasks and structure and social participation structure in lessons. In L. C. Wilkinson (Ed.). *Communicating in the Classroom*. New York: Academic Press.

Fareri, P. (2000). Ralentir. Notes sur l'approche participative du point de vue de l'analyse des politiques publiques. In O. Söderström *et al.* (Ed.). *L'usage du projet. Pratiques sociales et conception d projet urbain et architectural* (pp. 17- 37). Lausanne: Payot.

Fischer, H. (1998 [1983]). Feldforschung. In H. Fischer (Ed.). *Ethnologie. Einführung und Überblick* (pp. 73-92). Berlin: Reimer Verlag.

Fyfe, N. R. (Ed.) (1998). *Images of the Street: Planning, Identity, and Control in Public Space*. London: Routledge.

Galegher, J., Kraut, R. E. & Egido, C. (Ed.) (1990). *Intellectual Teamwork: Social and Technological Foundations of Cooperative Work*. Hillsdale: L. Erlbaum.

Garfinkel, H. (1967). *Studies in Ethnomethodology*. Englewood Cliffs, N.J.: Prentice-Hall.

Ghiglione, R. & Matalon, B. (1978). *Les enquêtes sociologiques: Théories et pratique*. Paris: A. Colin.

Grafmeyer, Y. & Joseph, I. (1984). *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris: Aubier.

Gupta, A. & J. Ferguson (Ed.) (1997). *Anthropological Locations. Boundaries and Grounds of a Field Science*. Berkeley: University of California Press.

Hannerz, U. (1983). *Explorer la ville*. Paris: Minuit.

Hannerz, U. (1996). *Transnational Connections: Culture, People, Places*. London: Routledge.

Have, P. ten (1998). Text > talk > code. Pragmatic aspects of the production of survey interview data. *Paper presented for the 6th International Pragmatics Conference, Reims, 19-24.7. 1998*.

Heath, C. & Luff, P. (1992). Media space and communicative asymmetries: preliminary observations of video-mediated interaction. *Human-Computer Interaction, 7*, 315-346.

Herring, S. C. (1995). *Computer-Mediated Communication. Linguistic, Social and Cross-Cultural Perspectives*. Amsterdam: Benjamins.

Hirschauer, S. & Amann, K. (Ed.) (1997). *Die Befremdung der eigenen Kultur*. Frankfurt: Suhrkamp.

Houtkoop-Steenstra, H. (2000). *Interaction and the Standardized Survey Interview*. Cambridge: Cambridge University Press.

Imhof, M. (1998). *Migration und Stadtentwicklung: aktualgeographische Untersuchungen in den Basler Quartieren Iselin und Matthäus*. Basel: Wepf.

Jacobs, J. M. (1993). The city unbound: qualitative approaches to the city. *Urban Studies, 30(4/5)*, 827-848.

Joseph, I. (1998). *La ville sans qualités*. Paris: Editions de l'Aube.

Kallmeyer, W. (1994). Zur Entwicklung der soziolinguistischen Stadtforschung. In W. Kallmeyer (Ed.). *Kommunikation in der Stadt*. Berlin: De Gruyter.

Kallmeyer, W. (Ed.) (1994-95). *Kommunikation in der Stadt*. Berlin: De Gruyter.

Keith, M. & Rogers, A. (Ed.) (1991). *Hollow Promises: Rhetoric and Reality in the Inner City*. London: Mansell.

Kilani, M. (1994). Du terrain au texte. Sur l'écriture de l'anthropologie. *Communications, 58*, 45-60.

Knoblauch, H. (1996). Arbeit als Interaktion. Informationsgesellschaft, Post-Fordismus und Kommunikationsarbeit. *Soziale Welt, 47*, 344-362.

Knorr-Cetina, K. (1981). *The Manufacture of Knowledge: An Essay on the Constructivist and Contextual Model of Science*. New York: Pergamon.

Labov, W. (1972). *Sociolinguistics Patterns*. Philadelphia: Pennsylvania University Press.

Labov, W. (1984). Field methods of the project on linguistic change and variation. In J. Baugh & J. Sherzer (Ed.). *Language in Use: Readings in Sociolinguistics*. Prentice Hall: Englewood Cliffs.

Labrie, N. & Grimard, M. (2000). Minorisés/marginalisés: éthique de la recherche sur les gais et lesbiennes francophones. *Grenzgänge, 13*, 24-31.

Laplantine, F. (1996). *La description ethnographique*. Paris: Nathan.

Large, J. A. (1989). Science and the foreign-language barrier. In H. Coleman (Ed.). *Working with language* (pp. 169-192). Berlin: De Gruyter.

Latour, B. (1986). Visualisation and cognition: Thinking with eyes and hands. *Knowledge and Society: Studies in the Sociology of Culture Past and Present, 6*, 1-40.

Latour, B. (1993). Le topofil de Boa Vista. *Raisons Pratiques, 4*, 187-216.

Latour, B. & Hermant, E. (1998). *Paris ville invisible*. Paris: La Découverte, Les empêcheurs de penser en rond.

Lave, J. & Wenger, E. (1991). *Situated Learning: Legitimate Peripheral Participation*. Cambridge: Cambridge University Press.

Lebreton, C. (à paraître). Des pieds et des mains. Approche ethnographique des pratiques piétonnières dans le centre-ville de Lyon (titre provisoire). In P. Lardellier (Ed.). *Mei,* numéro consacré aux rapports entre l'anthropologie et les sciences de la communication.

Liberman, K. (1990). An ethnomethodological agenda in the study of intercultural communication. In D. Carbaugh (Ed.). *Cultural Communication and Intercultural Contact*. Hillsdale: Erlbaum.

Livingston, E. (1987). *Making Sense of Ethnomethodology*. London: Routledge.

Luff, P., Hindmarsch, J. & Heath, C. (Ed.) (2000). *Workplace Studies. Recovering Work Practice and Informing System Design*. Cambridge: Cambridge University Press.

Luhmann, N. (1996). *Die Realität der Massenmedien*. Opladen: Westdeutscher Verlag.

Lynch, M. (1985). *Art and Artifact in Laboratory Science: A Study of Shop Work and Shop Talk in a Research Laboratory*. Boston: Routledge and Kegan Paul.

Lynch, M. & Woolgar, S. (Ed.) (1990). *Representation in Scientific Practice*. Cambridge MA: MIT Press.

Lynch, M. & Bogen, D. (1991). In defense of data-driven analysis. *Sociological Theory, 9:2*, 269-276.

Mauranen, A. (1993). *Cultural Differences in Academic Rhetoric: A Textlinguistic Study*. Bern: Lang.

Meier, C. (1997). *Arbeitsbesprechungen: Interaktionstrukture, Interaktionsdynamik und Konsequenzen einer sozialen Form*. Opladen: Westdeutscher Verlag.

Miecznikowski, J. & Mondada, L. (2001). Comment construit-on des objets de savoir dans des réunions de recherche plurilingues? In S. Cigada, M. Matthey & S. Gilardoni (Ed.). *Actes du Congrès VALS-ASLA, "Communiquer en milieu professionnel plurilingue", Lugano, 14-16.9.2000*. Lugano: Edizioni dell'USI.

Milroy, L., Li, W. & Moffatt, S. (1991). Discours patterns and fieldwork strategies in urban settings: Some methodological problems for researchers in bilingual communities. *Journal of Multilingual and Multicultural Development, 12(4)*, 287-300.

Mondada, L. (1994). *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir: Approche linguistique de la construction des objets de discours*. Lausanne: Université de

Lausanne.

Mondada, L. (1998a). Technologies et interactions sur le terrain du linguiste. *Le travail du chercheur sur le terrain. Questionner les pratiques, les méthodes, les techniques de l'enquête. Actes du Colloque de Lausanne 13-14.12. 1998. Cahiers de l'ILSL, 10*, 39-68.

Mondada, L. (1998b). De l'analyse des représentations à l'analyse des activités descriptives en contexte. *Cahiers de Praxématique, 31*, 127-148.

Mondada, L. & Söderström, O. (1993). Lorsque les objets sont instables: les faits culturels comme processus. *Géographie et cultures, 8*, 83-100.

Mondada, L. (2000a). *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Paris: Anthropos.

Mondada, L. (2000b). La construction du savoir dans le discussions scientifiques. *Revue suisse de sociologie, 26(3)*, 615-636.

Mondada, L. (2000c). Pour une approche des activités de catégorisation. In L. Gajo & L. Mondada (Ed.). *Interactions et Acquisitions en Contexte*. Fribourg: Editions Universitaires.

Mondada, L. (2000d). Pratiques discursives et configuration de l'espace urbain. In J. Lévy & M. Lussault (Ed.). *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Paris : Belin.

Mondada, L. (à paraître a). Interactions et pratiques professionnelles: un regard issu des *studies of work*. *Studies in Communication Sciences, 3*.

Mondada, L. (à paraître b). Die Indexikalität der Referenz in der Sozialen Interaktion: Diskursive Konstruktionen von "ich" und "hier". In K. Jungbluth & B. Schlieben-Lange (Ed.). *Deixis. Universelle und einzelsprachliche Aspekte*. Tübingen: Niemeyer.

Mondada, L. (à paraître c). Processi di categorizzazione e organizzazione sequenziale. A proposito di un'interazione professionale tramite videoconferenza. In G. Klein & I. Paoletti (Ed.). *La costruzione conversazionale dell'inclusione e dell'esclusione*. Napoli: Edizioni Scientifiche Italiane.

Mondada, L. (2001). L'entretien comme événement interactionnel. In M. Grosjean & J.-P. Thibaud (Ed.). *L'espace urbain en méthodes* (pp. 197-214). Marseille: Parenthèses.

Neumann–Braun, K. & Müller–Doohm, S. (Ed.) (2000). *Medien- und Kommunikationssoziologie. Eine Einführung in zentrale Begriffe und Theorien*. Weinheim und München: Juventa.

Okely, J. & H. Callawas (Ed.) (1992). *Anthropology and Autobiography*. London: Routledge.

Ouellet, P. (1984). La désénonciation: les instances de la subjectivité dans le discours scientifique. *Protée, été*, 43-53.

Philips, S. (1972). Participant structures and communicative competence: Warm Springs children in community and classroom. In C. P. Cazden, V. P. John & D.

Hymes (Ed.). *Functions of Language in the Classroom* (pp. 370-394). New York and London: Teachers College Press.

Pinxten, R. (1991). Fieldwork as a form of intercultural communication. In J. Blommaert & J. Verschueren (Ed.). *The Pragmatics of Intercultural and International Communication* (pp. 131-143). Amsterdam: Benjamins.

Pomerantz, A. (1984). Agreeing and disagreeing with assessments: Some features of preferred/dispreferred turn shapes. In J. M. Atkinson & J. Heritage (Ed.). *Structures of Social Action: Studies in Conversation Analysis*. Cambridge: Cambridge University Press.

Rabinow, P. (1977). *Reflexions on Fieldwork in Morocco*. Berkeley: University of California Press.

Reed-Danahay, D. (Ed.) (1997). *Auto/Ethnography. Rewriting the Self and the Social*. Oxford: Berg.

Relieu, M. (1994). Les catégories dans l'action. L'apprentissage des traversées de rue par des non-voyants. *Raisons Pratiques. L'enquête sur les catégories, 5*, 185-218.

Renaud, P. (1998). L'invention du verbe: D'une linguistique *en* Afrique à une linguistique *de* l'Afrique. *Faits de langue*: *Les langues d'Afrique subsaharienne. 11-12*,13-46.

Renaud, P. (2000). De la véhicularité. In K. Boucher (Ed.). *Le français et ses usages à l'écrit et à l'oral*: *Dans le sillage de Suzanne Lafage* (pp. 49-72). Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle.

Rogoff, B. (1990). *Apprenticeship in Thinking. Cognitive Development in Social Context*. New York: Oxford University Press.

Sacks, H. (1963). Sociological description. *BerkeleyJournal of Sociology, 8*, 1-16.

Sacks, H. (1972a). An initial investigation of the usability of conversational materials for doing sociology. In D. Sudnow (Ed.). *Studies in Social Interaction* (pp. 31-74). New York: Free Press.

Sacks, H. (1972b). On the analyzability of stories by children. In J. J. Gumperz & D. Hymes (Ed.). *Directions in Sociolinguistics: The Ethnography of Communication* (pp. 325-345). New York: Holt, Rinehart and Winston.

Sacks, H. (1979). Hotrodder: A revolutionary category. In G. Psathas (Ed.). *Everyday Language: Studies in Ethnomethodology*. New York: Irvington.

Sacks, H. (1983). L'analizzabilità delle storie dei bambini. In P.P. Giglioli & A. del Lago (Ed.). *Etnometodologia.* Bologna: Mulino.

Sacks, H. (1984). Notes on methodology. In J. M. Atkinson & J. Heritage (Ed.). *Structures of Social Action* (pp. 21-27). Cambridge: Cambridge University Press.

Sacks, H. (1992). *Lectures on Conversation*. Oxford: Blackwell.

Söderström, O. (2000). *Des images pour agir. Le visuel en urbanisme*. Lausanne: Payot.

Söderström, O. & Zepf, M. (1998). L'image négociée. *DISP, 134*, 12-19.

Stagl, J. (1985). Feldforschung als Ideologie. In H. Fischer (Ed.). *Feldforschungen.*

Berichte zur Einführung in Probleme und Methoden (pp. 289-310). Berlin: Reimer Verlag.

Stocking, G. W. (Ed.). (1983). *Observers Observed. Essays on Ethnographic Fieldwork*. Madison: University of Wisconsin Press.

Strate, L. & Jacobson, R. (Ed.). (1996). *Communication and Cyberspace: Social Interaction in an Electronic Environment*. Cresskill, N.J.: Hampton Press.

Suchman, L. (1992). Technologies of accountability: Of lizards and airplanes. In G. Button (Ed.). *Technology in Working Order: Studies of Work, Interaction and Technology* (pp. 113-126). London: Routledge.

Suchman, L. & Jordan, B. (1990). Interactional troubles in face-to-face survey interviews. *Journal of the American Statistical Association, 85*, 232-241.

Sudnow, D. (1972). Temporal parameters of interpersonal observation. In D. Sudnow (Ed.). *Studies in Social Interaction* (pp. 259-279). New York: Free Press.

Trentini, G. (1989). Tassonomia generale del colloquio e dell'intervista. In G. Trentini (Ed.). *Teoria e prassi del colloquio e dell'intervista*. Roma: La Nuova Italia Scientifica.

Turkle, S. (1995). *Life on the Screen: Identity in the Age of Internet*. New York: Simon & Schuster.

Ulijn, J. M. & Murray, D. E. (Ed.) (1995). *Intercultural Discourse in Business and Technology. Special Issue of Text,* 15-4.

Ventola, E. (1992). Writing scientific English: Overcoming intercultural problems. *International Journal of Applied Linguistics, 2(2)*, 379-418.

Wertsch, J. V. (1991). *Voices of the Mind: A Sociocultural Approach to Mediated Action*. Cambridge: Harvard University Press.

Winkin, Y. (2001). *Anthropologie de la communication: de la théorie au terrain*. Paris: Editions du Seuil.

Winter, R. (1995). *Der produktive Zuschauer. Medienaneignung als kultureller und ästhetischer Prozeß*. München: Quintessenz.

Wolf, E. (1988). Inventing society. *American Ethnologist, 15(4)*, 752-761.

Wolf, R. (1999). Soziale Positionierung im Gespräch. *Deutsche Sprache, 27*, 69-94.